



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

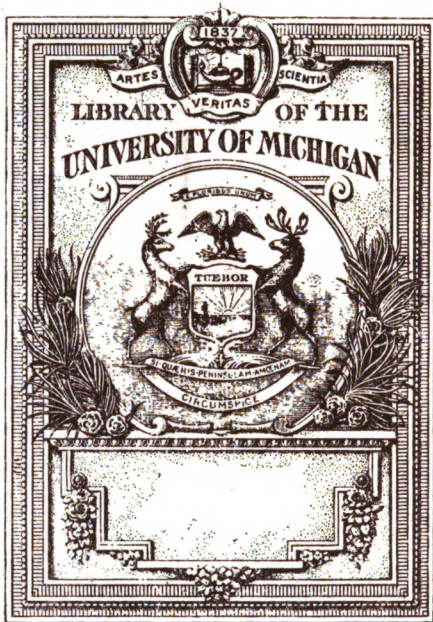
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

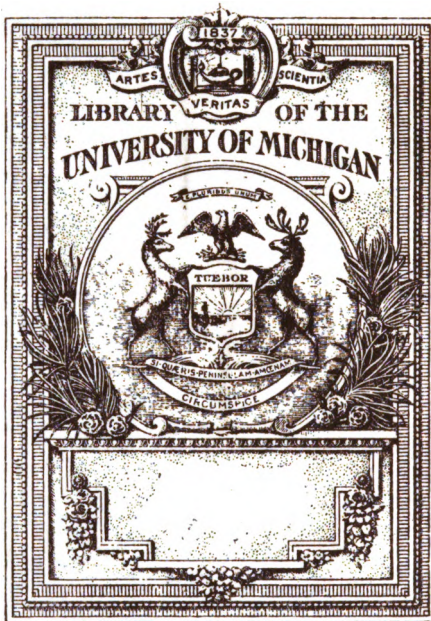
### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

A 1,022,586



215  
K12  
1977



2 17

K12

1277



GUSTAVE KAHN

---

# Premiers Poèmes

précédés d'une étude sur

le vers libre

LES PALAIS NOMADES — CHANSONS D'AMANT

DOMAINE DE FÉE

*Troisième Édition*



PARIS

SOCIÉTÉ DU MERCURE DE FRANCE

XV, RUE DE L'ÉCHAUDÉ-SAINI-GERMAIN, XV

---

M DCCC XCVII









## ERRATA

Page 76, vers 8, *lire* : résonnant, *au lieu de* raisonnant.

Page 76, vers 10, *lire* : berce-toi, berce-moi, *au lieu de* berce-moi, berce-moi.

Page 80, vers 4, *lire* : mon corps s'en allait, *au lieu de* s'en alla.

Page 97, vers 7, *lire* : ou, *au lieu de* où.

Page 116, ligne 11, *lire* : chérie, *au lieu de* hérie.

Page 117, vers 3, *lire* : s'éventairent, *au lieu de* s'éventèrent.

Page 149, vers 9, *lire* : rouges, *au lieu de* rouge.

Page 159, vers 4, *lire* : des printemps, *au lieu de* du printemps.

Page 165, vers 1, *lire* : tympanons, *au lieu de* tympanons.

Page 172, vers 11, *lire* : de ta nuit, *au lieu de* de la nuit.

Page 230, vers 6, *lire* dalmatiques, *au lieu de* dalmatique.

Page 278, dernier vers, *lire* : où est ta droite, *au lieu de* a droite.

Page 289, dernier vers, *lire* : peintes, *au lieu de* pente.

DU MÊME AUTEUR :

*Poèmes*

LES PALAIS NOMADES (épuisé).....	1 vol.
CHANSONS D'AMANT (épuisé).....	1 vol.
DOMAINE DE FÉE.....	1 vol.
LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS.....	1 vol.
LIMBES DE LUMIÈRE.....	1 vol.

*Roman*

LE ROI FOU.....	1 vol.
-----------------	--------

*Sous presse*

LE LIVRE D'IMAGES, poèmes.....	1 vol.
--------------------------------	--------

# PREMIERS POÈMES

IL A ÉTÉ TIRÉ :

*Trois exemplaires sur japon impérial, numérotés de 1 à 3, et  
douze exemplaires sur hollande, numérotés de 4 à 15.*

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y compris  
la Suède et la Norvège.

GUSTAVE KAHN, 1859 —

PREMIERS  
POÈMES

AVEC UNE PRÉFACE  
SUR LE VERS LIBRE

LES PALAIS NOMADES — CHANSONS D'AMANT

DOMAINE DE FÉE

*Troisième édition*



PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XV, RVE DE L'ÉCHAUDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

M DCCC XCVII



100  
100  
100  
100  
100

# PRÉFACE

1

1913



## I

Il a paru opportun à plusieurs personnes qu'en tête de ces *Palais Nomades*, qui furent, il y a dix ans, le livre d'origine du vers libre, l'auteur inscrivit à nouveau, sinon avec plus de détails, au moins avec plus d'ensemble, ce qu'il eut à dire sur la formule nouvelle de la poésie française ; et l'auteur admet que cela peut avoir quelque utilité, non seulement (il ne le cèle point) parce qu'il éprouve quelque fierté d'avoir donné le signal et l'orientation de ce mouvement poétique, mais aussi parce qu'il tient à assumer de cette tentative, bonne ou mauvaise, vis-à-vis des adversaires, toute sa part de responsabilité. Qu'on l'excuse donc si, dans ces pages, il est contraint de parler un peu trop (c'est toujours trop) de lui-même.

Nous maintenons cette étiquette, Vers libre ; d'abord parce que ce fut celle qui s'imposa d'elle-même, spontanée, à nos premiers efforts ; elle dit mieux le sens de notre essai de rajeunissement que cet affreux mot, vers polymorphe, inventé par la critique hostile, et qui fait penser à quelque terme d'une nomenclature scientifique, déplacé d'ailleurs en matière d'esthétique du vers. C'est aussi parce que nous jugerions trop lourd, au seuil de poèmes, un exposé pédant, que nous éviterons de donner ici, sur la structure du vers, trop de renseignements techniques ; aussi bien nous ne tentons pas en cette préface un traité de prosodie, ni un traité complet du vers libre. On se contentera de quelques éclaircissements historiques et de paroles d'un poète à ses confrères. M. Anatole France a dit quelque part (en substance) que les poètes trouvaient leurs rythmes, et se forgeaient leur langue, assez inconsciemment, et qu'ils étaient disgracieux, s'essoufflant à démonter les rouages de leur strophe ; c'est fort possible, et il faut émettre en principe qu'on fait d'abord ses vers, et qu'on s'en précise ensuite la rythmique. Mais n'est-ce point là, déjà,

une différence entre les poètes nouveaux, sûrs de leur accent et de leur chanson, et tels nourrissons qui vont près du Pinde, épelant le modèle, et comptant les syllabes comme les pas d'une faction ?

Ah ! ceci n'est point une attaque contre les poètes du passé : nous déclarions récemment que le symbolisme était une conséquence logique et fatale du romantisme ; nous n'aurions garde de renier nos aïeux, ni nos grands aînés, et si nous avons des sévérités, ce serait uniquement contre des imitateurs qui les suivraient de trop près, et se conformeraient à eux, mots et idées. Nous n'irons même pas jusqu'à invoquer contre les prédécesseurs les arguments d'indépendance auxquels Banville a recours contre les classiques. Nous admettons, comme lui, que Corneille, Racine, Molière et La Fontaine ont écrit des chefs-d'œuvre, malgré leur rythmique, « bien qu'ils n'eussent qu'un mauvais outil à leur disposition ». Nous ne parlerions pas ainsi des romantiques ; ils eurent un outil excellent qui leur servit à faire d'admirables choses (et pour nous Romantisme enclôt Parnasse), mais on peut en avoir un meilleur. Nous sommes si d'accord avec Banville

que nous admettons sa définition : « Le Vers est la parole humaine rythmée de façon à pouvoir être chantée, et, à proprement parler, il n'y a pas de poésie et de vers en dehors du chant. » Mais, si l'oreille des romantiques différait de celle des classiques, la nôtre a d'autres besoins que les leurs. Le sens des couleurs change, le sens de la cadence poétique change aussi ; insensiblement, sans doute ! mais il y a toujours un moment où l'on s'en aperçoit, et l'évolution assez prolongée est devenue suffisamment nette, pour s'appeler une transformation. Sans doute, si l'évolution de la musique pure ou du poème suivait pas à pas cette modification du sens auditif, les changements de rythmique seraient lents, successifs, comme ceux qui se produisent à l'intérieur même d'une école : exemple, la tension que fit subir au vers romantique un groupe, le Parnasse, opérant sur son patrimoine. Mais généralement, dans la vérité, il n'en est pas ainsi :

1° Parce que l'oreille des poètes, après avoir été très sensible, lors de leur période de formation, de débrouillement, et pendant l'aurore de la production où tout se colore d'une lumière propre si belle à

nous-mêmes qu'elle en paraît nouvelle, s'habitue à un certain nombre de cadences et que le sens auditif du plus subtil s'endort, s'amortit, un peu comme celui d'un auditeur de bonne musique, qui ne sait plus se réjouir que de cadences connues;

2° Que, pendant que ces poètes restent techniquement stationnaires, une génération nouvelle se lève, parmi laquelle plusieurs poètes sentent confusément la nécessité d'une révolution et qu'un au moins la ressent précisément et l'ose.

De là, luttes, antagonismes, coalitions, réclamations de ceux qui n'entendent point de leurs propres oreilles, et veulent rester fidèles auditeurs d'artistes qu'ils avaient eu déjà bien du mal à comprendre; puis triomphe du point de vue nouveau, tant qu'il est bon, tant qu'une nouvelle transformation ne s'impose. L'art évolue, comme l'âme se modifie, incessamment, comme toutes les apparences, comme tous les phénomènes, et comme sans doute la substance. Pourquoi les draconismes des rhétoriques survivraient-ils à leurs causes déterminantes, et surtout à leurs causes extrinsèques (nous reviendrons sur cela)? Au cas présent, et pour expliquer



combien notre oreille est dissemblable de celle de nos plus proches aînés, notons que la plupart des romantiques et des parnassiens fréquentaient surtout comme art voisin, la peinture ; et la peinture où l'impressionnisme naissait à peine (Turner leur était inconnu) les gardait accoutumés aux contours stricts, et délimités, découpés, presque sculptés. La génération suivante fut submergée de musique, et plus tentée de polyphonie et de détours multiples. L'objection, qui se présente de suite, la voici : « Mais vous n'eûtes point les prémisses de ces musiques. Baudelaire connut l'œuvre wagnérienne, l'illustra de belles pages, et Mendès très longtemps orna le wagnérisme. » On répondra que Baudelaire en 1862 — date de sa connaissance du Tannhauser et de son étude critique — était âgé de quarante ans, fatigué de son bel effort, qu'il pouvait éprouver des plaisirs esthétiques nouveaux, et les traduire, admirablement, sans que cela l'induisît à modifier une formule de vers qui était déjà une conquête sur le passé ; et si la même raison ne peut valoir pour Mendès, quoi d'étonnant à ce que celui-ci soit, car son éducation poétique, quoique moins avancée, était

déjà faite, resté fidèle à un idéal technique, dont il ne pouvait encore percevoir la caducité, puisqu'elle n'existait pas encore, et qui lui laissait toute la place pour ses réalisations encore neuves. Je suis persuadé et sûr, quant à ce qui me regarde, que l'influence de la musique nous amena à la perception d'une forme poétique, à la fois plus fluide et précise, et que les sensations musicales de la jeunesse, (non seulement Wagner, mais Beethoven et Schumann) influèrent sur ma conception du vers lorsque je fus capable d'articuler une chanson personnelle.

Les objections se suscitent les unes les autres ; je prévois : Verlaine avait-il quelque goût pour la musique ? Mais procédons par ordre. Quel était l'idéal du vers romantique, celui qui dominait nos dernières et plus agréables lectures de vers ?

Le type du vers romantique est le vers binaire, aux jeux pairs de syllabes, dans sa dimension la plus grande admise, l'alexandrin. Banville dit : « Le vers de douze syllabes, ou vers alexandrin, qui correspond à l'hexamètre des Latins, a été inventé au XII<sup>e</sup> siècle par un poète normand, Alexandre de Bernay ; c'est celui de tous nos mètres qui a été le

plus long à se perfectionner, et c'est de nos jours seulement qu'il a atteint toute l'ampleur, toute la souplesse, toute la variété et tout l'éclat dont il est susceptible. » C'est un des fondateurs du Parnasse, qui nous explique qu'il admet l'alexandrin, mais non le classique, l'alexandrin modifié (il le rencontre d'avance, avec joie dans *les Plaideurs*, c'est vrai, mais utilisé pour la farce) par le romantisme.

L'alexandrin est donc un vers qui, en une forme bien différente de celle qu'il affectait antérieurement, comptait, quand naquit le vers libre, un peu plus de soixante ans d'existence. Il n'y a donc pas lieu d'arguer contre nous d'un passé de sept siècles. Une invention de lettré, l'alexandrin de Bernay, s'est produite au XII<sup>e</sup> siècle ; elle a été modifiée, chemin faisant, plusieurs fois à en être méconnaissable ; on ne l'a pas allongée, c'est vrai, mais, à part cela, sa forme primitive a tout subi. Ce vers est devenu le vers de douze syllabes, avec dix césures possibles, avec césure obligée, car il n'y a pas de mots de douze syllabes : ce qui est presque l'abolition de la césure. Ce vers, qui suffit soixante

ou soixante-dix ans, ne nous suffit plus. Est-ce à dire, comme on l'a cru, que nous le détruisions? Nous le modifions seulement. J'ai voulu dire que nous n'avions pas affaire à un phénomène immuable, et qu'on pouvait s'y attaquer. Je sais bien qu'en France il fut longtemps plus difficile de discuter le sonnet que la loi de la gravitation universelle, d'attenter aux Trois Unités qu'à la liberté politique; mais les temps viennent toujours. Cette règle respectable des trois unités, et ses vicissitudes sont, en ce moment, d'un excellent exemple, applicable aux destinées de la métrique.

Exécrable et même mauvaise, cette règle ne l'est certainement pas; elle ne repose, a-t-on dit, sur rien, moins que rien, sur des interprétations erronées ou inutiles d'Aristote. Elle a pourtant le mérite d'avoir présidé à de belles œuvres serrées, à de nobles tragédies: elle suggère, par son existence, l'idée d'une étude de crise morale, sans péripéties, à beaux plis simples, brève, serrée comme la nature; elle peut fournir au théâtre aussi bien que l'esthétique diverse et variée du drame. Les deux théories sont donc également logiques? Oui, à condition

d'exister parallèlement, d'être non pas deux recettes, mais deux guides.

Le tort ne fut point à qui s'avisa qu'une tragédie pouvait gagner à être resserrée en mêmes lieu, temps et espace, mais au pédant qui en fit une règle générale, de même qu'un pédant du drame aurait tort de proscrire une action rapide et vraisemblable en une seule journée. Il en est de plusieurs règles poétiques et des prohibitions de la prosodie, comme de la règle des Trois Unités. Sans doute, elles reposent toutes à un moment donné sur quelque chose d'exact ou de précieux. Je ne doute pas qu'avant que le romantisme eût régénéré le lyrisme, la poésie, auparavant dite légère, ne tirât sa minime raison d'être que de la difficulté vaincue ; ne pouvant être émouvant, ni poétique, on était ingénieux ; on jouait à un jeu de bague avec chances égalisées pour tous par la règle. Que Banville a raison dans son texte contre Malherbe et Boileau : les règles draconiennes édictées par le seul Boileau ne se fondent sur rien de sérieux, c'est du pur arbitraire, c'est la volonté d'un critique gâté, s'imposant sans raison ; et Banville dit encore mille

fois plus juste quand il déclare, que seule la lâcheté humaine fit qu'on déféra à cette loi, que c'est de par cette lâcheté et cet amour de la servitude qu'après Lamartine, Hugo, Gautier, Leconte de l'Isle, on en discutait encore. Mais il y avait, au temps de Boileau, une cause extrinsèque, une cause profonde pour Boileau, fondée au moins sur un sentiment. En ce temps de centralisation, quand les derniers rameaux de pouvoir féodal qui gênaient les belles allées du pouvoir royal furent ébranchés, en ce temps de Le Nôtre, il fallut, pour toutes choses, un jardinier aux plans rectilignes ; on ne s'occupa nullement, pour donner l'apparat et la noblesse au vers français (cette noblesse, chape de plomb, manteau lourd et sans forme aux épaules de la Muse) que la règle fût juste ; on la rechercha suffisante mais surtout uniforme et majestueuse ; il y eut une flexion sur un jarret pendant un pas majestueux : l'hémistiche ; et cette règle de Boileau est anti-poétique, parce qu'elle ne naît pas des besoins du poème, qu'elle découle, fausse, d'une visée sociale.

Nous ne confondrons point le vif génie de Ban-

ville avec le pesant talent de Boileau; ce sera la noblesse perpétuelle du maître de Florise, ses reproches à Hugo de n'avoir point brisé les barrières, ses dits, qu'on est encore timide quand on se croit le plus audacieux, l'hésitation, le doute sur lequel il conclut sa prosodie, sa vision que la rythmique romantique n'était pas éternelle. Nous ne saurions pas davantage attribuer à cette rythmique le caractère pesant et illogique de la règle classique. L'instruction que nous laissèrent les romantiques est pleine de choses excellentes, apprises du xvi<sup>e</sup> siècle, et aussi découvertes au xix<sup>e</sup>; mais comme les règles des trois unités, excellentes en certains cas, elle ne peut s'appliquer à tous. Devenant une règle *ne varietur*, elle garrotterait le lyrisme tout comme une autre.

Il y a quinze ans environ, parmi les poètes déjà notoires, d'aucuns cherchaient déjà à réformer, à modifier leur procédé poétique; deux méthodes se présentaient, grâce à plusieurs poètes. M. Stéphane Mallarmé, qui pensait que le vers manquait d'euphémisme et de fluidité, ne cherchait point à le libérer, bien au contraire; pour ainsi dire, il l'essentiellisait; c'était affaire de fonds et de choix de

syllabes. Les personnes que l'harmonie douce de Lamartine requiert ne pouvaient, en bonne justice, ne point admirer les beaux vers publiés dans le premier Parnasse, et la chuchotante, magique, illuminée harmonie de *l'Après-midi d'un Faune*. D'un autre côté, Verlaine et Rimbaud s'étaient avisés de briser le vers, de le disloquer, de donner droit de cité aux rythmes impairs. C'est il y a onze ans que *Jadis et Naguère* nous vint apporter tant de courbes gracieuses et flexibles, et peu après, la bienveillance de Verlaine me mettait en possession du manuscrit des *Illuminations* que je publiais immédiatement dans *la Vogue*. Les vers de Rimbaud, qui faisaient partie des *Illuminations*, affranchis de bien des entraves, n'étaient point le vers libre, non plus que ceux de Verlaine. De très habiles dissonances sur la métrique ancienne donnaient l'apparence qu'un instrument nouveau chantait, mais apparence illusoire ; c'était, avec bien du charme et de la ductilité en plus, avec un sens très critique, l'ancienne rythmique : je dis bien rythmique et non poésie, car je m'occupe ici de la forme et non de la gamme toute neuve d'idées qui frissonnait en ces



deux poètes. Leur vers est le vers « délicieusement faux exprès ». Depuis longtemps je cherchais autre chose que ce que m'apportaient ces nouveaux livres et celui de Corbière glorieusement ressuscité. Il me semblait insuffisant de mettre au sonnet la tête en bas, de jouer sur le rythme, d'agrandir les perspectives de la symétrie. Depuis longtemps je cherchais à trouver en moi un rythme personnel suffisant pour interpréter mes lyrismes avec l'allure et l'accent que je leur jugeais indispensables ; à mes yeux, l'ancienne métrique devait n'être plus qu'un cas particulier d'une métrique nouvelle, l'englobant et la dépassant, et se privant des formes fixes gauchies par un trop long usage, et fatiguées de traditions. Si un livre de vers libres ne parut point avant les *Palais Nomades*, ce n'est point tant la forme que j'en jugeais insuffisante pour être présentée au public que le fond. Laforgue, depuis nos vingt ans simultanés, connaissait mes théories ; mais à l'application de mes principes encore embryonnaires, désirs plus que système, mais contenant en germe les développements à venir, nos vers furent bien différents de par nos organisations

et nos buts dissemblables. Dans un affranchissement du vers, je cherchais une musique plus complexe, et Laforgue s'inquiétait d'un mode de donner la sensation même, la vérité plus stricte, plus lacée, sans chevilles aucunes, avec le plus d'acuité possible et le plus d'accent personnel, comme parlé. Quoiqu'il y ait beaucoup de mélodie dans les complaintes, Laforgue, se souciant moins de musique (sauf pour évoquer quelque ancien refrain de la rue), négligeait de parti-pris l'unité strophe, ce qui causa que beaucoup de ses poèmes parurent relever, avec des rythmes neufs à foison, et tant de beautés, de l'école qui tendait seulement à sensibiliser le vers, soit celle de Verlaine, Rimbaud et quelques poètes épris de questions de césure, doués dans la recherche d'un vocabulaire rare et renouvelé. Je crois que dès ce moment, et à ce moment (surtout), mes efforts porteront surtout sur la construction de la strophe, et Laforgue s'en écartait délibérément, volontairement, vers une liberté idéologique plus grande qui le devait conduire à cette phrase mobile et transparente, poétique certes, des poignantes *Fleurs de bonne volonté*.

La tentative formelle des *Palais Nomades* est, quant à son essence, appréciée clairement par M. Albert Mockel, dans ses *Propos de littérature*, travail qui est, dès qu'il touche aux généralités, remarquable. « M. Gustave Kahn, dit-il, innova une strophe ondoyante et libre dont les vers, appuyés sur des syllabes toniques, créaient jusqu'en sa perfection la réforme attendue; il ne leur manquait qu'un peu de force rythmique, à telles places, et une harmonie sonore plus ferme, et plus continue que remplaçait d'ailleurs une heureuse harmonie de tons lumineux. La publication de ces vers fut immédiatement suivie, en Belgique et en France, de poèmes conçus selon des formes voisines. M. Viel-Griffin, après avoir hésité, semble-t-il, s'élança joyeusement au plus fort de la bataille. M. de Régnier suivit, mais de plus loin; comme la plupart des littérateurs d'à présent; ces deux poètes ont rejeté la camisole de force de l'alexandrin, mais celui-là plus définitivement que celui-ci, etc... » J'ai cité de M. Mockel les éloges qu'il m'adresse à cause de ses atténuations sans doute justes. Son historique de la question est d'ailleurs exact, et il a vu

la différence entre le vers libéré, verlainien, et le vers libre fort nettement, s'il s'est un peu borné en sa nomenclature des poètes participant au premier de ses mouvements, assez parents tous deux pour que le groupe symboliste avec ses aînés admirés et tels prosateurs fût suffisamment uni quelque temps par une similitude momentanée de vues ; les idées d'affranchissement et de complexité plus grande prêtant le terrain commun.

## II

L'influence de Verlaine vis-à-vis du vers libre a été contée et plutôt magnifiée ; l'influence de M. Stéphane Mallarmé n'a pas été bien caractérisée. A côté de l'emprise exercée par les livres, il existe toujours, en même temps, des puissances orales. Celle de M. Mallarmé fut considérable. Ce fut du contact de ses idées et d'idées proches d'écrivains plus jeunes que naquit le mot symbolisme. Pratiquement, par l'exemple, il orientait contre le natu-

ralisme, et vers l'idée d'une poésie pure ; on ne trouverait point trace de son voisinage chez les meilleurs d'entre nous, à tel ou tel vers, mais peut-être dans des tenues générales d'un livre. Il enhardit à ne point craindre toute complication d'idées, sous prétexte d'obscurité, à renoncer à la carrure vulgaire dans la mise en page d'une idée. Son contact verbal était éminemment idéologique. Il est un des chaînons qui nous rattachent à Baudelaire, car Baudelaire fut un précurseur, non seulement par les enluminures qui parent les *Fleurs du Mal*, mais aussi surtout pour sa recherche d'une forme intermédiaire entre la poésie et la prose qu'il ne réussit parfaitement qu'une fois, mais admirablement, dans *les Bienfaits de la Lune* (Mendès a aussi, au moins une fois, retrouvé avec bonheur cette formule composée); et de comparer les parties rythmiques des *Fleurs du Mal* et des *Poèmes en prose* nous avait donné l'idée d'un livre mixte où les deux formes de phrases chantées eussent logiquement alterné. Le demeurant de cette préoccupation se retrouve dans la disposition des *Palais Nomades*; ce ne fut d'ailleurs qu'une étape, car le

vers libre a le devoir de tout rendre suffisamment dans le corps des poèmes ; mais ceci marque le point de raccord avec la tradition. Parmi les éléments du vers libre, celui-ci existe, il en contient d'autres, et bien d'autres ambitions, car quel est le novateur qui, tout en sachant ses origines (sans cela il ne serait point conscient), ne rêve une totale reconstruction de tout, d'autant que tout critique sérieux se rend compte qu'en ébranlant un pan de la façade artistique on touche à toute la façade sociale ; c'est ce qui explique que, lorsque les revendications d'art se présentent, elles rencontrent d'aussi agressives résistances. Les gardiens du constitué sont d'accord sur toute la ligne ; les Académies de poésie, de musique, de danse et de morale et tous les octrois de la muraille de Chine mobilisent toutes leurs forces, et si l'on se demande plus tard comment l'union hétérogène du symbolisme put durer quelques années, forte, nous l'avons dit, de poètes dissemblables, de romanciers comme Adam, fréquentée de peintres comme Seurat, c'est que toutes les idées nouvelles se solidarisent en raison de l'identique et solidarisée résistance. Le

Wagnérianisme était foi, pour ceux du symbolisme alliés à ceux de l'impressionnisme, si partagés pourtant, si distants, si opposés. Au temps de *la Vogue* et de *la Revue indépendante*, pour le vrai lecteur (minorité que nous aimions nous figurer une élite), la littérature nouvelle commençait à Goncourt, égrégé du naturalisme, passait par Villiers de l'Isle-Adam, et nous englobait tous, nous autres du moins sur les confins, disait-on métaphoriquement. C'était bien l'avis de la grosse critique ; la plus fine, M. Anatole France et M. Lemaitre distinguaient mieux, ce qui leur permettait de nous aimer moins. Choses d'autrefois (je ne veux pas dire qu'ils en soient venus à la dilection), nous ne comptons d'affection dans la grande presse qu'auprès de Mirbeau. Mais c'est assez de souvenirs : le vers libre ne date pas de cent ans, mais de dix.

### III

Je disais en 1888, dans *la Revue indépendante*, à propos d'un article de M. Brunetière donnant l'occasion de clarifier quelques notions :

« Il faut bien admettre que, ainsi des mœurs et des modes, les formes poétiques se développent et meurent, qu'elles évoluent d'une liberté initiale à un dessèchement, puis à une inutile virtuosité ; et qu'alors elles disparaissent devant l'effort des nouveaux lettrés préoccupés, ceux-ci, d'une pensée plus complexe, par conséquent plus difficile à rendre au moyen de formules d'avance circonscrites et fermées.

On sait aussi qu'après avoir trop servi les formes demeurent comme effacées ; leur effet primitif est perdu, et les écrivains capables de les renouveler considèrent comme inutile de se soumettre à des règles dont ils savent l'origine empirique et les débilites. Ceci est vrai pour l'évolution de tous les arts en tous les temps. Il n'y a aucune raison pour que cette vérité s'infirmes en 1888, car notre époque ne paraît nullement la période d'apogée du développement intellectuel. — Ceci dit pour établir la légitimité d'un effort vers une nouvelle forme de poésie.

Comment cet effort fut-il conçu ? brièvement voici :  
Il fallait d'abord comprendre la vérité profonde



des tentatives antérieures et se demander pourquoi les poètes s'étaient bornés dans leurs essais de réforme. Or, il appert que si la poésie marche très lentement dans la voie de l'émancipation c'est qu'on a négligé de s'enquérir de son unité principale (analogue de l'élément organique) et que si on perçut quelquefois cette unité élémentaire, on négligea de s'y arrêter et même d'en profiter. Ainsi les romantiques, pour augmenter les moyens d'expression de l'alexandrin ou plus généralement des vers à jeu de syllabes pairs, inventèrent le rejet qui consiste en un trompe-l'œil transmutant deux vers de douze pieds en un vers de quatorze ou quinze et un de neuf ou dix. Il y a là dissonance et bien résolution de la dissonance. Mais s'ils avaient cherché à analyser le vers classique, avant de se précipiter sur n'importe quel moyen de le varier, ils eussent vu que dans le distique :

Oui, je viens dans son temple adorer l'Eternel,  
Je viens selon l'usage antique et solennel

le premier vers se compose de deux vers de six pieds dont le premier est un vers blanc

Oui, je viens dans son temple

et dont l'autre

adorer l'Éternel

serait également blanc, si, par habitude, on n'était sûr de trouver la rime au vers suivant, c'est-à-dire au quatrième des vers de six pieds groupés en un distique.

Donc à premier examen ce distique se compose de quatre vers de six pieds dont deux seulement riment. Si l'on pousse plus loin l'investigation on découvre que les vers sont ainsi scandés

3		3		3		3
Oui	je	viens	—	dans	son	temple
			—	adorer	—	l'Éternel
2		4		2		4
Je	viens	—	selon	l'usage	—	antique
			—	et	—	solennel

soit un premier vers composé de quatre éléments de trois pieds ternaires, et un second vers scandé 2, 4, 2, 4. — Il est évident que tout grand poète ayant perçu d'une façon plus ou moins théorique les conditions élémentaires du vers, Racine a empiriquement ou instinctivement appliqué les règles fondamentales et nécessaires de la poésie et que c'est selon notre théorie que ses vers doivent se

scander. La question de césure, chez les maîtres de la poésie classique, ne se pose même pas <sup>1</sup>.

✓ Dans les vers précités, l'unité vraie n'est pas le *nombre* conventionnel du vers, mais un arrêt simultané du sens et du rythme sur toute fraction organique du vers et de la pensée. Cette unité consiste en un nombre ou rythme de voyelles et de consonnes qui sont cellule organique et indépendante. Il en résulte que les libertés romantiques, dont l'exagération (plaisante) se trouverait dans des vers comme ceux-ci

les demoiselles chez Ozy  
menées  
ne doivent plus songer aux hy  
ménées

✓ sont fausses dans leur intention, parce qu'ils comportent un arrêt pour l'oreille que ne motive aucun arrêt du sens.

✓ L'unité du vers peut se définir encore : un fragment le plus court possible figurant un arrêt de voix et un arrêt de sens.

1. Ce fut Boileau qui la posa.

Pour assembler ces unités et leur donner la cohésion de façon qu'elles forment un vers il les faut apparenter. Les parentés s'appellent allitérations, soit union de consonnes parentes ou assonances par des voyelles similaires. On obtient par assonances et allitérations des vers comme celui-ci :

Des mirages | de leur visage | garde | le lac | de mes yeux

Tandis que le vers classique ou romantique n'existe qu'à la condition d'être suivi d'un second vers, ou d'y correspondre à brève distance, ce vers pris comme exemple possède son existence propre et intérieure. Comment l'apparenter à d'autres vers? par la construction logique de la strophe se constituant d'après les mesures intérieures du vers qui dans cette strophe contient la pensée principale ou le point essentiel de la pensée.

Ce que j'aurais à dire sur l'emploi des strophes fixes, soit les plus anciennes, et des strophes libres serait la répétition de ce que je viens d'énoncer à propos du vers fixe; il est aussi inutile de s'astreindre au sonnet ou à la ballade traditionnels que de s'astreindre aux divisions empiriques du vers.

✓ L'importance de cette technique nouvelle, en dehors de la mise en valeur d'harmonies forcément négligées, sera de permettre à tout poète de concevoir en lui son vers ou plutôt sa strophe originale, et d'écrire son rythme propre et individuel au lieu d'endosser un uniforme taillé d'avance et qui le réduit à n'être que l'élève de tel glorieux prédécesseur.

D'ailleurs employer les ressources de l'ancienne poétique reste souvent loisible. Cette poétique possède sa valeur et la conserve en tant que cas particulier, de la nouvelle comme celle-ci est destinée à n'être plus tard qu'un cas particulier d'une poétique plus générale ; l'ancienne poésie différait de la prose par une certaine ordonnance ; la nouvelle voudrait s'en différencier par la musique, il se peut très bien qu'en une poésie libre on trouve des alexandrins et des strophes en alexandrins, mais alors ils sont en leur place sans exclusion de rythmes plus complexes... »

## IV

Qu'ajouterais-je à ce trop bref et ancien exposé?

Nous avons bien en français un accent tonique ; mais il est faible et cela tient à l'amalgame que fit Paris des prononciations excessives et différentes des provinces, les usant pour en constituer une langue modérée, calme, juste-milieu, quant au retentissement des consonnes et au chant des voyelles, neutre de préférence à bariolée. Cet accent tonique qu'on pourrait relever dans les mots, en les laissant immobiles, soit en les citant à la file, en exemples, disparaît à la conversation, à la déclamation, ou mieux, il ne disparaît point, mais se modifie. Il y a donc un accent général qui, dans la conversation ou la déclamation, dirige toute une période, ou toute une strophe, y fixe la longueur des valeurs auditives, ainsi que les timbres des mots. Cet accent semblable chez tout le monde, en ce sens que chaque passion, chez tous, produit à peu près le même phénomène, ac-

célération ou ralentissement, semblable au moins en son essence, cet accent est communiqué aux mots, par le sentiment qui agite le causeur ou le poète, uniquement, sans souci d'accent tonique ou de n'importe quelle valeur fixe qu'ils possédaient en eux-mêmes. Cet *accent d'impulsion* dirige l'harmonie du vers principal de la strophe, ou d'un vers initial qui donne le mouvement, et les autres vers, à moins qu'on ne recherche un effet de contraste, se doivent modeler sur les valeurs de ce vers telles que les a fixées l'accent d'impulsion. C'est cette loi fondamentale que MM. Mockel et de Souza ont discernée à leur tour, en étudiant le rythme poétique et qu'ils dénomment l'accent oratoire.

Une autre différence entre la sonorité du vers régulier et du vers nouveau découle de la façon différente dont on y évalue les *e* muets. Le vers régulier compte l'*e* à valeur entière quoiqu'il ne s'y prononce point tout à fait, sauf à la fin d'un vers. Pour nous, qui considérons, non la finale rimée, mais les divers éléments assonancés et allitérés qui constituent le vers, nous n'avons aucune raison de ne pas le considérer comme final de chaque

élément et de le scander alors, comme à la fin d'un vers régulier. Qu'on veuille bien remarquer que, sauf le cas d'élision, cet élément, l'*e* muet, ne disparaît jamais même à la fin du vers; on l'entend fort peu, mais on l'entend. Il nous paraît donc plausible de le scander, en le considérant entre les syllabes environnantes comme un simple intervalle, et en cela nous sommes d'accord avec la déclamation instinctive du langage qui est la vraie base de la rythmique, et même la constitue dès qu'elle se met d'accord avec l'accent d'impulsion qui est son élément de variation, et l'intonation poétique, subordonnée à l'accent d'impulsion, accent et intonation qui comptent, puisque le vers et la strophe sont tout ou partie de phrase chantée et sont de la parole avant d'être une ligne écrite.

En vertu de notre définition, tous les artifices typographiques utilisés pour l'homologation de deux vers (rime pour l'œil) sont d'un coup écartés. Le poète parle et écrit pour l'oreille et non pour les yeux, de là une des modifications que nous faisons subir à la rime, et un de nos principaux désaccords d'avec Banville, car notre conception du



vers logiquement mais mobilement vertébré nous écarte tout de suite et sans discussion de cet axiome « qu'on n'entend dans le vers que le mot qui est la rime ». Il est vrai que Banville possédait une façon féerique et charmante de dire les choses, qui enlève de la rigueur à ses axiomes, surtout quand il les formule si net et si court; quand il est certain d'avoir enclos une loi scientifique dans la brièveté d'un verset de décalogue, c'est le plus souvent un trait heureux qu'il nous a donné. C'est ici le cas. Je veux bien que l'auditeur bercé par un grand discours en vers, surtout déclamé au théâtre par des gens qui disent mal, se raccroche aux rimes, pour distinguer si l'on entend des vers ou de la prose, et c'est vrai pour le vers pseudo-classique. Un continuateur de Banville pourrait m'objecter qu'avec le vers libre la difficulté ne fait que changer et que l'aphorisme de Banville demeure entier : soit : si le vers pseudo-classique ou le vers romantique faible ne se distingue que par la rime, et peut être confondu avec de la prose, le vers libre, plus flottant, pourra être confondu avec une prose poétique, rythmée et nombrée, avec une sorte de musique. Qu'on en con-

vienne, cela serait déjà mieux, et remplirait davantage notre but. D'ailleurs nous ne proscrivons pas la rime; nous la libérons, nous la réduisons parfois et volontiers à l'assonance; nous évitons le coup de cymbale à la fin du vers, trop prévu, mais nous soutenons notre rime telle quelle par des assonances, nous plaçons des rimes complètes, à l'intérieur d'un vers correspondant à d'autres rimes intérieures, partout où la rythmique nous convie à les placer, la rythmique fidèle au sens et non la symétrie, ou, si vous voulez, une symétrie plus compliquée que l'ordinaire.

La rime ou l'assonance doivent donc être des plus mobiles, soit que le poème soit conçu en strophes fermées, ou qu'on utilise la formule dénommée depuis les laisses rythmiques, dont le premier exemple se trouve dans les *Palais Nomades* p. 129, celle qui se rapproche le plus des discours classiques, la plus propre à un long énoncé de sentiments, ou bien qu'on emploie la brève évocation des lieds.

Nous ne distinguerons pas d'autres modules de strophes. Le vers libre est essentiellement mobile

et ne doit point codifier de strophes. C'est l'accent d'impulsion et son appropriation à l'importance, à la durée du sentiment évoqué, ou de la sensation à traduire qui en est la déterminante. Nous considérons les strophes incluses en ce volume et dans nos autres livres comme des agencements, utiles momentanément, rendus stricts pour cette seule occasion. Les poètes du vers libre ne doivent point calquer leurs strophes sur celles dont ils se sont donnés eux-mêmes le modèle. Évidemment à mouvement semblable strophe semblable, mais la règle ne doit pas aller plus loin, elle doit être élastique et flexible.

Un mot encore sur la technique. Des grands vers dépassent le nombre de douze syllabes ; et pourquoi pas ? Pourquoi la durée serait-elle restreinte à douze, à quatorze syllabes ? Sans admettre que le vers devienne un verset complet, et là le goût et l'oreille sont suffisants pour avertir le poète, on peut grouper en un seul vers trois ou quatre éléments ayant intérêt à ce que leur jaillissement soit resserré. Le vers obtient ainsi une valeur résumante, analogue à celle du dernier vers de la terza rima, mais

plus réel, plus obtenu au moyen du vers même, sans ressource empruntée à la typographie, ou au point d'orgue de la terminaison de poème. Évidemment il y aurait bien des menues difficultés à élucider, mais ce serait une prosodie, et je n'en veux point faire une ici.

## LES OBJECTIONS CONTRE LE VERS LIBRE

La première consiste à dire : « Le vers libre n'est pas une nouveauté dans la poésie française ; on s'étonne des étonnements accueillant une chose si ancienne ; ce fut le vers de La Fontaine, et Molière l'utilisa à merveille. » Il serait doux de pouvoir se réclamer de si glorieux patrons, mais malheureusement la chose est de tous points inexacte ; les poètes le savent trop, pour qu'on le leur développe, ils l'ont toujours senti d'instinct. Sans doute, ils connaissent l'admirable beauté intérieure (malgré l'uniformité de la coupe et de la rime du vers de Cor-

neille, de celui de Racine, le charme de ceux de La Fontaine, et leurs ressources oubliées). Mais Molière et La Fontaine ne voyaient dans ce qu'il serait plus juste de dénommer chez eux le vers familier, qu'un choix de mètres, joliet, souples, à cadence soigneusement distincte de celle du vers héroïque, de l'alexandrin en longues traînes de périodes ; c'est par convenance, respects des opinions, et même des fantômes de préjugés de leurs délicats qu'il furent amenés à varier leur jeu toujours sans dissonances. Ce sont, si vous voulez, de belles choses qu'on a voulu dire en petits vers, pour rester dans le comique aimable et l'apologue clair. Garder le grand vers eût été une indication qu'on voulait pousser jusqu'à la farce, à la parodie, ce que fit Corneille dans *l'Illusion comique* où le Matamore parle la langue même qui servira au Cid. Et les chefs-d'œuvre, en ces modes légers, du xvii<sup>e</sup> siècle n'ont nulle parenté ascendante de formule avec les essais de vers nouveau.

Voici une autre objection plus grave ; c'est d'ailleurs un grand poète qui la présente. Le vers libre, à son sens, serait la technique désignée pour l'auto-

biographie du soi, la fixation d'états d'âmes, pour l'arabesque personnelle que le poète doit tracer autour de son caractère propre. Mais pour aborder les grands sujets, pour célébrer les rites fondamentaux de la vie et de l'intelligence, il conviendrait de recourir aux grandes orgues de l'alexandrin. En somme, le vers libre serait l'aboutissement nécessaire du poème en prose, créant une poésie à côté, des proses et des cantiques, à côté de la loi et des liturgies.

Sans doute nous ne pourrions désigner aucune des œuvres du vers libre comme pouvant prétendre à être un de ces grands chants impersonnels auxquels allusionne M. Stéphane Mallarmé. L'objection se dresse donc pour l'avenir, encore que peut-être déjà, par de l'imprimé, combattue, mais non résolue. Elle touche d'ailleurs à la destinée de cette technique qui ne doit pas rester confinée à la poésie personnelle ou à la poésie décorative. C'est l'absence de cette grande œuvre qui nous fait conclure à un léger temps d'arrêt dans le développement de notre poésie; c'est à dépasser nos limites que nous devons tendre, et quelqu'un trou-

vera l'argument victorieux à l'objection — soit un livre. Mais j'admettrai plutôt que ces grandes œuvres, loin de se limiter à une technique restreinte, en un but d'unité, chercheront à réunir toutes les ressources les plus variées de l'art poétique. Car qui songerait, lors d'un effort suprême, à se démunir de ses ressources ? L'existence de nouvelles œuvres très belles, hautes, complexes, venant s'ajouter au glorieux passé de l'alexandrin, n'objecteraient rien de concluant pour l'avenir. Et fussent-elles assez puissantes, pour, par leur présence, résumer en leur sens la question, elles n'empêcheraient pas que le lendemain de nouvelles recherches se montreraient au jour, plus instruites, plus souples et plus tenaces, dans leur volonté d'exprimer le plus possible avec le moins d'entraves techniques.

# LES PALAIS NOMADES

La treizième revient. — C'est encor la première  
Et c'est toujours la seule — ou c'est le seul moment.

GÉRARD DE Nerval.





## THÈME ET VARIATIONS

*Dans la haute chambre, sous les plafonds qu'enfumèrent les lourds lampadaires de cuivre, dans la haute chambre, hermétique du pli droit et métallique des lourds rideaux.*

*La fumée dévale, gyre, se tord en ellipses, se strie et s'enfuit; au minuit répercuté de timbres de cuivre, les rêves flottent lourds aux flocons de la fumée.*

*Une nuit dans la mémoire jonchée des morts de tentaculaires systèmes, et des humus d'anciennes, identiques, ravivées souffrances; et sont écroulées les futiles pagodes en hâte construites des souvenirs; démâtées les barques au long des fleuves innavigables des vingt ans.*

*Des ruines qui s'en vont, pente implacable vers le gouffre. Sourd la mémoire des légendes, et ce qui fut l'orchestrale buée se précise et motif arrivé à l'instant de vivre, clame.*

Bon chevalier, la route est sombre,  
Crains-tu donc pas les assassins ?  
Les âmes mortes, par essaims,  
Larmoyant aux émois de l'ombre ?

Non, je vais ferme en mes desseins  
Contre tous périls qu'on dénombre.

Au ciel noir, curieux les yeux  
Jaloux des esprits de colère,  
Et Notre-Dame tutélaire  
Aux temps s'exila des afeux.

Je vais sous la droite de Dieu  
Et vers lui mon pas s'accélère.

Les crucifix masquent des trous  
Où gisent si seuls des squelettes.  
Contre Satan point d'amulettes,  
Il ouvre l'éternel écrou.

---

Ils sont si clairs les cheveux roux  
De Jésus dont je suis en quête.

Bon écuyer, c'est le chemin.  
J'irai, sous la douceur de lune,  
Vers la colline où j'en crois une  
Qui m'indiquerait de la main

Où secourir les lendemains  
Des humains navrés de fortune.

## I

L'ambre des toisons d'or, le bleu de ses azurs,  
L'asyle de son geste affirmateur, les murs  
Que sa parole lente, aux traînes de musique,  
Bâtit des bons écrins des âmes extatiques  
Autour des volontés de gravir les destins,  
Et la liqueur d'espoir qu'elle verse aux festins...  
Verrai-je, sous ses pieds, blancs ainsi crépuscules,  
S'enfuir les cauchemars des lourdes canicules?

## II

Vers l'ondoyance des futurs  
A travers les sveltes mâtures  
Souffle le vent des aventures  
Vers de très brefs délétateurs.  
O vieux cœur souffrant tordu de tortures !

Dans l'épaisseur de nuit, sans caresse et sans lune,  
Chanson du matelot haut perché dans la hune  
Berce les longs regrets qui vont pleurer vers une.

Les Atlantides, les Thulés,  
Par là-bas, vagues céruléées  
Vous les gardez aux envolées  
Des goëlands. Les beaux jubilés  
Attendant les purs près des mausolées !

3.

---

Berce le long regret qui crie à son allure  
A la comète éparse en lente chevelure,  
A ses pieds, sur la vague, en verdâtres moulures.

Se chauffer comme un bon lézard  
Aux rythmes raffinés des arts ;  
Sur les doux divans des hasards,  
Dominer son rêve en César ;  
Finir loin des ports en jonque bizarre.

## III

Fatalités, âmes trop brèves,  
Efforts perdus,  
Fruits corrompus  
Par des tares vieilles de rêves.

L'angoisse se réveille aux mornes solitudes ;  
Les pins sur les coteaux ont d'âpres attitudes ;  
Dans le vent qui se traîne, oh ! quelles lassitudes !...

Ce fut aux fièvres dernières.  
Un souvenir  
Sans avenir,  
Sans étoiles en ses tanières.

Des bruits incohérents s'échappent du faubourg,  
Ils dansent en banals enclos et si balourds...  
Un train vibre, éloigné, comme un lointain tambour.



Où sont vos âmes des années ?  
Les volontés,  
Chevaux domptés,  
Bronze aux fontaines surannées ?

Encore un jour, encore une heure, oh ! plus de temps, oh ! plus d'espace.  
Les vieux ont dit pourtant, que jeunesse se passe ;  
Demain, premiers rayons, une nouvelle impasse.

## IV

As-tu cherché le pourquoi des émois sans cause ?  
C'est dès longtemps,  
Tout est bien fini qui nous cause  
Les remembrances des printemps.

Et pourquoi ce fut-il une autre ?  
Cœurs trépassés  
Sur qui le vieux regret se vautre  
Ont parfois des langueurs d'un incertain passé !

## V

O Madone si triste au vitrail,  
Écuyer regretteur du bercail,  
Je vais, vous regardant en mon âme,  
Belle aux douces lèvres de corail.

Écuyer, qui souffrez en votre âme  
Des douces plaintes de quelque dame,  
Du chagrin des manoirs effacés,  
Restez oisif, exempt de mon blâme.

Douceur de mes songes effacés.  
Madone; diras-tu c'est assez  
A mes misères des longues routes ;  
Dans quelques ans, je serai cassé.

---

N'ayant pas rencontré sur ma route,  
Au pas lent de mon cheval qui broute,  
La lutte qui devra me grandir,  
Sous le lourd cauchemar des déroutes,

J'irai, moment déçu d'avenir,  
Et tout mortel pourra me honnir.

## VI

Pardonnez à la chair qui pleure  
Aussi à l'âme qui se ment :  
    Tout n'est que leurre.  
    Pauvre moment  
Que celui où nous savons l'heure.

Et plaignez le pauvre dément.  
Toute rose a parfum qui fleurit ;  
    Tout est aimant,  
    Cause majeure,  
Et tout finit par les tourments.

## VII

Du vieux livre, il se détachait  
Un beau bruit d'armes guerrières,  
Un doux visage se cachait  
Aux bois ornés de clairières.

Des châteaux longeaient l'avenue  
Si pâles, si tristes qu'au fond  
On savait des malheurs profonds,  
Misères par force venues.

Il semblait aux portes de fer  
Du sang et des pleurs ; aux tourelles  
Des regards implorants offerts  
Aux bons combattants d'amour d'elles.

Et ces laideurs de par la vie  
Mufles d'omnipotents bourreaux  
Masques douloureux aux barreaux  
Des fenêtres ! Oh comédie !

## VIII

Si maigre et si bonasse rosse  
Qui m'as mené par les chemins,  
Côtayant l'orgueil des carrosses,  
Rêvant aux foins pour les demains,

Ton allure si lente est le pas de mon rêve,  
Désir devenu doux d'avoir tant attendu,  
Et méprisant l'orgueil du geste, et si la brève  
Joie d'avoir triomphé dans un moment perdu.

Un jour, hélas prochain, nous trouverons le calme :  
Calme et silence ! O nuit profonde du tombeau  
Et l'éternel errant que nous fûmes, la palme  
Du repos mérité peut croître à nos caveaux.

## IX

Très loin, toujours plus loin, loin de la face humaine  
Près des fleuves, par-là,  
Près de la lune amène,  
Des mineurs que voilà  
Le blanc chagrin qui va de son masque à la terre  
Et que la nuit scella  
Près d'une eau qui s'endort au fond d'un vieux cratère.

Exil, lointain exil ! Trouveras-tu jamais  
Les palais tapissés de clair où veut ton rêve  
Dans des fraîcheurs, des puretés, musiques brèves,  
Revêtir un oubli profond du : Je t'aimais.

Inconnu, bel inconnu, naviguer sur tes rivières  
Entre tes quais de marbre noir,  
Toucher du doigt les vieux lierres



De tes nostalgiques manoirs,  
Revivre, blanc et dolent, renouvelé des lumières  
Mentales de tes renouveaux  
Dans l'aise indicible et la chaste paix des purs cerveaux.

En avant ! L'heure tarde et les cheveux sont gris ;  
Leurs pauvres corps loués au vague des tavernes,  
Les trésors si gardés d'amour dans leurs cavernes,  
Nous ne les verrons plus ; suivons mon cœur épris.

## X

J'attends dans l'heure obscure et calme  
L'héroïne, fanal de mes rêves fiévreux,  
Qui vient sous les frissons approbateurs des palmes  
Du fond des lents Édens des pays ténébreux.

Arrivant vers le clair, et du haut des collines,  
Dans une ascension des extases de roses,  
D'un doigt levé chassant les nuages moroses  
Dans le blanc lumineux des lampes sybillines,

Elle laisse flotter aux quatre coins des vents  
Cachant les sombres pics du loin, sa chevelure ;  
Et les oiseaux de nuit sont enfuis. Au levant,  
C'est toujours un décor plus albe et sans allure.

Demeure bien longtemps au faite de mon âme  
O cortège épandu des blancheurs de ses voiles  
A genoux sous ton front splendide d'une étoile  
Que j'admire longtemps, imaginaire dame !

## MÉLOPÉES

*L'accalmie s'impose morne et monotone.*

*Pénible, le sommeil de l'idée. Les souvenirs glissent  
au bleuâtre lointain, si frêles, appâlis, mélancoliques.*

*Le théâtre on ne sait où; les figurines, dans une  
triste apothéose, passent, ploient, virent à l'oubli.*

*Les forces perdues, l'indulgence est venue, et la re-  
cherche de minutes inoubliables de silence, hantées  
de douceur et de douleur, consolatrices en la mé-  
moire.*

## I

Je veux, dans le lointain mat et crépusculaire  
Du souvenir, figer l'image que j'aimais,  
Que mon hiver s'imprègne aux ciels des jolis Mais !  
Et toi qui traversas mon rêve, ô tutélaire,  
Dont j'abdiquais jadis les lèvres pour jamais,

Reparais au palais noir de la conscience.  
Tes cheveux, les rivaux du soleil ; ô le roux  
Infini qui s'étend et balance, courroux  
Des blonds exaspérés ; mon rêve se fiance  
Au passé, livre enclos, très loin sous les verroux.

Son regard était doux ; pourquoi pas de colère ?  
L'oubli, vieil écraseur des roses et des lys,  
Verse l'apaisement dans les corps démolis,  
Et la soif des regrets cuisants se désaltère. —  
Regard bleuté, subtil fauteur de lents délits,

Son âme — Apparaissiez, lunaire défiance,  
Accoudelements pensifs, triste sérénité ;  
Altesse drapé-toi dans ta dualité  
De remords qui s'estompe et de câline enfance,  
Débris où fleurissait de la divinité.

Sa voix ne chantait rien qui s'ébatte ou qui rie ;  
Un peu de deuil seyait aux modes musicaux,  
Et les notes glissaient leurs rayons amicaux  
Comme vers une vague et lointaine Uranie,  
Vert des pâles azurs, des obscurs idéaux.

Plus jamais je ne veux venir à ta caresse,  
Masque pâle et poli d'anciennes douleurs,  
Nimbé de lente grâce et choyé des couleurs,  
Profond de souvenirs : boucle d'or en la tresse  
Des vieux mois abolis et des présents malheurs.

O baiser qui s'en va vers l'ombre, et s'y marie !  
Passe dans l'horizon que j'exige, frisson,  
Mon esprit enlisé s'écoute à ta chanson,  
Le fleuve aux quais souffrants du calme te charrie  
Dans les douceurs, les songes morts et les tessons.

Médaille qui s'accroche aux murs hantés, maîtresse,  
Je te couvre parfois d'un épais voile noir  
Mais aussi quand le vide est pesant au manoir  
De l'assombrissement, je viens, en ma détresse,  
Vivre un peu du passé des mystiques miroirs.

## II

Voix de l'heure implacable et lente,  
Timbre avertisseur du passé,  
Encore un lourd pan de l'attente  
Qui s'est écroulé fracassé!

Rien dans le passé, rien dans le présent...  
Encore un lambeau d'heure évanouie!  
Un semblant qui s'en va des printemps séduisants,  
Un départ, un baiser, une note inouïe.

Oh! le douloureux infini  
Qu'on ressent aux larges musiques,  
Au delà des clartés plastiques  
Dans les puissances mécaniques,  
Oh! le douloureux infini!

---

Rien dans l'avenir, rien dans le remords !  
Le cœur est blessé d'une flèche étrange ;  
Un désir pénétrant et vague qui le mord,  
Concert inexpliqué qu'un accroc bref dérange !



## III

Reine des lys, blonde oublieuse, enfant perdu,  
La cime des regrets dans les brumes se dore  
Et s'adore  
En un réveil des fronts appâlis et fondus.

Les midis jaunes et les soirs blancs,  
Tristesse morne des pensers lents,  
Chaloupe oscillante aux palans  
Appareille vers plus troublant.

Se fondre! Ô souvenir des lys, âcres délices!  
Plus de fanal au port, et plus d'espoir aux lices :  
Enterrez plus profond les vases des prémices!

## IV

Chantonne lentement et très bas... mon cœur pleure...  
Tristement, doucement, plaque l'accord mineur ;  
Il fait froid, il pâlit quelque chose dans l'heure...  
Un vague très blafard étreint l'âpre sonneur.  
Arrête-toi... c'est bien... mais ta voix est si basse?...  
Trouves-tu pas qu'il sourd comme un épais sanglot ?  
Chantonne lentement, dans les notes il passe  
Vrillante, l'âcreté d'un malheur inéclos.

Encore ! la chanson s'alanguit... mon cœur pleure ;  
Des noirs accumulés estompent les flambeaux.  
Ce parfum trop puissant et douloureux qu'il meure  
Chant si lourd à l'alcôve ainsi qu'en un tombeau.  
D'où donc ce frisselis d'émoi qui me pénètre,  
D'où très mesurément, ce rythme mou d'andante ?  
Il circule là-bas, aux blancheurs des fenêtres,  
De bougeuses moiteurs, des ailes succédantes.

---

Assez ! laisse expirer la chanson... mon cœur pleure ;  
Un bistre rampe autour des clartés. Solennel  
Le silence est monté lentement, il apeure  
Les bruits familiers du vague pérennel.  
Abandonne... que sons et que parfums se taisent !  
Rythme mélancolique et poignant !... Oh ! douleur,  
Tout est sourd, et grisâtre et s'en va ! — Parenthèse,  
Ouvres-tu l'infini d'un éternel malheur ?...

## V

Fin des bruits : des pâleurs, de la paix, de la nuit.  
(O Miroir argentant les roses éphémères  
Dans leur cadre d'ébène ou d'or) et les chimères  
Mentent les doux lointains d'un lac profond qui luit.

Des pas, et le frisson qui s'amuse aux feuillures.  
Deux à deux, lentement, puis fini de glisser;  
La Lune souriante et chaste et sans allures,  
O les Léthés ! trouver plus sombre et plus passé.

Un peu de blond, un peu de bleu, un peu de blanc.  
Pourras-tu revenir dans les soirs, ô vieux rêve !  
L'Andante qui finit pare l'albe de l'Ève ;  
Un peu de son, des parfums doux et du très lent.

Venez, les dispersés, pleurer les inécloses !  
Et remords de partout et de toujours, natez  
Autour des morts de fleurs, pour leurs métépsychoses  
Des corbeilles de fer avec vos vérités.

## INTERMÈDE

Ah ! que le temps vienne  
Où les cœurs s'éprennent !

ARTHUR RIMBAUD.

*L'évocatoire sorcellerie des hasards suscite les similitudes.*

*Le souvenir vibre empenné de douleur ; la vision, la même des identiques, flue dans les clairs et les ombres. Le cordeau des rues, l'apaisement des places et des squares évoquent. Les souffrances de la mémoire s'exacerbent aux similitudes.*

*Vers le passé, vers le lointain, vaguement murmure le désir présent ; les chimères s'éploient aux tavernes ; et la basse de l'harmonique développement de l'ambulant hasard, les sourires et les timbres effacés d'un autre cycle ; le semblable éveil à semblables êtres différemment étiquetés seulement.*

---

*Et sans chercher l'issue du labyrinthe, où somnambule la pauvre âme, revivre les perpétuelles renaissances, les perpétuels éveils des appétences, les menteuses renaissances.*

## I

Vos cheveux sont passés dans les ors aux montagnes,  
Et vous, dont je me suis exilé, mes chers bagnes,  
Dans' mon esprit vos parcs, revenez nonchalante.

De la tour, regardant poudroyer les chemins  
Par où je dois venir, caresses plein les mains,  
Es-tu debout, pensant s'exiler les allantes.

J'ai de la douleur  
Au travers du cœur,  
Des chœurs sont assoupis aux traînes de son sexe.

Descendant le perron assombri de mon âme,  
Bruit enchaîné qui souffre un sourd fracas de lames  
Le souvenir du rêve ancien bruit et lève.

---

Par terre des fleurs larges aux subtils poisons  
Où s'engouffrent des vols d'instincts aux pamoisons,  
Les essaims vont dormant sous les arbres de rêve.

Les hantantes liqueurs  
Des philtres de ces cœurs !  
Miroirs, perpétuez vos infinis convexes.



## II

Des ésotériques printemps  
Que vêtira l'âme future  
Des diseurs de bonne aventure,  
N'en parlez plus, la chose est morte,

Mais il est par delà les portes,  
De roses vibrantes cohortes.  
Parlez, demi-sommeils d'antan !

Ce sera rose et bleu sans doute.  
O la triste et triste aventure !  
O sourire, oh se souvenir  
Des lointains crus sans avenir  
Et des chimériques redoutes  
Des diseurs de bonne aventure !

---

Le vin sera plus rose aux lointaines Cythères,  
Ce sera rose et bleu, pomponné, plus jadis,  
Les chagrins s'en iront vers les soirs où s'enterre  
L'avatar formaliste et doux des Amadis  
Et l'on s'amusera delà les bonnes portes.

## III

Les rondes, les raisins, les roses !  
Les curieux sont venus aussi  
Pour se trouver si bien ici,  
Les rondes, les raisins, les roses.

La cité d'or et de lointains  
Si fabuleuse d'astrologues  
De médailles et d'analogues,  
La cité d'or des temps éteints...

Et puis se soucier des choses  
Des lointains, des teints, des pantins !

## IV

Timbres oubliés, Timbres morts perdus.  
Pas d'une autre glissant à la rue,  
Chansons d'amour et vols de grues  
Dans d'improbables firmaments,

Les futurs sont à vous, puisque le vent emporte  
Vers des cieux, et des lunes, et des flores  
Vos petits frissons que nul ne peut clore  
Votre âme a glissé sous les lourdes portes  
Vers d'imaginaires Lahores.

Timbres oubliés des charmants jardins,  
Timbres argentins des Thulés lointains,  
Timbres violets des voix consolantes  
Épandant graves les bénédictions,  
Timbres bleus des périls aux fêtes,  
Timbres d'or des mongoles orfèvreries  
Et vieil or des vieilles nations!...

## V

O mon rêve mi-clos, berce-moi vers ta bouche,  
Et tes bras, et tes bras, satin, nacre et satin,  
    Voici que le désir embouche  
Les trompettes d'or des triomphants matins  
    Vers les graals aux parvis d'aurores  
    Vers les graals dont tu décores  
Les lents palais de rêves aux offices matutins.

Gloire à tes pas futurs raisonnant sur les dalles  
A la clarté mythologique des salles.  
O mon rêve mi-clos, berce-moi, berce-moi  
Vers des clartés à toi, de toi, qui soient ma loi.  
    De ces plaintifs et tristes moi  
Mène le troupeau doux vers l'arabesque égale  
    De ta suprématrice loi.

## VI

Chair d'ambre, clarté dense,  
Frisson qui danse  
Étirant l'éternel appel  
Et voltant dans l'irréel,  
Vers les confins du baiser tu t'élanças.

Cycle et volute  
En trilles de flûte  
Vers des paradis pleins de nus inconnus  
Forme vestale  
En ton ombre s'étale  
Le tapis d'Orient des Édens continus.

Prunelles en rêve, torse en les soleils,  
Immuable coucher de soleil aux toisons,  
Voici venir jamais la chanson aux moissons,

Les chars sont demeurés dans le fixe appareil  
Et dorment les Jasons aux blanches floraisons  
Des illusions aux rais de soleil.

Et l'ombre épaissira ta nuit continuée,  
Regard, clarté, frisson, disparaissez au voile,  
Ah ! sont clos les volets de la défunte étoile,  
Laisse flotter l'oubli et l'opaque nuée.

## VII

Et sur la place en fêtes, en fleurs, en femmes —  
Caresses, envolez vos troubles lents.  
Des aveux galants ondulaient aux femmes —  
Caresses, neigez des infinis blancs.

Sur la place en fête, ô roses d'aurore —  
Roses, pâlissez aux gouffres des temps —  
Les aveux s'ornaient des baisers qu'irrole  
Le chœur étioilé des frissons des temps.  
Roses, pâlissez, tout fuit et c'est l'ombre.

Chœur étioilé des années sonnées —  
Caresses, passez vers les odeurs mortes,  
Caresses, neigez; tout fuit, et c'est l'ombre —  
Le morne soleil d'heures surannées  
S'enfuit aux banquises de ses mers mortes,  
C'est la place en deuil aux caresses d'ombre.



## VIII

Fantôme irraisonné, j'ai passé par la ville.  
Amas des chairs, amas des fleurs, et toutes elles,  
Avec des sons lointains d'orgues et cris d'oiselles,  
Mon corps s'en alla vague aux rumeurs de la ville.

Treillis de rose et blanc, et gemmes de la chair,  
Vos gammes déroulaient aux asphaltes si chers  
Le relent des présents, des divans et des chairs.

Où vont les pas trop mous ? Lointaine est l'avenue  
Les parcs mystérieux et languides où se pare  
L'image qui s'entoure de toison d'or et pare  
Le château qui s'endort aux rosées tard venues.

Hilarantes et déchirantes, gemmes et gammes, partez  
Où s'écoule le flot hagard et pailleté d'apartés !  
Insoucieux fantôme et si vague j'allais par la ville.

## IX

Se penchant vers les dahlias,  
Des paons cabraient des rosaces lunaires,  
L'assouplissement des branches vénère  
Son pâle visage aux mourants dahlias.

Elle écoute au loin les brèves musiques  
Nuit claire aux ramures d'accords,  
Et la lassitude a bercé son corps  
Au rythme odorant des pures musiques.

Les paons ont dressé la rampe ocellée  
Pour la descente de ses yeux vers le tapis  
De choses et de sens  
Qui va vers l'horizon, parure vermiculée  
De son corps alangui.  
En l'âme se tapit  
Le flou désir molli de récits et d'encens.

## X

Parc du silence, opacité  
Mortelle cécité du soi,  
Vers les boudoirs tendus de soie  
Volète sa sincérité.

Tout à l'heure, c'était sonorant le bal  
Puis, large, la vague aux nappes liliales,  
Et l'assourdissement de langueurs filiales,  
Et les discrets appels déments du triomphal.

Parc du silence où tout est epos,  
Un trille lent volète aux cimes,  
S'enamourent les purs azymes  
De l'âme : argentins discrets tintent des grelots,  
Course somnambulique [aux abymes.

## XI

Perdu dans le regret d'on ne sait quel vécu —  
Il susurre en la ville un son d'inexpiable —  
Et lassé sous ce morne soleil mal convaincu  
De sa nécessité d'apôtre d'or potable.

Si frêles dans les soirs, si mornes dans les laines.  
Villes qui dormez vos ruines à ces lacs,  
Sabbats figés d'écarlates aux entrelacs  
Des vitraux éclaboussés d'amour pur et de haines  
Remémorez les fictives scènes.

Sous le lourd faix du temps voûtez les épaules —  
C'était aux soirs envoûtés le crime inoubliable.  
Depuis, les pieds au feu, un manteau de pôles.

Et passez, et passez sous la lourde relique  
Relique au crâne, aux yeux, aux mains  
Et puis passez  
Aux sempiternels demains  
Monotones rongeurs d'éternelle réplique.

Dites-nous vos entités,  
Vos blafardes déités.  
Vos robustes mentent leur obscurité.  
Et puis passez, souffrez, évoquez et mentez.

## XII

Très lents, — où aller  
Placides, — que faire  
Et l'orgueil confère  
Un rythme en allé

Boire et puis disparaître aux remous  
Résonner et disparaître en cycles mous  
Courir vers la fin seule de la faim  
Dormir enfin.

Et le rêve si gris de simples ambitions  
Et de vous humbles possessions  
Mirages d'orages.

Et tout est tranquille aux plus reculés  
Des ramages, et d'inutiles forages  
En des sois éculés.

## XIII

Le mirage trompeur du toi que tu devais —  
Regards aux boulevards et sourires aux lacs  
Emmitouflé de tes lacs  
Terne je m'en vais.

Ton sourire élargi fut le leurre  
Et les fleurs  
Ont paré vainement les ors de ton heure

Tes rythmes vernis par des mages mercenaires —  
Tes yeux, ta bouche, ta voix  
Sans cesse s'exonère  
En un vague aparté d'un merveilleux pavois.

---

Et tes reins et tes seins  
Et ta lèvre et la fièvre  
Tout est mièvre, tout est vain.

Et je me débats des ébats  
De ta norme difforme.



## XIV

Chère apparence viens aux couchants illuminés;  
Veux-tu mieux des matins albes et calmes  
Les soirs et les matins ont des calmes rosâtres  
Les eaux ont des manteaux de cristal irisé  
Et des rythmes de calmes palmes  
Et l'air évoque de calmes musiques de pâtres.

Viens sous des tendelets aux fleuves souriants  
Aux lilas pâlis des nuits d'Orient  
Aux glauques étendues à falbalas d'argent  
A l'oasis des baisers urgents  
Seulement vit le voile aux seuls Orients.

Quel que soit le spectacle et quelle que soit la rame  
Et quelle que soit la voix qui s'affame et brame,

---

L'oublié du lointain des jours chatouille et serre,  
Le lotos de l'oubli s'est fané dans mes serres.

Cependant tu m'aimais à jamais ?

Adieu pour jamais.

## XV

L'éphémère idole, au frisson du printemps  
Sentant des renouveaux éclore,  
Se guêpa de satins si lointains et d'antan...  
Roses exilés des flores !

Le jardin rima ses branches de lilas ;  
Aux murs, des roses trémières ;  
La terre étala, pour fêter les las,  
Des divans vert lumière ;

Des rires ailés peuplèrent le jardin  
Souriant des caresses brèves,  
Des oiseaux joyeux, jaunes, incarnadins,  
Vibrèrent aux ciels de rêve.

## VOIX AU PARC

L'inflexion des voix chères qui se sont tuées.

PAUL VERLAINE.

*Fugaces sont les temps d'aimer; pertinaces les sautillements de petite serve de qui tu ennoblis le regard.*

*Le long ennui des esclavages, et des luttes sourdes et de la faiblesse. Sa pauvre ironie mauvaise est sans sourire; un peu de pitié pour l'éternelle captive, la vouée aux chutes mal élues.*

*Après la crise et le calme, dans le silence momentané, écoute ses voix, les voix de ton autrefois, en toute sérénité.*

## I

Au détour, au détour, des allées, des allées  
Ondulant et glissant et diaprant, en allées  
Le masque se recule aux blancheurs reculées.  
Et ses fronts bizarrés de langueurs étoilées.

Et ses fronts reculés, et ses yeux où sont peints  
La cime sourcilleuse et l'orgueil des grands pins  
Le calme où va le cygne aux lignes curves — vignes  
Aux grappes éclatées d'inconsolés désirs —  
Et les rossignols pâmés viennent gésir  
Aux calmes reculés des yeux épars sans ligne.

Au détour onduleux des guirlandes des sens,  
Et venir au fugace vague les mains tendues.  
Les yeux se sont figés de mortelles étendues  
Aux détours onduleux et glissants, route des sens.

## II

Qu'importe ta douleur à ma douleur  
Ta pâleur à mes languides couleurs  
Et ta seconde trépidante à ma mort essentielle.

La phtisie des soirs est le frêle encensoir  
De tes rythmes hâtifs et des bras étendus,  
Tes infinis sont en mes ciels,  
Tes insomnies aux moments de mes soirs,  
Où tes sens flocons appendus.

## III

Solitude d'éponge endormie  
Et silence des momies  
Et paix vaste des accalmies —  
Aux ongles déchireurs de mes flancs introuvables.

Murmure étoffé des chuchotements  
Et des diserts pleurs et frissons bramants  
Et douce mort, ruisselet aux flots calmants —  
Aux conques de mes oreilles le fracas des Océans.

Les voix qui sont passées en langues périssables  
Les désirs amoncelés en ondes de sable  
Aux socles de mes pieds au derme raffermi  
Que vous baisez impatients et futiles — amants.

## IV

Tes yeux qui passez indifférents —  
Et des soirs aux grands arbres où naquit  
Le doux, le triste, et l'amour pour qui  
En ton vague cœur qui point ne naquit.  
Les soirs caressés de tes yeux indifférents.

Tes yeux, ces yeux épars aux routes de mes lèvres  
Et puis si tes saveurs soyeuses ont caressé —  
Mes lèvres s'appuyaient aux douceurs qu'ont tressé  
Ébène et neige aux lèvres hantées de fièvres —  
Tu t'en allais aux décors bruissés,

Et puis encore petite enfant aux petites mains  
Effeillant à tout jamais les pétales de mes demains  
Berce mes âmes murmurantes —  
Et toi dans l'errance de mes ombres demeurantes.



## V

Oh! Je souffre vivante et je geins éternelle!  
A ma barque venez embarquer les caprices  
Venez au lent sourire, aux yeux clos, à la lice  
Ouvrte des tournois sous mes lampes éternelles.

Tempêtes aux rades, et flots qui mugissent  
Et solitude éparse au fréquent de mes voix,  
Et mornes passagers et futiles envois,  
Côtayant les trompeurs phares qui surgissent.

Et de l'or épandu dans les levers, dans les matins  
Dans les cheveux — et le grêle sillage de satin  
Qu'autour des larges yeux neigea ma chair pour tes faims.

Toi qui vas solitaire aux carrefours, entends.  
Voici venir en moi tout le fané des temps

Voici dans le limpide et le blanc, fleur d'étangs ;  
Recèlent mes appels le mensonge de tes enfins.

Et si de la pitié te vient de mon hagar  
Marche dans mes déserts inconnus des Agars,  
Peut-être trouveras l'onde consolatrice  
Au seuil en fête, au seuil en fleurs de ma matrice,  
Où tu boiras la soif au non de mes regards.

La chimère est en moi, mais molle est ma ceinture,  
O chercheur des toisons perlées de l'aventure  
Ne sais plus mes baisers partis en aventures.

Au plus loin du palais souillé, vers mes étangs !  
Et les paons du désir et ses lions qui rugissent  
Et les fronts inclinés câlinant aux tentures —  
Et tu seras celui qui dort aux dictatures.

Ou berceuse je serai ton antienne  
Ou nocturne l'étoile ancienne  
Ou les soirs aux féeries musiciennes,  
A mon orgue joueront les profonds du gésir.

Oh! qui galopera dans mes plaines arides?  
Quelle main passera son frisson à mes rides?



Qui se lancera, le cheval sans bride  
Au mirage fugace de mes brefs désirs ?  
Qui viendra s'oublier, fauteur des pardons  
Qui résurgera l'oubli des faux pardons ?

Et je souffre vivante et je gains éternelle —  
S'éveiller ! Oh ! l'instant perdu de cet éclair !  
Mais marcher dans le rapide et monotone clair  
Qu'allument aux humains mes inscientes prunelles.



## VI

Aux bruits s'étoilant en fusées de murmures

Aux passants des ramures

Écoute — et laisse aller le rêve au bois

Et flotter se dispersant — plus aux abois

Et vers l'ample blancheur mène tes incertains

Et tristes pas. — Laisse vers les matins

S'imposer la trêve obscure du loisir —

Et va, je suis le peu qui fatigue à dormir.



## CHANSON DE LA BRÈVE DÉMENCE

*Le bref accord, sous les claires ramures, s'est  
défait de lente tristesse.*

*Là lassitude éparse, qui des heures lointaines  
s'ensevelit en l'esprit, adapte un hivernal manteau  
aux chairs pas assez neuves.*

*Rien ne survit au bref instant, l'accord s'évapore  
en regrets, l'acte dissonne puis se résout, rien ne  
revit ni ne refleurit.*

*Bientôt vers les heures lointaines ensevelies, encore  
cette minute. Aux nécessaires lassitudes rentrons.*



## I

Quel que fût l'inconnu que tes mains apportèrent  
Violette et grave enfant, à la voix brève, à l'œil sans pleurs  
Pour tes cieus et tes yeux et ta bouche et tes fleurs  
Merci d'être venue t'assoupir à mes terres.

Car je me suis éclos de toutes tes morsures  
Plus intime aux frissons intimes des douleurs  
Et du lourd chagrin des mains souveraines  
Et des saines strideurs des bouches en blessures.

Enfant qui t'en vas seule aux berges si lointaines,  
Par le regret cruel des places longtemps vides...  
Passez sa voix incertaine  
Aux voix des soirs plus livides.

## II

Je suis rentré dans la demeure  
Avec la taciturne ivresse qui pardonne  
Les cloches de mémoires qui meurent  
Grondaient l'instant qui s'abandonne.

Les cloches de mémoire redisaient les yeux morts.  
Les chevelures redénouées  
Et les langüeurs tant douées  
D'un mirage furtif et frêle de bonne mort.

Et dans la brève demeure où meurent  
Cuirasses des seins vaineus, des fleurs  
L'ombre s'est apaisée de l'âme qui pardonne  
Aux bras tordus, qui vers d'autres pôles, s'abandonnent.

## III

Tes hérauts qui sonnaient aux horizons;  
Tes étendards qui flottaient aux horizons,  
Et ton debout dans l'ère obscure  
Et tes fanaux dans ma nuit obscure.

Les cors de tes désirs aux gammes de conscience  
Les assoupis, les étouffés appels de cors,  
Les micas des longueurs languides de ton corps  
Le point noir immobile aux yeux de ta conscience

Et toutes mes minutes en foule  
Et toutes mes pensées en houle,  
Et les chevaux cabrés de mes vœux  
Éperonnés des folies de ta gloire  
Au lit pierreux du fleuve mort voulaient boire.



## IV

Les voix redisaient : la chanson qui brise  
En son cœur, son cœur enseveli  
C'est le son des flûtes aux accords des brises  
Et la marche nuptiale des pâles lys.

Et que des perrons d'idéal porphyre  
Elle descendrait lente et front baissé  
En lacinis perlé d'idéales Ophirs  
Et les mains soumises et lèvres blessées

Qu'il faudra bercer la candeur surprise  
A l'éveil si brusque au matin d'aimer —  
O si court mirage des bonnes méprises  
Et réveil si brusque et fini d'aimer.

## V

Je me mémore en ton fantôme d'ombre recluse  
Et puis en tes parlers sillés de nuls falots —  
Le décor se mobile aux mouvantes écluses  
Du fleuve aux rouges et mordorés et verdâtres flots.

Au fleuve dont les flots sont mordorés et rouges  
Mes yeux se sont penchés inquiets de tes climats  
Façonnés de parlers tièdes dont le sillage bouge  
D'arcs argentés, de sourires blancs, de lys en amas.

Le décor se mobile et fond en minceurs  
Les falots au lointain sont perdus — et que dire?  
Les falots sont éteints. Réveuse la noirceur  
Accoude ses plis lourds aux berges mourantes du dire.

Aux berges s'est traîné démantelé le fleuve  
Le décor assombri s'immerge en la logique  
De l'Ève au parler sourd sillé de névralgiques  
Regrets d'avoir été palais, décor, et fleuve, et veuve.

## VI

Par delà la mer, la mer, entendras-tu mon souvenir —  
Je sculpterai ta face à l'avant du navire  
Et tes yeux berceraient au godiffe le navire.

Par delà les sables, les sables, chercheras-tu mon souvenir  
Toujours plus loin, rythmée d'un rêve intérieur  
Lente, la caravane ira les yeux ailleurs  
Sans chercher l'oasis ni les kiefs d'avenir.

Par delà les rêves, les rêves oublieras-tu mon souvenir —  
Oublieux du banal dont te parent tes fautes,  
Du dormant palais dont parfois je fus l'hôte,  
Je garderai le nostalgique amour sans revenir.

## LIEDS

*Et puisque tout est semblable, tous les soleils des années, toutes les souffrances des jours, écoute flotter et bruir l'âme de la légende.*

*Le vieux rêve se meut dans une atmosphère aimante, aux douleurs lointaines les pardons faciles; écoute dans le temps sourire tes frères morts.*

*Regarde au jardin de la légende, et les yeux profonds, vité entrevus, et les nefs éternelles errantes, et la chanson qui s'écoute à toutes routes. Regarde aux bartolures de passants, et sous tant de robes, tant de semblables cœurs.*

## I

File à ton rouet, file à ton rouet, file et pleure  
    Ou dors au moutier de tes indifférences  
Ou marche somnambule aux nuits des récurrences  
    Seule à ton rouet, seule file et pleure.

Sur la route, les cavaliers fringants  
    Poussent les chevaux envolés dans le vent,  
    Souriants et chanteurs s'en vont vers les levants  
Sur la route ensoleillée les cavaliers fringants.

File à ton rouet, seule à ton rouet, file, et pleure.  
    Seule à ton rouet, file, crains, pleure.

Et celui dont la tendresse épanouie  
    Souffre aux nerfs, aux soucis, à l'ouïe,

Celui-là s'en ira pour consoler ses doutes  
Aux refuges semés le long des après routes ;  
Suspends aux greniers les chanvres rouis.

File à ton rouet, les chansons sont légères,  
Les images redisent les gloires des marins,  
Les chansons s'évident aux heures plus légères,  
Proches du retour sonore des marins.

Et voici, las des autans et des automnes  
Au ciel noir des flots qui tonnent,  
Le voici passer qui vient du fond des âges,  
Noir et brun, et si triste : et les lents marécages  
De ses yeux où demeurent stagnantes les douleurs  
S'arrêteront épars sur tes yeux de douleurs.

Seule à ton rouet, file et pleure  
Tes candeurs nubiles s'en iraient au gouffre  
Au gouffre lamé de passé qui souffre  
Depuis les temps, les temps, les leurres et les leurres.  
File à ton rouet, seule file et pleure.

## II

Ah la fillette aux fols palais  
Quels chemins de croix as-tu faits  
Pour t'en venir à la chaumine  
Où la huche crie famine  
Et l'âtre au seuil désert poudroie  
Cette nuit de pluie où le vent guerroie ?

Je suis partie de grand matin  
Avec ma mante de satin  
Le long des trilles et des rondes  
Et les ruisselets tant abondent  
D'odeurs éparses en pâleurs  
Que j'en suis restée tout en pleurs.

Toi des temps, que n'es-tu venue  
Lorsque j'attendais ta venue

Anxieux des pas et douloureux  
Des prunelles des amoureux,  
Quand je façonnais aux jardins  
Des divans d'ombre à tes destins ?

Des cavaliers qui sont passés  
Si las de lointaines déroutes,  
Et je voyais leur capitaine  
Si fier soldat et tant blessé  
Qu'à l'ouïr me suis arrêtée  
Contant les contrées incertaines.

Fille frêle, le froid se gîte  
A la mesure qui s'effrite ;  
Retourne-t'en vers tes palais  
Blancs de cygnes, aux parcs violets.

Je m'en irai de grand matin  
Vers la route où passent les trouvères  
Avec ma mante de satin  
Et te laisserai le levain  
Le levain des attentes amères.



## III

C'est vers ta chimère  
Vers les gonfalons et les pennons de ta chimère  
Que vont les désirs en pieux pèlerins, —  
Pèlerins fatigués des rythmes obsesseurs  
Reposez-vous à l'ombre acquise  
A l'ombre apaisée dormez les sommeils berceurs des haltes.

A l'ombre de l'arbre des désirs  
Endormez vos inquiétudes, endormez  
Vos chansons et vos frissons des antans  
Et les pennons brodés d'Orient, glacés de lacs, les pennons mauves  
Dômeront en flots d'apothéoses, dômeront vos fallaces, vos visionnaires  
[trèves

L'or de tes cheveux s'ébroue  
A tous les matins des grèves  
Et ta caresse qui s'achève  
En lents retours, en lents caprices, en lentes morsures si sûres.

Dormir comme on s'étend blessé,  
Comme on s'en va glisser vers les mirages  
Les mirages du rêve, les mirages des espérées,  
Dormir hors le réel  
Vers tes lacs bleus, tes plaines blanches, tes jardins rouges.

Et puis finir — (Oh si lointain  
Le son d'antiques mandolines)  
Et puis finir,  
Le château sans trêve et sans paix croule et meurt.

## IV

Les soirs d'automne au bois des peurs  
La cabane tremblotante et la chapelle illuminée,  
Les soirs d'automne parés de lune.

Tête basse attend le destrier le cavalier tueur de mâles.  
Qui bondirait dans les mêlées,  
Et dont la rapière serait  
Un ouragan aux nuit des consciences

Et dame Bertrade prie  
Pour le retour du cavalier  
Du cavalier qui n'est point venu  
Las ! et ne viendra jamais

Cependant qu'un rire moqueur  
Éclate sans lèvres dans les branches.

## V

Ce rêve de ta vie qu'elle fût mienne, sitôt enfui  
Et les minutes de nos mains se serrant, sitôt enfuies  
Vers les astres de mâle aventure qui de cette heure dans ma nuit ont lui

Dans la démence d'un rêve éveillé marchent mes sens  
Dans la logique léthargique d'un rêve éveillé maléfique  
Mes sens sont en partance vers l'inconnu des passés évanouis.

Mon âme assiste à tes apparences passantes,  
Mon âme assiste à tes baisers magnifiés et caressés  
D'ondoyantes rumeurs d'unanimes consentements.

Ce rêve de ta vie, familier des heures, des lentes heures, plus lentes  
Depuis que se sont les minutes enlacées, évanouies —  
Ton rêve perpétue les lentes traines de tes regards aimants.

## MÉMORIAL

*A l'instant de vie lumineux, à l'erreur cherchée et hérie, carrefour des voix de la vie, infatigablement tout ramène.*

*Des regrets qui voudraient quelque douceur. Si belle est toute perdue, si regrettée toute exilée, si désirée toute chassée, aux heures mauvaises du seul.*

*Fuir vers le passé, et citer de véracité les illusoires, les débiles prouesses, et toujours et partout le dernier passé se lève, trouble, et dévaste.*

*Quel premier instant nous jeta débiles, aux pieds d'argile; quel inéluctable avenir ordonna la douleur et le silence séparés.*

*Partout et toujours le dernier passé, minute qui se perpétue de solitaire épouvante.*

## I

Tes bras sont l'asyle  
Et tes lèvres le parvis  
Où s'éventèrent les parfums et les couleurs des fleurs et des fruits,  
Et ta voix la synagogue  
D'immuables analogies  
Et ton front la mort où vogue  
L'éternelle pâleur  
Et les vaisseaux aux pilotes morts des temps défunts.  
Tes rides légères le sillage gracile  
Des âges aux récifs difficiles  
Où le chœur des douleurs vers tes prunelles a brui  
Ses monocordes liturgies

Danse sans rêve et sans trêve ;  
Il n'est d'inutiles ébats  
Que ceux que tu dansas pour moi  
Oh toi l'exsangue, oh toi la frêle, oh toi la grêle

7.

A qui mes baisers  
Firent un tapis triomphal, rosé  
Des aurores où nous menâmes  
Nos pas, nos regards et nos âmes  
Nos sens jaloux, nos âmes grêles, —  
Tu demeures la ruine éclairée par les torches  
Tandis que les grands vents ululent sous les porches  
Souffletant de folioles errantes les écussons.

Et sans décolérer, l'agrégat des chimères  
En souffles, en râles, en hurlements  
Assiège de clameurs la part de firmament  
Que laisse la ville à nos misères.

Par les chemins uniformes  
Et par les houles multiformes  
En souffles, en râles, en sons d'orgue lointain  
C'est la si semblable à moi  
Par les ressauts et les émois  
Et l'intime et cruel débat  
Et le morne ressouvenir des temps incertains ;  
Et si lent s'éteindre le ressouvenir  
De la bouche, de la bouche qui mord  
Et plus lent encore, plus lent à venir  
Le dédain des chimères sans mors.

---

Oh mes châteaux en Espagne  
Loin exilés et tard construits  
Où le cœur des douleurs à brui.  
Oh mes châteaux en Espagne !



## II

Les harpes sont éclatées, les harpes, hymnaires  
Aux louanges des mains morbides de la lente souveraine ;  
Les rênes au long du char désorbité traignent.  
Voici l'allégresse des âmes d'automne,  
La ville s'évapore en illusions proches,  
Voici se voiler de violet et d'orangé les porches  
De la nuit sans lune.  
Princesse qu'as-tu fait de ta tiare orfévrée ?

Les œillets charnels de baume s'éploient aux trous de la cuirasse  
Les roseaux vers les moires de ta robe étalée  
Bercent, graciles, leurs chefs fleuris des espérances innées.  
Des ailes voletantes attendent aux anses silentes de bonace  
Et les reflets de ciel, frissons d'appel, incurvés aux psaumes mémorés.

« C'est l'instant chétif de se réunir,  
Elle est venue, la souveraine,  
Dans les épithalames, les forêts de piques et les cauales dans l'arène  
Et les proues balançaient aux flots bleus, et les carènes,  
Au hâvre de paix de ses yeux si bleus,  
Et cordelettes pourpres, et bandelettes blanches et sistres joyeux.

Dans leur alliance aux paradis  
Par les sereines litanies  
Les pas s'en sont allés si loin que souvenirs.  
Les Tigres si lointains qu'ils en sont doux aux bras d'Assur  
Et les chariots trébuchants aux fêtes par l'azur,  
Planez par les fanaux plus rouges.  
Les allégresses, ô sœurs si pâles, s'appellent et meurent  
Et la ronde a passé qui recommence et meurt.  
Plus lointains les fanaux plus rouges. »

Écoutez reflleurir les violes  
Les nappes blanches retomberont  
En pans légers, en lins striés, en bandelettes,  
Et ces frissons aux nuits de fêtes.

« Les cimes viridantes, les acuminantes cimes  
Et ruisselèrent les casques et les étendards  
Et le lointain fugace où souffrit le Khalife.

Les étendards nobles d'étoiles volent aux mêlées grondantes  
Et s'offre et s'estompe, oh tes rues bleues et tes bazars et ces ifs.

Des pourpres et des ivoires de la chimère et rouge  
La fleur éternelle, rose des fronts penchés.  
En vain dans l'inutile sillage les arbres ébranchés ;  
Dans la coupe où l'oubli mêle aromates et pierreries  
Pense les jubiléés laudatifs de la chimère  
Et les lèvres et ses lèvres  
Et l'écharpe convolutante aux nuées orfévrées ;  
A ces tapis se sont agenouillés les genoux priants du Khalife.  
Les mandores évocatrices ont dit. »

Ah maudite l'heure initiale des départs  
Et l'or aux souks et les caresses aux felouques.

Et ces frissons aux soirs de fête.

## III

Aux rivages jamais abordés  
Des plaintes lamentantes et félines,  
Des voix chuchotantes passent fiancées.

Des cygnes annonciateurs  
Et des grèves roulées en paleurs.  
Et des tombes distantes et des langueurs féminines.

Et de pâles interrogateurs  
Vers les môles prolongés d'abysses  
Et les cieus et les cimes.

Du silence convalescent; finie la vague parole.  
Le bruit des mers s'écoute et se rêve  
Et les cerveaux se sont penchés.  
Plus de signe : tout est contraste et lignes.  
Et que se dire :

Les légendes périmées  
Les musiques désenlacées  
Et les entrelacs pâlis :  
Les filandières des arabesques  
Au loin des temps s'en sont allées.

Sourires sans paroles aux larmes riveraines  
Inconsolé de l'espace aggravé  
Et souffrances de similaires malheurs  
Malheurs on ne sait où, ni d'où quelles douleurs  
Souffrances aux mondes loin  
Aux mondes effarés du peut-être.  
Être est si loin de ceux qui gardent le silence.

Eux perdus dans le fixe  
Et quelle balance  
Immobile de l'immuable en leurs yeux.  
« Toi dont les traits sont moins durs que les miens  
Et plus frêle t'irradie  
Et pourquoi coupe et fleur et cristalline  
Dans tes plaintes sanglotantes et félines  
Et d'où ?

Elles, quand s'afflige en verticales qui se foncent, le soleil.  
« Pourquoi seules !

Pourpres banderoles  
Où retirez-vous, vers quel fixe  
Vos muettes consolations.  
Étirements, affaissements, ô normes,  
Quel fleur d'inconnu fane inutile aux reposoirs de nos soirs  
Où frémit et languit une attente d'espérance vaine.

Aux rivages jamais abordés  
Aux grèves roulées en paleurs

« Plus de simulacres dont nous sommes les reflets,  
Plus de fêtes anciennes et vaines ;  
O mers câlinantes et susurrantes, mousses consolatrices  
Accueillez nos repos des temps accumulés  
Pesants de partout, et d'où ?  
Nuages accueillez les regards de nos yeux sérieux  
Et soyez le mirage et le miroir  
Et le vaisseau des volontés condamnées  
Hélas de si loin, et si longtemps et de partout  
Et d'où.

Plus d'immuable et plus de fixe.  
Mémoires restez captives  
Revenez aux porches de nos yeux  
Attentes vaines des désirs curieux  
Restez captives. »

Aux rivages jamais abordés  
Des souffrances perpétuées de calme  
Au pâle soleil attiédi  
Le long du bruit de mers déferlantes et félines.

## IV

Tes fêtes dans la ville, à ces soirs illuminés de fêtes  
Le thyrses des musiques à notre rêve à deux,  
Soirs, musiques, mirages décevants de durée calme  
Où s'obscurissent les présents dans les passés voulus lointains :  
    Ah, c'est l'ombre dispersée.

Dans la foule aux mains séparées, sais-tu revoir  
L'unique rythme de nos doubles pas  
Et mon regard enregistreur des courbes de ta face,  
De ta face, non plus semblable depuis notre rêve à deux  
A tes soirs si ternes vers les sommeils sans calme,  
    A tes soirs, sais-tu revoir ?

Ce timbre de ta voix parlant l'éternelle lutte  
    O chère enténébrée des proches ombres,  
Point fixe, à tout regret, des cycliques volutes,



Dans ses mineurs argentins, sons de luth surhumain  
Je t'entends aux jours.

Ton miroir, éternelle agonie.  
Ce serait vers toi que les pâles génies  
Ceux d'où tombent les fleurs qui balancent et se bercent  
Les fleurs immémoriales qu'on ne respire plus  
Descendent mains calmantes et mentent un jour de plus  
Aux philtres du moi qui se résigne  
Aux sois défunts  
Aux tristes, de n'avoir su vivre en leurs lèvres  
Jetant les parures sans parfums  
O rêve à deux, défunt.

Aux soirs illunés, aux soirs illuminés,  
Nous mêlâmes nos chagrins de vivre  
Survivance désemparée,  
Hune d'où revoir les lointains  
Les lointains glacés des givres du vivre —  
Chairs emparées, mains séparées,  
A jamais d'un non social séparées,  
Et plus que l'ennui de vivre.

C'était ton front, la ligne blanche dans l'Infini  
Et tes masques l'heure des levers d'âmes infinies ;

Ta bouche sertissait l'absence et l'envolée.  
Loin des bruits et des joies à plus vivaces envolées ;

Tes yeux luisaient violets dans l'ombre de la route,  
De la route sans issues ni voies, la bonne route ;

Ton corps qui s'appendait à mon bras, la conscience  
De n'être, parmi ces simulacres, seul de ma conscience.

Église d'un jour, l'hosannah des sens, la faim des mystères  
A tes pieds d'un jour venaient s'enquérir vers tes mystères.

Hypothétique palais, hors mes erreurs du passé,  
Pourquoi t'es-tu drapée des méfiances de tes passés ?

A ton moment, pourquoi mes lèvres acharnées  
De ce naguère, ah combien dans l'ossuaire, sous des mains décharnées

De ce naguère, monotone redite, rythme identique,  
Pourquoi pour moi, le sens et le frisson de l'abîme.

## FINALE

*En ce pauvre être, quand descendra le repos.*

*Faudra-t-il attendre et ses reins démolis, et l'œil atone, et les haillons de son manteau aux mains pensives de quelques regrets, deci, delà, que d'ailleurs il ignore.*

*Colligeant de clairsemés regards éphémères, hanté de dégoût, sis en la berge banale, écœurant l'ulcère du souvenir, verra-t-il les lourds chalands de ses songes indéfiniment se traîner.*

*Las du verre et de la tasse, et du paysage et de l'humain, inclinant frileusement son front à des souvenirs de mains, calmantes mains, si petites et saillantes de nerfs, béant aux paroles qui manquent et ne sachant plus entendre, Job sans paroles, débris de ses débris... Sera-ce ainsi le repos du pauvre être? du miséreux peut-être.*

*Dans la mesure inconsolée que ne para nul festival, les masques antérieurs se poussierant aux coins, et l'ennui rayant de gris les tômes inutiles des amants d'antan, tourner à vide.*

*De la Babylone soupçonnée, de la patrie jamais née, ne dénombrer que les forces brutales. Le rideau d'un oubli des morts préparatoires, chu dans l'opacité du silence et rien qu'un souvenir du moloch des adolescences.*

*La Fantasmagorie des temps inélucidés de l'enfance, la mémoire passante du déçu, les braises des feux de jadis, et du noir autour des yeux, devant les yeux, est-ce donc tout? et le ressac brutal d'on ne sait quoi refoulé.*

## I

La débâcle de la défaite s'est ruée sur la ville obscurcie.

Aux passés les jeunes désirs mantelés de paroles au vent  
et l'hallali des cors de gloire taquetants  
et l'hosannah des errantes, aux soirs, trébuchantes paroles.  
La forêt pavoisée des banderoles du couchant  
aux tristes réveils des rues du réel.

Et cette femme on ne sait pourquoi sur le théâtre  
Et la fête aux cavaliers d'Orient.  
Et les bras qui voulaient s'agenouiller sont roidis ;  
Chiffe et feuille morte ta déesse d'idolâtre  
et sur ses ruines, le sel.

L'aile noire de la défaite sur ta ville et sur ton midi.  
Clos tes paroles.

## II

Hier est maître de demain ; quelle fut la première faute ?  
Était-ce faute vers ses mains, désirer l'anxieuse faute.  
Hier enchaîne les demains, tous les demains sont des hiers.

Ainsi s'égrène le morne hiver,  
ainsi s'égrène l'instant de vie  
et le pauvre instinct dévie  
depuis tant de mornes hivers,

Et le printemps, et les étés, phénomènes,  
phénomènes vagues, où tout fuit lié  
à je ne sais quels fatidiques hiers.  
Les lèvres saignent à d'identiques piliers  
d'inextricables cryptes du phénomène.

## III

Sur la même courbe lente  
Implacablement lente  
s'extasie, vacille, et sombre  
le présent complexe de courbes lentes.

A l'identique automne les rouilles s'homologuent  
analogue ta douleur aux soirs d'automne  
et détonne la lente courbe des choses et tes brefs sautillements.

Les invisibles barreaux de l'impossible  
l'irréalisable simplicité.  
Ah ! conception d'éternités  
mêmes moments et mêmes cibles  
aux cribles de perpétuelles mortalités.

Rêves clos, enclos dans la race !  
Qui vint déposer l'errance des longues routes  
et le désir d'ailleurs et le glaive de la dérouté  
dans la cellule du premier aïeul  
et de quel primordial, l'initial et semblable deuil.

Souffrir est le chemin, la norme et l'exemple.  
Souffrir en son temple provisoire  
des réels tourments illusoires.  
Quelles effusions aux paradis mort de l'aïeul !



## IV

Qu'aimais-tu sinon sa souffrance  
 et sa lente marche en brèves morts  
 lent glissement aux suprêmes morts  
 et ses voix lointaines, et brusques nuits à ses prunelles, et brèves  
 [fragrances.

Madone d'ataviques douleurs  
 De quels mornes passants venue,  
 madone capricante et sans pleurs  
 Tu ressens que les jours comptés s'égrènent et passent  
 que rien ne peut sourire aux mystères qui lassent  
 l'éternel duo famélique de pleurs, ô mort, attendant ta venue.

Mort des heures, mort des volontés, perpétuelles morts.  
 Nomenclature fastidieuse qui demeure  
 des aspects et des illusions brève qui meurt ;  
 dans la vie trop lente, les secondes trop brèves,  
 Tout vers la mort.

## V

Sous le faix du jour expectant, du jour en vain vacillant  
les douleurs seules devant le foyer rougeâtre  
et les fables de la nuit,  
les fables du théâtre monocorde du jour expectant.

Dolosive, intensive ruse des ailes des papillons d'antan  
a quel heurt des jours leurrants, l'instinct du temps,  
La nuit plane et sur les sommeils défaille  
repos des exilés du rêve, de ceux à sa taille  
repos inéclos aux pas assourdis de qui sait le temps.

Ah! courbé sous tes paupières  
lourdes de mémoires de pierres  
gisantes où voulurent les parallèles hasards.

---

Ah fatigué de chair et de pupilles  
fléchissante acanthe  
que le dôme est pesant qu'exigèrent ses arts  
sur la mémoire esclave du parallèle hasard  
qui vous fit, un seul, un instant.

Communion exilée de vos chairs  
c'était donc spectacle, et pour qui ?

## VI

Ame en faiblesse, cœur en détresse-

Si florales sous les pelouses du soleil, et leurs jeux  
s'éperlant aux degrés d'escaliers, et les aveux  
résonnant rieurs au vol blond des tressés.

Les ombres des bois du rêve et la simplesse...  
les parfums qui jouaient aux vols épars des tresses  
et l'accueil qui s'ouvrait à leurs yeux.

Cœur en navrance, âme en détresse.

Et la conquête dans les pourpres et les oriflammes,  
l'ascension latente à lointains paradis  
les éléphants caparaçonnés des escarboucles du jadis  
et les caravelles aux joyeuses flammes,  
Ah morne découverte aux blessures entr'ouvertes  
en détresse.

Le palais s'est effondré sous les mousses.  
Le palais s'est désagrégé sous les efforts de partout ;  
    quand vinrent les musiques barbares,  
    et le tumulte des menées discordantes  
s'éteignit aux barques la chanson du mousse  
sous les permanents efforts de partout.

## VII

Vers le plein ciel qui se dérobe  
tangua la barque évanescence,  
la barque aux citrines voilures des vesprées désespérées  
par les pleurs des vagues et l'ocellure de leurs robes.

Les hâvres exilés de là la haute mer  
les hâvres désirés dès les matins éphémères :  
à quelle ancre fixés les repos de la haute mer.

Et les chevaliers blancs fuyards du marécage  
les yeux vers l'infini du regret primordial  
si calmes d'épuiser dans la coupe éternelle  
le désespoir qui se fixe en perpétuelles ritournelles  
attendent le magique, le soudain cordial  
pour guérir le temps, des âges.

Vers le plein ciel qui se dérobe  
les barques éployées sur la mer  
multiplient les cadences des rames perpétuelles  
vers les hâvres enfuis de là la haute mer.

## VIII

Tant grande douleur vint des gestes pâles  
du timbre du verbe illusoire aux soirs.  
Tant cruelle étreinte vint de tes mains pâles,  
l'âge du mirage des caresses des soirs.

Abandonnée dans ta foule  
toute fléchissante en ta dureté,  
La neige de l'immanent hiver, à ton cœur qui croule  
émanait de langueur des roses-thé.

Ah si nous savons se déchirer demain  
laisse le sommeil s'imposer de tes mains,  
fuyons la peur de neige aux pupilles solaires  
boucliers lucescents de ta face nécessaire.



## IX

Sur la rampe sacrée, accoudée  
torse amolli et front de lys, qui penche  
vers le désir élançé des branches  
de ce lent mal tout occupée.

Des caresses de l'inguérissable —  
ah tant meurtrie de son regard aux dunes —  
et ses pas vers l'esplanade inusable  
de l'alternatif à toi.

Enfui sur le soleil de l'heure  
le dictame du magicien !

sur la tour écartelée  
des orgueils et des malechances  
accablé de son regard aux dunes

---

Qui donc permit et défendit l'octroi  
de l'alternatif à toi.

Enfuis des matins de lunes,  
Reviendrez-vous, dictames de la magicienne !

## X

Esclave, j'ai la pourpre, et la danse, et les songes.  
J'ai su trouver à toi la perle aux renaissances,  
mes bras se sont bercés aux vérités du pur mensonge.

J'ai su chérir l'accent polyphonique des songes,  
les brocarts romanesques ont fleuri de leurs franges  
les labeurs aggravés vers le sol héréditaire,

Et pour avoir l'ivresse, et la fuite, et les chœurs d'anges,  
Feudataire des hivers, j'ordonne la nuit d'été  
Pour ébattre aux clairières les ballets de ton été.

## XI

Des regards éclairaient la nuit  
Des lunes d'argent diamantaient leurs faces  
La nuit s'épand, leur pas s'efface.

Nous les entrevîmes dans l'aube des paroles,  
portant les lys de nos corbeilles,  
aux quatre vents de tout pollen  
vite nous allions souriantes et saltantes.

Dans le carrefour les paroles  
se croisèrent haletantes ;  
Ah pauvres lys de nos corbeilles,  
aux quatre vents vos émanantes orbes.

Les hasards de l'aube s'effacent.  
Leurs yeux brûlent nos chairs et leur attente —  
Nos âmes à l'orbe d'anciennes paroles.

Hâtez-vous, les inconnus de cueillir à nos aurores,  
 languissant et frémissant l'accueil attend, l'accueil s'essore,  
 hâtez-vous d'arrêter ta marche sous nos yeux ;  
 les harpes fondront en sons délicieux.

Un cher profil de ténèbre  
 Transparaît à quels brefs falots —  
 Viens à la ténèbre astrale,  
 Fraîchir ta peine éternelle !

Aux languides oreillers de la ténèbre maternelle,  
 Endors, voici les baumes, et rêve, voici les Graals  
 Voici les philtres ; bois.

Des flûtes au frisselis d'arabesques  
 Et les plaintes des cordes et les clartés des bois  
 t'enlèveront aux mers des lents repos,  
 des repos berçants et si doux qu'on veut mourir,  
 mourir languissamment dans un chant qui veut s'abolir.

A la nuit antérieure,  
 à la nuit intérieure.  
 nous avons perçu la route et la source.

Si le long des routes, il n'est pas de ressource  
 qu'est donc le rêve antérieur  
 qu'est donc le rythme intérieur ?

Tes frères m'ont frappée sur le bord de la route,  
ils ont fauché du glaive les pavots renacescents,  
mon corps en croix, les plaies aux flancs  
saigne à tous détours de la dérouté,  
dans les lances et les colères, plane la dévastation.

Chue l'étoile qui guidait vers les faubourgs de ma cité ;  
morts mes cygnes, hélas ! mes voiliers blancs, fanés mes lacs ;  
où furent mes forêts tangible à tes doigts l'opacité  
le profil de ténèbre s'ensanglante de rouge entrelacs.

Pour les minutes des années  
mon vœu halète à ta vraie voix.

Quand j'atteignis la crypte sévère de ta face,  
mes lèvres s'affaissèrent aux pilastres de ton corps  
et ce fut la halte amène et tout l'accord  
sous les lampadaires d'argent de ta face.

Pour les minutes des années  
mon cœur se clôt à toute vraie voix.

De ton char plaqué d'ivoire et turriculé de lys  
pour qui la caresse brune de tes yeux larges.

Que le corps de l'esclave et l'ode du rhapsode  
saignent le long des roues triomphantes de mon exode.

Bref est le moment, courte la magie,  
agile le doigt senile du temps.  
S'enfuiront les veilleurs des tours guettant,  
le large sera plus seul et sans magie.

Hante le lit emblématique  
à l'ordre de l'heure impérieuse ;  
à moi, ciboire et monitoire  
le simulacre de l'heure impérieuse.

Sa voix ment à sa face et sa face à ses yeux

Roses enfouies, roses infinies.  
Entends la voix muette et la ligne infinie ;  
Que sais-je ! et que ternie.  
J'attends la voix muette et la ligne infinie.

Si lent le sablier et le gong aboli.

Des corps dépouillés des armures  
crie le sanglot irréductible,  
écoute aux langueurs des bibles  
de ma voix de grappes mûres.

---

Les ombres et les pavots émanant de leurs murs.

Halte fatale des Tantales  
au cliquetis de mes crotales  
les regards ivres des Tantales  
leurs pas vacillent à mes dédales.



## XII

Parce qu'il n'est rien de plus qu'attente douloureuse  
et que la science fuit, dans le temps bref de saisir,  
Dédaigne et laisse aller le vivre à la dérive  
écoutateur distrait des fanfares et des convives,  
puisqu'il n'est rien de plus que mémoire et gésir  
dédaigne et baigne-toi d'attente douloureuse  
Qu'est-il de frère en toi et ceux qui veulent vivre.

# CHANSONS · D'AMANT

9.



## CHANSONS D'AMANT

A MADAME ÉLISABETH KAHN.

*Voici pour vous des vers,  
En voici la multicolore pannerée  
parmi votre chanson, écoutez-la.*

*Ils sont durs et bizarres mais aimants  
Ils clament la voix de votre beauté  
Écoutez-la, écoutez-les  
Ils se sont nés vers votre aimant.*

*Et ceux que vous élirez  
resteront la chanson d'amant  
Et ceux à qui vous sourirez  
resteront ma chanson d'amant.*



## LA BELLE AU CHATEAU RÊVANT

A l'extrême terre près de la grève, le château dans la brume : de la plane terrasse teintée de lune et comme vide de présence, vers qui pourrait entendre, LE VEILLEUR DES TOURS clame.

Les pleurs de ta passion  
parent les collines  
des péristyles des nouvelles Sions  
et des nuages plaquent leurs adhésions.

Teintée de fleurs et d'aube et du sang des victimes  
la paroi du désert écartèle les trophées opimes  
des lunes de tes rêves et des soleils de tes sommeils.

Les tentes dépliées au pied des caravanes  
les étriers coruscants jetés dans la poussière  
et le bruit du galop exhilarant dans la savane  
s'apaisent vers les deuils des poussières premières.

L'ancre languit au promontoire,  
 les démiurges des histoires  
 planent au miroir de la mer plane  
 c'est ici le songe éternel du silence  
 le repos du sommeil éternel sans semblances

Les prodromes et les hypostases meurent au pied du roc crénelé  
 la mer des blondes ténèbres éploie ses hydres annelés  
 la mémoire est en deuil de la Nixe et de la Sirène  
 la mémoire est en souffrance du quelconque qui pleure au seuil,  
 ici c'est le palais des repros de la reine

Belligère d'émoi loyal  
 Jeune page aux lèvres loyales  
 Jongleur à la chanson joviale  
 piéton des chemins d'idéal

venez à la cité qui meurt ses agonies d'insomnie ensevelie  
 venez aux demi-morts, aux retranchés, aux proscrits,  
 aux proscrits scellés aux gîtes irréalisables, venez

Passant, Roi de fortune, Éphémère, Thyrses des douleurs  
 Cavalier des ardeurs, Reître des baisers, Jongleur somnambule  
 à la voix morte du veilleur  
 à la voix fantôme de la corne qui ulule  
 accourez, accourez  
 venez, venez

Toutes roses du Farsistan  
et les bassins qui chantent la joie continuelle  
et les mosaïques aux lucioles perpétuelles  
et le vin de la chimère et le vin de mai et le jubilé du printemps  
attendent la lassitude de tes pas

Dans le repos des parfums, dans le trépas renouvelé  
tu goûteras la fête resurgente et vivace  
tu trouveras la trace éparse des derniers élans de ta race  
l'illusion te dira les dominations

Les langueurs des harmoniques meurent au pied du roc crénelé  
viens aux réduits, viens aux baisers, viens aux morts partagées.

UNE VOIX SAÏLE DE L'HORIZON

Ah, des sources inconnues pour y tremper mes mains malades !  
je suis le frère aigri des crépuscules similaires  
le frère  
des spectres inconsolés ainsi les Danaïdes  
et le marin d'Ithaque qui souffrit aux plages arides  
ou le dompteur des taureaux enragés du rouge de ses lèvres



J'ai perdu ma force à sa faiblesse.  
 Sirène, la dernière à la voix de la première  
 j'erre aux mirages des paysages répercuteurs de ta lumière,  
 ô toi qui luminas ma vie et ma détresse  
 de ton port irradié des flottes des désirs pavoisés  
 j'ai cargué la voile de la tartane aventurière  
 et par les flots de nos douleurs abandonnées, je vais.

Brèves sont les douces terres  
 lentes sont les mers  
 l'amer passé délétère  
 gft à mon diaphragme amer.

Brève est la colline  
 si lente est la plaine  
 brève est la clairière  
 si lente la lande.

Par delà la colline et par delà la plaine  
 pas sur pas, coupe sur coupe, dans l'infini de ton haleine  
 je vais ma marche prisonnière

Mon bon cheval des luttes est mort le long des grèves  
 ma compagne mémoire s'est assoupie de rêve sans trêve  
 mon glaive s'est brisé contre l'écu du chevalier-frère

mon bouclier je l'ai laissé aux chanteuses de la taverne  
ah ! des sources inconnues pour en onder mon front malade  
et des seins portraits des siens que ma lèvre hiverne

Vers des cloches, argentines

Vers des lèvres matutines...

Porche inconnu, peut-être asyle de celle qu'on destine  
au misérable fils inéluctable des héros  
peut-être ayant vaincu la menace de tes créneaux  
verrai-je un sourire épanouir la fête de mourir  
au pèlerin des morts d'aimer, opposez vos haches et vos carreaux

Qui que tu sois, gardien du fort  
qui que tu sois, marin du promontoire  
descends tes pas armés le long des forteresses  
le maître des douleurs transgressera ton territoire

La voix du VAILLEUR DES TOURS s'élève

Que la herse se lève pour l'accueil,  
Passant qui lamentez votre âme sur le seuil  
laissez-vous guider par la main consolatrice  
allez vers les parvis des voix évocatrices

Et dès le vestibule, aux pas fièvreux du pèlerin, se dressent  
voilées de noir DES DAMES; L'UNE dit

Ah que bégaiera ta parole  
si l'indicible vient à toi ?

Des chars se meuvent sous tes paupières  
des chariots de guerre et des tours de pierre  
et les pleurs lents de la blessure rouge  
saignent aux bouges fréquents de toi —  
mais la désirable fièvre qui se meut aux incertains émois !

J'ai su tes soirs vrillés de timbres impersonnels  
aux voix d'on ne sait où, tes rébellions  
et quand tu pantèles aux griffes insatiables du lion perennel  
tes adieux monochordes aux soirs soudains des Sions  
aux soirs immédiats des répercutables Sions.

La cité qui flotte à tes heures seules  
la cité qui pleure ses pauvres sous ton front  
et le dédale des palais seuls  
et les âmes résonnant aux marteaux des forgerons  
invisibles  
les âmes, cœurs et cribles et cibles  
aux flèches des tueurs de monstres de ton front.

En quel oubli profond  
la désirable fièvre qui vient naître à tes crépuscules profonds.

Dans la nuit aromale des zones perceptible  
Ah! cœur dormant au fond de ton cœur perceptible

Toi qui trembles aux pas légers le long des Babels de ton rêve  
chercheur de passés qui s'oripent en avenir  
regresse, et dans toi-même cherche le devenir  
éveille la lancinante dormeuse hantante de ton rêve

Frère, la liqueur d'or  
qui pavoise, dore et décore  
l'absence incertaine de qui s'est tapie là  
et la perpétuelle et fausse présence du me voilà  
cherche-la dans les mines profondes  
que l'inscience de tes moments scella —  
regresse, au plus profond porte tes pas

Vers le pèlerin, UNE AUTRE DAME s'avance et dit

Dans les jardins de la chimère  
mille plaintes aux térébinthes  
mille plaintes amères  
à la seule douleur de la chimère

Dans les jardins de la chimère  
mille morts aux sycomores  
à la seule mort  
des désirs gerbés au jardin de la chimère

Griffes en colliers  
larmes en perles  
agonies des roses !  
j'ai su que la chimère laccée  
la chimère étranglée des colliers  
éperle aux passants ses perles  
et dédie les roses aux pays de mort

Dans des pays d'été charnel  
des pays éclatants que voilent des branchages  
va chercher le renouveau des âges  
et les cœurs des roses au parfum perennel  
le parfum des fleurs au toujours présent rituel

Les caravanes tympannent.  
Les filles mates, qui dansent et donnent  
rejoins-les aux détours sinueux de la route ;  
ici c'est la prison,  
et le lierre primordial des erreurs que les chèvres broutent

entends dans l'horizon l'appel des tympanons  
A la cendre éteinte des regards pourquoi chercher tes survivances  
la tête en larmes de tes nuits  
la fleur écarlate de tes songes  
le dôme de soir du cher mensonge  
dévalent au fleuve de vie

Regarde fuir et vois gésir

Le Pèlerin passe, mais dans la salle obscure où sous le dôme  
aux contours imperceptibles seul s'aperçoit dressé comme un cata-  
falque le lit de la Belle, LE MAGE l'arrête

Soleil, morne soleil, horaire défaillance

Astre de la nuit, tremblotantes lumières, astres de désastres

Face décapitée de la lune, une et spectrale

Ténèbre astrale, ah corps blessé, heure sans vaillance

Colonnade de pilastres où s'émeut le vent des désastres  
Gîte de l'accueil et de l'emblème, tour centrale

---

Les passés voilent vos images  
aux yeux intérieurs du mage

Qu'est devenu le doigt qui montrait l'aurore  
la torche des soirs vacillant sur le livre  
la danse, spirale des regards et qui enivre  
les corps se sont perdus et l'âme meurt encore

Frère des lointains  
tes pas incertains  
sur les sables du lendemain,  
la méprise de ton caprice  
vers la louange impératrice  
d'un corps acquiesçant sa lumière et ses divans blancs  
vers la douleur vocératrice  
ce serait dans les soirs des mondes jeunes de vivre  
le simple et pur élan  
mais le mensonge ici panse ses cicatrices

Les vagues des souffrances  
se sont amoncelées  
des stalactites ont filtré  
du dôme en joie, du dôme en pleurs, vers le silence  
les pleurs sont la langue où se sont rencontrés  
les retours muets d'étranges contrées

Couche tes pas arides dans la nuit sans ride  
vers la nuit sereine étends tes paumes suppliantes  
vers la nuit sans demain, lourde de rêve d'étoiles reines  
apaise tes genoux et tes oreilles oubliantes

Vers lui hors du fantômal monde hanteur de la salle, s'avance un  
GUERRIER

Les chars des capitaines sont passés — c'est la mort  
effondrées les tours quiceinturèrent les palais des idylles  
et la lagune lamente à l'île  
les mousses du passé se sont amoncelées — c'est la mort

Frères de rythmes éperdus  
les sèves et les vigueurs armées de fer  
ils descendaient dans l'arène et furent perdus

Des courroux inconnus sur le feu des cavales  
galopèrent la lisière des fêtes aux coupes pleines  
et les cités se sont inclinées vers la plaine  
une main vint terrasser le front des capitales

De ceux qui s'enlaçaient pour pencher vers la mort  
de ceux qui s'isolèrent aux genoux de la mort



le souvenir s'est clos dans les brumes de la mort  
les chars qui s'effondraient traînaient les capitaines  
vers les portes souillées d'on ne sait d'où — c'est la mort

Vers le catafalque où les yeux de la Belle restent clos, le PELERIN  
supplie

Dès l'heure des graciles enfances  
aux indistinctes et pâles songeries

Lors de la nuit qui s'apâlit  
dans les soleils aux agonies en pierreries

A l'appel de la courbe du fleuve  
et des lueurs des incendies sur les forêts en navrance

Dans les chevauchées vers lumières neuves

Tombé débile aux mares d'ennui

J'ai rêvé la route à ton gîte où l'étoile luit  
et que mes avensirs s'étoileraient de tes féeries

## UN CHEUR INVISIBLE bruit

Nous avons cherché le mensonge et nous avons trouvé la loi;  
les hyperboles et les paraboles éclairaient les routes des aïeux  
la coupe de l'oubli resplendit aux festins dans les cieux  
et sous l'arbre qui donne l'asyle des baisers ombreux  
les amants venaient écouter les madones

Déçus d'avoir glissé sur les mers sans rivages  
trop longtemps devins de bruits sonores et vains  
nous inclinâmes vers la fleur de songe nos veuvages,  
las de nos regards lustrateurs des vieux âges  
nous nous dérobaâmes aux prunelles d'avenir

Aux battants de notre porte c'est l'éternelle poussière  
le chemin traversé s'engouffre dans l'éternel passé  
les âmes comme des ailes battent aux plafonds d'ombre  
les douleurs d'anciens cœurs seules se lamentent en poussière  
les discrèpances de jadis sont emmurées dans le passé  
nous nous sommes voilés du plus lourd manteau d'ombre  
puisqu'il n'est rien de plus que renaître et mourir

## LE PÈLERIN

Je mènerai nos baisers vers les cités  
veux-tu les madrigaux, les folies ou les fées  
sur la mer, les nefes aux proues dorées  
ou les concerts des peuples à ta voix acclamée.

De toutes cendres des errances  
des baisers de ta parole émergeront les renaissances  
laisse-moi dans tes mains reflleurir  
vers le sourire de ta joie jeter l'ancre des avenir.

Sois la rade, la fête en fleurs et la magnificence  
sur la tour immobile nous enliserons le verbe mobile  
ce sera dans notre calme un unique désir  
et des palmes invisibles berceront ta clémence à ma vie.

## CHŒUR INVISIBLE

Transmuter l'éclair en chair indestructible  
figer la seconde en éternel monde  
folie du passant qui s'arrête et s'écrie  
« érigez sur cette vague l'éternel palais du réel »

Demain tintera comme aux jours disparus  
autour du palais grondera la rue  
tu ne sais, ami, que ta sœur la douleur  
et la traîtresse caresse des théorbes sirènes aux doigts trompés des reines

Ton manteau d'alchimie trompée, ton oreiller  
la tiare aux nutations invisibles  
et les frontières d'hypothèse familière —  
ni plus tard, ni jamais — ni la grotte, ni le trépied

## LE PÉLERIN

Des arabesques des voix d'anges je tapisserai ton réveil  
au profond des causes nos pas erreront  
dès ton réveil non pareil, les oiseaux des rêves vivront et chanteront,  
sur la terre déserte, un reveil bruira des soleils

Descends le long des marches tremblotantes de mon être  
à tes pas adulés les parvis reconstruits  
dans une efflorescence des gemmes, des voix, du bonheur d'être  
salueront le jour éternel renvoyant d'un baiser la nuit

Viens vers les horizons, les parcs d'amour, viens vers mon âme  
vers ta vie nécessaire; renaiss à l'inéluctable destin de ton âme

## LA BELLE

Reviens à moi, sommeil, scelle-toi sur ma bouche  
 des mirages de leurs visages garde le lac de mes yeux  
 reprends-moi dans le val aux mousses quiétantes  
 où toujours l'amoureux soulève un pan de tente  
 et se retire peureux

Entre mes seins reviens, dans ton cortège d'ombres  
 les ombres de jadis qui passèrent et moururent  
 les ombres de silence qui glissent aux nuits planes —  
 mes épaules lésées dans tes bras las, et la nuit plane

Les meurtres de ma vie enclos-les dans tes deuils,  
 le méfait de ma beauté couvre-le d'un pan de la nuit,  
 donne le fleuve d'oubli qui berce et s'abolit  
 ah ! reprends-moi, sommeil, scelle-toi sur ma bouche

Et tandis que sort le pèlerin, que le château retombe dans le mutisme  
 séculaire LE VEILLEUR DES TOURS chante

Delà les bois silencs, et les fleuves, et la lande  
 mes désirs cinglent vers tes yeux,  
 énamourées, énamourées  
 les trombes de mon cœur tournent à ton silence  
 par delà les soleils des soirs et les bois silencs

Vers les véranda's où s'apaisent  
les troupeaux des filles aux seins mûrs  
je chercherai l'électuaire  
l'élue des jours ternis, lui dire le syllabaire  
des grands mots d'amour des soirs

Voici le lys flétri et la cargaison morte  
et puis voici les yeux d'Hélène ou de Judith  
allez les voix des mages à ses pieds blancs et dites  
les profondes syllabes des crépuscules aux villes mortes

Aux tons passés des robes de brocart des frivoles années  
se réfugie le rêve et le site et l'Orient  
Fleur dévastée sous les piétons errants  
et qui rit comme folle aux pas du chevalier

Cependant que le jour se rigide dans les arbres  
que la ville illumine ses sens aux artifices  
que rigide tu vas aux lèvres de molles complices.




## ÉVENTAILS

### I

Les rois mages vont vers l'étoile  
vers la solitaire étoile  
qui doit reflurir à leur parole franche

Au cours des ruisselets, comme des robes d'anges  
émanent des sourires bienveillants de la lune ;  
la langueur de la longue robe de la nuit brune  
s'entr'ouvre pour montrer une ceinture d'anges

Harpes inconnues, parfums en émoi, colliers de baisers  
comme des pas bruissants au fond sombre de halliers  
les accompagnent ;  
sur la mate  rase campagne  
comme une aile énorme vient frôler d'une caresse de baisers.



L'air est si suave à s'étendre et mourir,  
la caravane lente se berce de marche heureuse  
et les rois se rappellent la contrée soyeuse  
où dort dans des nuées et des poudres d'or et les câlinantes lyres  
le grand lys intangible à tout mortel  
et seul autel et seul bonheur, tant inaccessible

Et l'un des rois murmure en la pâleur lactée de la nuit :

Les parois du tabernacle du soleil agonisant  
pâlissent quand ses pas caressent la terrasse des palais :  
les marchands des orientes qui rapportent les joies et les arts plaisants  
quand se baissent ses longs yeux cachent leurs trésors humiliés ;

On prodigue au muletier les deniers et les besants  
pour contempler de loin la terrasse où passe son aurore  
et les pythonisses pilent les mandragores  
pour les vœux inutiles des humains humiliés ;

Pour le seul festin de mes faims  
s'ordonne le spectacle de ses pas et de ses bras  
et s'étendent les pourpres sur son visage que jamais n'enténébra  
la crainte d'une lassitude à mon étreinte

Un autre roi murmure au rythme de sa marche :

Depuis que son haleine a passé sur ma vie  
mes instants se parent en rosiers ravissés  
dont j'égrène les pétales de perpétuelles renaissances ;

Des lèvres de l'adorante blessure  
vers le parfum de ses sourires  
les perles et les baumes éclosent en abondance ;

Perdu dans l'infini murmure  
d'une mer de grandes douceurs qui s'épandent de toi  
j'éprouve les calmes rythmes de tes bonheurs à toi  
et dans la grotte satinée de ta bouche ma vie se mure

Et le roi nègre à mi-voix :

Mes barques ivoirières et mes arbres aux ombres d'amour et de mort  
mes géantes montagnes de marbre ciselé  
et mes mers hospitalières au soleil quand il dételle  
et mes landes infrangibles et mes monstres et mes labours,

Les esclaves qui lavent les turbans aux sources inconnues des fleuves  
Les mausolées d'ancêtres où stagnèrent les douleurs de veuves  
Mes gazelles et les parures adamantines des ailes  
Qui frôlèrent mes repos près d'elles,

---

Aux margelles des puits profonds qui s'ignorent en ses yeux inconnus  
je les oublierai, perdu dans un rêve de bras nus.

La nuit a des douceurs de brise dans les voiles  
et sur les rois perdus de douceurs inconnues  
la blondeur de la nuit défaille en flots d'étoiles

## II

Vers les seins pourprés de la fée de la fontaine  
nous apporterons, captifs, les calices ;  
aux lèvres pourprés de la fée de la fontaine  
les rosées captives aux prisons des calices,

Entre ses doigts menus faisons rire les roses  
passons à son poignet des bracelets de liserons ;  
la pourpre de ses lèvres entr'ouvrira les roses  
pour doter leur calice de l'arome des baisers prompts ;

Divine fée de la fontaine, ah, dites-nous les fleurs élues  
les lys blancs comme ton doux col nu  
les nénufars ruisselants à ton col nu

---

Voulez-vous plus douces des fleurs d'Hespérides  
qu'au soir rosissant mènent les caravelles.  
elles partent aux frissons premiers de vos réveils  
et vers ta rade au soir viennent en flots de joie

Pour t'ensevelir de guirlandes  
courons l'horizon des landes arides  
cherchons les muguets aux trous lamés de soie  
pleins d'herbes et d'ombres et d'éphémères joyaux de roi

Et les pas légers des fillettes en joie  
s'égrènent en gazouils empruntés à la voix  
que cadence aux jours élus la dive fée de la fontaine.

## III

Le faune a bu les pleurs de l'Oréade

De garrulantes voix dans des buissons inattendus : Vos pleurs  
sur le sommeil de ce cœur qui demeure et s'enclot et qui meurt  
seront la bienveillance et la si douce angoisse

Vos rires, comme au passant mourant, la bouche de la Ménade  
qui passe pourpre aux éclatantes joies des pampres ;  
et des pans de peaux de fauves jouent à ses membres  
et vers sa bouche et la fraîcheur de la grenade et la fraîcheur de la  
[framboise

Maturité de vos seins, en vous penchant vers lui  
dans le songe indistinct de féeries vous avez lui  
comme claire robe de lune en opacité de nuit

Le faune a ri les joies tendres de l'Oréade

## IV

Quand le roi vint à sa tour  
la belle vint lui dire — Ah, Roi

Ni les épouses de tes vizirs qui s'entr'ouvrent sous tes regards  
ni les lointaines exilées qui pleurent les forêts barbares  
ne décèlent les inconnus que dénouent mes bras tour à tour

Loin de toi souffrir est dur aux fleurs de l'âme  
l'âme pâtit d'appels inutiles et languit ;  
ce coffret de saveurs à toi, mon corps, prends-le pour toi ;  
que tes mains bénissent mon front incliné

De la tour le roi répondit :

Ce rêve que tu vins tendre tes lèvres courtes  
toutes les âmes de mon être l'attendaient en habits de fête ;

---

pour tes lèvres et l'escorte de décors de ton rêve  
les tapis sont prêts et les lampes veillent et les vœux attendent.  
que tardais-tu, en rire perdus, où dormais-tu ?

Quand le roi dormit sur la tour, la belle triste frissonna

Si tu ne savais pas que c'est errance et trêve  
le pauvre instant d'amour endormeur du remords  
je sais qu'il lui faut être unique et comme en rêve  
et je vais vers les ombres apâties de la mort.





## NUIT SUR LA LANDE

### I

Tous les printemps sont revenus vers sa démarche aventurine.

Alto de la voix, cœur du regard, choral de la bouche  
ah quel désir encore me dure  
vers cette bouche !  
cœur en débris, cœur en torture  
quelle douleur encore te dure  
vers cette bouche !

Sous les averses des soleils, les mystiques tambourins  
devant ses pas heureux, psalmaient annonciateurs  
et les bannières des nuées et les aromes de la mer  
et les voiles, grand lys de mer et les calmes de la mer,  
et les senteurs des haies, et les cortèges en ferveur  
préparaient les portiques à sa démarche aventurine.

Les dictames et les enfances  
- vers vous  
comme arondes aux ciels en fragrances  
vers vous  
sous le fouet des mémoires de votre marche  
vers vous  
voletaient et ployaient vers l'arche  
de vos yeux à vous.

Dans l'attente de ton sourire  
les matins paraient les villages ;  
en l'attente de ton visage  
les coteaux vètaient des courbes de sourires.

Et devant ta beauté sachant qu'il faut souffrir  
les automnes sacraient leurs forêts de douceur  
près des sources en miroir de douceur,

Et pour sauver les âmes des passants  
les âmes et les sens qui vont à ta ferveur  
les hivers avaient des calmes annonciateurs  
que parfois ta beauté passerait calme et sans sourire.

## II

Dans l'abîme des soirs en incendies  
tes larmes qui sont des armes  
sont tombées sur les tombes enfouies ;  
des tombes il éclôt des fleurs de douleur  
et les parfums, des gestes de ta main  
et la couleur un bienfait de ta main  
et la pâleur ton geste à demain ;  
de ton geste à demain s'essore la douleur.  
ah ton geste inclinant tes aurores !

On mourait au fond d'or des basiliques amples  
des tourmentes d'odeur douces'exhalaient de tes rampes,  
aux faites des tours des attentes de langueur,  
les haltes florissaient en larges-reposoirs ;  
en des gaines de velours des couteaux dormaient en tessoirs  
et sur l'âme des pierres planait un regard lourd.

Les bras de tes statues disaient : « Demain, demain!  
attendez l'heure proche des lèvres sur nos mains,  
le bonheur est minute et la mort est minute  
les tocsins de vos nerfs résonnent à la déroute  
la route de vos folies si simples s'éjouit  
vers les flacons d'espoir que tarit la minute  
attendez l'heure proche de tes lèvres à mes mains.

En quoi tu m'as blessée, je n'en sais rien, mais viens !  
je suis la ligne, et l'âme, et l'heure !  
et que veux-tu du rêve ou de la chair ? mais viens  
je suis la tienne et la douleur.

Pleure mes marécages mais viens à ma douleur  
l'éventail de tes paroles rafraîchira mes crépuscules  
quelle mort marmorise vos cœurs et qui recule  
en toi, devant l'effort perennel de ma douleur.

Défaïlle,  
mes bras de marbre te seront des coussins  
les paumes de mes mains te berceront d'aumônes  
défaïlle vers les senteurs qui fleurissent à mes zones ;  
ah l'aimé, viens en joie, mes jardins sont ouverts. »

---

L'ombre s'amoncelle aux pâleurs sur les terrasses  
et fait éclore plus doux les flambeaux près des vasques  
où rient comme un réveil de sa voix  
les panaches virants des fontaines ;  
la ronde des fées et des masques,  
d'opales génies s'accourent à ses terrasses.  
des ballets dansent sur ses dalles.

## III

Ta tristesse inconnue dans tes yeux, si loin dans la foule  
et n'y pouvoir porter les paroles des baisers  
et tes yeux mes bonheurs, soleils dans la foule  
et n'y pouvoir dormir à l'ombre de tes cils et les baiser.

La magie de ta nuit brune et pâle qui demeure  
hors mes mains et ma voix et le levier de mes fois  
et ce perpétuel présent et ce hier si autrefois  
en ce passé sans date où le cercle de tes bras seul demeure.

Et ce cher rêve de ne jamais mourir en toi  
et la mémoire du parfum qui ne peut s'abolir en moi  
oh vous, tous les instants, toutes les lignes, toutes les joies  
baissez vos lèvres à moi, venez dormir en moi.

## IV

Rien ne m'est plus que ta présence  
et les courbes souveraines de ta face  
et les portiques de ta voix ;  
rien ne m'est plus que ton attente.  
La halte inutile du temps  
avant le frisson qui m'attend  
et le charme de mes mains sur tes seins,  
rien ne m'est plus que ta présence.

De tes beaux yeux la paix descend comme un grand soir  
et des pans de tentes lentes descendent gemmés de pierreries  
tissés de rais lointains et de lunes inconnues ;  
des jardins enchantés fleurissent à ma poitrine  
cependant que mon rêve se clôt entre tes doigts,  
à ta voix de péri la lente incantation fleurit,  
imprégné d'antérieurs parfums inconnus  
mon être grisé s'apaise à ta poitrine  
et mes passés s'en vont défailir à tes doigts ;



---

Aux terres désertes du bonheur, nous demeurerons immobiles  
les regards enfouis dans nos yeux : dans l'île  
l'île imprévue, sans rade, sans mer et sans abords.  
Au temple de ton geste mes vœux annelés d'or  
baignés dans l'infini des yeux las de l'idole  
réveront des blancheurs, des pourpres et des hyperboles  
pour dire l'oraison de ton repos dans notre soir.

## V

Toi qui m'as désappris la douleur  
sirène qui chante à la rade la meilleure  
je tresserai pour toi les âmes de mon âme,

Fleur de l'ardent épithalame  
temple où j'aspirais du seuil de mes tentes  
je te bercerais des légendes de l'attente.

Au portique de ta beauté  
je suis venu chargé des toisons d'aurore  
brodées, loin des yeux, de toutes les flores.

J'en ferai des tapis pour ta sérénité  
et si l'heure chagrine attristait votre front  
je le caresserai des aubes de ma passion.

## VI

Des chevaliers qui sont partis  
dès longtemps, pour plus loin, pour la vie  
des chevaliers qui sont partis  
Dame, savez-vous morts ou vies?

— Ils étaient droits sous la caresse  
de mes yeux, leurs yeux noirs pour la vie  
ils étaient fiers sous la caresse  
de mes yeux, leurs églises pour la vie.

— Ils partaient en douce croisade  
pour longtemps, pour plus loin, pour la vie  
ils partaient chercher l'embrassade  
d'une mort plus fraîche que la vie.

---

— Des chevaliers qui sont partis  
vers mes yeux, leurs yeux noirs, pour la vie  
des chevaliers qui sont partis  
passant, savez-vous morts ou vies?

Philtre de mort et nuit sur la vie.

## VII

Ilot des lacs au fond des bois  
cœurs des fleurs élargis dans les soirs  
tours d'ivoire et sons de cor aux clairières des bois  
divans dans l'éventail des anciens soirs.

Chœur des captives énamourées  
vers l'orée, l'arcade qui se dérobe au loin des pas  
les bois troublés qui fuient et passent  
et les allures des anciens cœurs énamourés

Et l'Éden attristé et les heures dans les soirs  
et celle qui pleurerait sans douceur ni nonchaloir.

## VIII

La nuit c'est l'absence et la nuit c'est la ville  
c'est les regards clairs et les blondes grèves à leur front  
la nuit c'est le caprice épars de leurs sourires.

La nuit c'est la caresse lasse à l'amant las  
la chanson désapprise et rapprise, et reprise  
et des lèvres en valves qui miment et frémissent

Et le manteau qui sèche à l'âtre  
et le silence aux plis d'ombre à la pénombre  
et le nombre oublié qui rêvasse à la chambre

Et parfois une étoile palpite comme en tendresse :  
l'ambre et l'ombre d'un corps revêtu pour toujours  
qui tressaille aux plaies mortes et doucement tenaille.

## IX

Dans des rêves clos j'ai bâti mon rêve  
rêve de brèves sèves au jardin magique  
magie des fleurs closes aux rêves nostalgiques  
aux jardins d'été j'ai bâti mon rêve.

Aux jardins d'automne j'ai vécu mon rêve  
le cœur de mon rêve saignait dans les années :  
ah d'ignorées partances et des venues inconnues,  
l'oripeau de mon rêve gisait à mes pieds nus.

Au désert d'hiver je suis mort en mon rêve  
essor découronné vers les brèves sèves ;  
au seuil du jardin, glaive emphatique et nu  
un sourire connu, fleuri dans les années.

## X

J'ai mal d'amour tant violent  
que nul mal ne le saurait guérir.

Drapeaux qui flottiez que pensifs aux hampes  
couronnes qui jaillissaient que fanées aux tempes  
et gongs de la fête, votre silence

Étreintes qui lassiez l'heure magicienne, vous laissez  
voix d'aurore, et qui encore à votre murmure s'est passé?  
étendue, la voix de tes roses aux chants passés, tout est lassé.

J'ai mal d'amour tant violent  
que nul mal ne m'en saurait guérir.



## XI

« Moi la bacchante et le grelot  
le creux, le sonore, le falot  
je sais en ta mémoire des temples à ma gloire.

Quand tu verras des yeux ce seront mes yeux  
et ton sommeil hanté du rêve de mes yeux ;  
les pourpres se seront les regrets de mes lèvres  
les ors un écho lointain de ma voix  
tes joies la mémoire retrouvée de mes fièvres  
ta voix le bruit futile des souvenirs qui sont moi.  
Comme une mer du lent reflux de mes baisers  
paresseuse je balancerai sur tes douleurs ma calme beauté  
la mémoire de mes baisers sera ta gloire et ta beauté  
comme les mers qui sont mortes en mes profondeurs je t'ai gardé  
je ne puis plus t'aimer — car tu n'aimas que moi. »

## XII

Comme un faible plant des profondeurs du mystère  
aux confins des dunes grises  
sous l'obscur caresse de brises  
énonçant mal comme une douleur d'ères  
la pauvre face pâle lentement s'élève.

Dans l'horizon aux couchants apaisés  
aux pâlissements d'ultimes escarboucles  
des vacillements derrière des brocards transfigurés de feux calmes,  
pâle la face stagne souffrante.

Sur la face inoubliable  
les rires dès longtemps passés  
les sourires, aussi les pleurs :  
c'était le refrain désolé  
des peupliers au paysage morne des douleurs  
sur cette face qui demeurait.

Elle n'était ni sombre ni claire  
ni proche ni reculée  
c'était très loin, très près, comme un miroir, comme un écho  
une vibrance plus qu'une face  
un blanc halo  
triste autour d'un regard fixe en des passés.

Ni près, ni loin  
nul escalier  
comme à la terrasse d'une tour par miracle détachée  
voyant aux atlantiques d'un ciel d'hiver,  
comme une barque indiscernable  
fixe et sans glisser,  
comme un astre interdit  
la pâle face.

## SOIR PAR LA VILLE

### I

La rue, comme un tapis de pauvre, étend  
sa lenteur longue et ses fanaux pâles.

La rue, comme une lagune, étend  
de vagues silhouettes comme barques en désolation.

Ah, lointaines, les Afriques et les Palestines.  
La rue pâle s'échoue dans la brume d'Occident.

## II

Dans quelque apparat de cloisons peintes  
auprès des coupes, et parée de violettes, diaprée d'hyacinthe —  
comme sa voix derrière le vitrail auré resplendit.

Dans un hiver royal des pourpres et des ors de l'âtre  
dans un apparat de règnes au théâtre  
et devant tant et qui, son masque mobile resplendit.

## III

Pâle efflorescence de sèves  
mémoires des drapeaux d'adolescence.

Dans la grise désolation des grands murs  
par la courbe monotone de la rue plate  
dans la tristesse et le gel liquide de la rue plate  
mémoires en triste efflorescence  
vous rêvez les automnes mûrs.

Ces passants sont éphémères  
en la minute et l'éternité  
qu'important leurs pas arrêtés  
et le vol bref de leurs chimères.

## IV

Le hall de fête, malgré les trèfles et les lys de lumière,  
le hall aux musiques lumineuses —  
s'endort en murmures une canzone de temps lointains —  
le hall de fête est désolé malgré les présences nombreuses —  
Sommes-nous dormants pour le lointain des temps.

Dans les brassées d'épis et les gerbes de fleurs de lumière  
passe ondoyante la mascarade rayée de printemps —  
Résonne à pas lourds en nous, le pas de bronze  
le pas de conscience aux durs frôlis d'armures —  
Dans les brassées d'épis joyeux et les tapis de fleurs lumineuses  
sommes-nous dormants au miroir d'anciennes années.

Pourquoi crépusculaires vos yeux de fête, jadis l'ombre des midis  
Le hall somnole de triste enchantement,  
les magiciennes pleurent le départ des amants

et les mages l'irréductible ballet de vos jouvences —  
Pourquoi nocturnes vos cheveux sur le front, jadis éventails des midis

Ah voici le regret des midis et des soirs frais —  
Te souviens-tu, les nuits lactées sur l'eau du fleuve —  
les lampes du hall en fête tremblent comme des veuves —  
Ah voici les mineurs des musiques de fêtes —  
magies et magiciennes, âme du mage — ancienne journée.



## V

Je rêvais d'un oiselet  
qu'un enfant cruel torturait  
pour sentir palpiter ses flancs.

Je rêvais d'une terre comme maternelle  
avec des siestes d'ombre et des frôlis d'ailes  
et des allées de rêves blancs.

Je rêvais comme d'une sœur  
aux lèvres uniques de douceur  
et belle et chaste et femme et sœur.

## VI

Tendresse, paradis doux dans les navrances,  
sur mon âme tu t'accoudas et regardas  
si dans la troupe des cauchemars assoupis là  
n'était quelque fleur pure dont chérir l'enfance

Tu vis les âcretés des soupçons et puis les morts,  
les morts accumulées et puis des cœurs vivants  
trafnant languissamment leurs requêtes d'un corps  
et des stigmates de douleurs et des essences de chagrins latents

Et puis la nonchalance après l'inutile départ  
et dans l'âme morbide et languide, nulle part  
la place pour poser ta tête calme  
et répandre au patient la bonté de ta beauté calme.

## VII

Vols éployés des migrants, ah vols,  
vols vers quelque nulle part envolés,  
envolées vers plus d'ombre et de repos sous plus d'arbres,  
arbres aux feuilles plus bénignes, ou plus de vols  
de calmes tourterelles ou d'oiselets de rêve  
se posent en repos de pattes roses,  
vols épars dans les automnes qui se parent  
comme du charme d'une mort factice d'âme sans alarme  
sous les larmes muettes des cieux plus graves en leur rêve

Vols aux muettes rapidités  
Gyres des mouettes autour des phares,  
vols répercutés  
au ras du sommeil des mers et des cathédrales des cités,  
vols en silence percés d'une strideur de fanfare  
que les vieux guides, les plus blessés

poussent en passant sur le front des cités  
où les douleurs de leur mémoire s'égarant.

Ah tristesse ! passer et repasser.

Si par quelque ciel sous un soleil plus élargi  
les micas du soleil appesanti sur la lande  
étendent  
un manteau d'oasis plus languides sur la léthargie  
des landes en semis de pauvres tentes,  
ah ! si quelque Floride  
vers les bâtons brisés et les pas appesantis  
des voyageurs en tristesse lente  
mire le reflet des fontaines de jeunesse pour leurs rides  
il n'est qu'erreur et lumière en magie.

Ah ! tristesse, passer et repasser.

La vie d'ombre près du sommeil et le sommeil en léthargie,  
La vie qui meurt à tout pleur et douleur qui dure un pleur,  
la vie d'ambre d'une heure qui fuit vers l'aride des rides, —  
la vie vite époumonnant l'étalon sans brides

Ah ! toute semblance de vivre,  
sur le fond morne d'une heure éphémère, passer et repasser

Vols migrants, vols vers la mort,  
regrets de tant de lenteurs vers la dernière mort.

## VIII

Sur la ligne sèche de ta beauté, j'inscris  
qu'harmoniques les lignes aux sections d'or  
dont nul ne connaît la raison d'être  
et dont l'effort aux incertaines manières d'être  
reste sans voile  
et sans que la requête ardente d'humain puisse connaître  
en quelle coupelle, de par quel dieu temporaire, en son être  
Telles naquirent ces lignes,  
et sous les coloris de la nuit et de la nue et de l'aube,  
plus dignes du regard que les étoiles  
et les instincts sauveurs de la vie,  
ces lignes  
dressent leur petit temple infini dans ma vie  
et que tel phénomène, en ma conscience, survit.

Que la lumière qui défaille en mes prunelles,  
prunelles mortes d'avoir vécu sur ton reflet au puits de mon moi  
et clairvoyances déchues d'avoir entrevu les différences  
entre ton être et les ambiances,  
Que la lumière éclore sous le dais de ta paupière  
en son éclat de fleur impersonnelle  
plonge l'âme qui dans mes prunelles s'en vient à sa fenêtre  
comme en un songe d'un immense désir d'être  
et d'un regret de n'être plus.

Que tes lèvres demeurent la saveur habituelle  
à mes lèvres sevrées par l'orgueil,  
à mes lèvres scellées par l'oubli,  
et qu'à celui dont les rêves clos ne s'ouvrent plus à la vie habituelle  
il n'est plus qu'un seul fruit,  
le dernier à qui ses enfances encore firent accueil.

Que tes joues sont l'étendue possible de la plaine où se jouent  
les voluptés des doigts tactiles,  
Que tes joues sont l'étoffe exquise et la chair en délices  
où s'émeuvent les gazes de mes lèvres  
que les fièvres  
qui seules peuvent émouvoir ce corps aux ressorts trop appelés

sont ces nitides plaines de chair claire et d'ambre dense,  
promenade hors des lèvres  
landes autour des yeux  
domaines et transparences.

Puis, sœur qui t'éperdues aux joies faciles du vivre,  
O vous dont toute joie se joue dans l'apparence  
et dans la joie d'être par le hasard, la jouvence,  
et par l'art l'émerveillement des soirs du vivre,  
Parfois soit par hasard des lignes ou par souffrance  
brève, et qui se résout dans le rire et le sourire,  
j'ai vu sur ta face se passer la douleur  
et les manteaux des rois tristes qui s'accourent à d'autres pôles  
se posaient sur tes épaules  
et des regards plus profonds que les leurs adjuvaient les splendeurs  
des joailleries de tes prunelles  
et sur ton front comme des ailes  
des ailes de crépuscule en souffrance de connaissance  
venaient battre au plus beau palais  
leur muet cantique de désespérance.

## IX

S'il n'est rien de plus que les lignes de ton masque,  
rien de plus qu'un cycle d'immémoriale beauté  
Dans les architectures mobiles de ta face,  
S'il n'est rien que tes lignes, et tes parfums et tes nuées  
S'il n'est que ton paysage et l'éternelle Psyché  
et la halte identique aux mêmes fatigues du temps en marche,  
si seule ta retraite est la crypte et l'arche  
et la fontaine rafraîchissante à l'unique vasque,

S'il n'est rien que toi-même, et tout toi, et toi seule,  
toi seule solitaire en un désert sans horizon  
et pas d'autre apparence à travers les dunes d'illusion!

Ah! fuir vers les tribus en marche.



## X

La rue comme un regret sans fin s'endort  
et les pas lointains s'en vont comme à regret. —  
Dans l'heure en brume et sans décor  
Les âmes tristes prennent le pas plus lent de la douleur et du regret

Dans les lointains précipités les roues bruissent au plus vite,  
c'est plus de douleur dans un regret sans essor  
et personne n'est plus qui se souvienne, ni plus vite  
mène une joie de marche vers un divan de meilleur sort.

La rue comme une plainte oscille dans la brume,  
falotes les lumières en espace, et sur les places  
comme des déserts de cœur s'étendent et regrettent.  
Les pas plus lents se meurent de mémoire et de regret

## LIEDS

### I

Si pâle il est venu, que ma sœur pense  
« n'a-t-elle pas bu son sang, son âme et sa fiance,  
et n'est-il pas  
l'ombre de ses sandales et la trace de ses pas. »

Si pâle il est tombé sur ses genoux, que ma sœur pense  
« de quels rêve en pourpre et nefs en fleurs et rires d'enfance  
n'honorera-t-il pas  
le déclin des yeux miraculeux sur son front las. »

Si pâle il est parti que ma sœur pense  
« vers quelle tempête, quel paradis, quelle sinistre accoutumance  
trouvera-t-il pas  
quelque douleur involontaire et plus douce que ce lent trépas. »

## II

La mienne est belle ainsi que des vols de parfums —  
l'autre jour c'était comme fleur qui s'ouvre —  
La mienne est belle comme chairs d'anges en printemps —  
C'était l'autre soir tout le soleil sur mon cœur —

les lèvres de la mienne sont la seule caresse —  
les parcs spirituels se parent sous ses lèvres —  
Dans la clameur elle est le temple et dans la foule l'horizon —  
l'accueil de la mienne, la bonne saison —

C'était l'autre matin dans sa tristesse la nuit d'hiver —  
la voix de la mienne, la féerie des sons —  
C'est pour la vie toute comme fleur qui s'ouvre —  
la mienne est belle ainsi que la résurrection —

## III

Ah ! ce bonheur, si douloureux, pourquoi ?  
Tête victorieuse, pays des fées, matité reine,  
piscine d'absolu, liens des baisers, dits de la reine,  
ah ! pourquoi cette âcreté de vos bonheurs, pourquoi ?

Voile du néant, idole de toute gemme supérieure,  
fin des mots bégayés dès les enfances et les erreurs,  
clef-qui peut fermer la blessure de vivre ou rouvrir  
les labyrinthes des terreurs vaines et aberrantes souffrances  
o vous, Tout, cette âcreté de vos bonheurs, pourquoi ?

Et vos charités qui sont âcres morsures,  
et vos pantomimes, simulacres du divin,  
et toute féerie qui rit à tes soupirs en réveil,  
vermeil horizon, seule destinée, ultime blessure,  
cette âcreté de tes bonheurs, pourquoi ?

## IV

Filles de Bagdad qui partez en mer  
sur la nef aux rames blanches,  
les pèlerins tristes pleureront amers  
près des rosiers aux cent roses blanches.

« Pour avoir laissé les pieux pèlerins  
se baigner dans nos yeux noirs,  
nous nous en allons vierges veuves éplorées  
dans le destin noir. »

Filles, vous alliez gaies à la fontaine  
dans le sourire clair du soir,  
filles vous veniez gaies à la citerne  
sous les torches d'or du soir.

---

« Las les pèlerins qui venaient de loin  
pour se baigner dans nos yeux noirs  
Ils diront de nous : les douces infidèles  
nous abandonnent aux destins noirs. »

Leur nef qu'on para de cent roses blanches,  
leurs rames guirlandées des joies des horizons,  
Les esclaves parés aux couleurs de leurs visages  
et leur pilote, le plus sage,  
les mèneront aux terres blanches comme avalanches.

« Las, la nef sans pilote ni cordages  
s'en ira sombrer vers les horizons  
et les pèlerins ne sauront pas l'orage,  
l'orage de nos destins. »

## V

Il est venu puis reparti ;  
je le sais, son cœur grave pâtit  
depuis l'instant qu'il est parti

J'étais folle comme une enfant  
et je jouais comme au volant  
de ses graves douleurs d'amant

au détour de la route encor  
il voulut élever son cor  
vers ses lèvres pour l'adieu encore

mais il laissa tomber son bras  
et lentement se détourna  
et le détour de la route l'emporta

Quelle introuvable route me ramènera  
celui que j'attends pour tomber dans ses bras  
et chasser de mes baisers le souci qui l'enténébra.



## VI

Choses vindicatrices, passés cruels, ombres passées,  
sur le maintenant peureux vous vous vengez  
et détruisez en sa fleur pâle le bonheur triste.

Passés, vous dressez devant l'élan désespéré  
le mur de ouate, le mur de brume, d'autres défaites ;  
mémoires, vous redites la nuit froide, les soirs de victoires,  
les soirs de victoires inutiles et futiles ;  
mémoires, vous défaites d'un doigt lassé des colliers de fêtes.

Ombre, vous vous levez et dites : c'est encore moi,  
le même moi tant caressé et dans mes tresses les mêmes émois :  
mes mains de nues comme autrefois  
descendront vers ton cœur profond  
et ne se poseront qu'à ton front  
pour l'essor d'un fou désir orienté vers autrefois.

---

Ah ! regards inutiles, vous redites  
le même lent accueil au seuil de mon palais,  
le palais vacillant vers les ombres passées.

## VII

Le page Kunrad s'est évadé  
pour rencontrer sa destinée —  
la destinée souvent s'enfuit.

Il gravit d'inutiles calvaires  
vit les jongleurs et les trouvères  
galopa par monts et par vaux.

Souvent exilé des rivages  
il ne vit que le ciel et l'eau  
et puis les vagues de la mer.

Il vit l'alcôve de mirage  
il embrassa des lavandières,  
des filles de roi, des bergères,  
de maintes lèvres il fit conquête

Mais, sous des drapeaux de nuages,  
sa chevauchée et sa requête  
inutiles vers la conquête  
suprême de sa destinée

Un jour, au coin du chemin  
Elle est venue baiser sa main —  
la destinée toujours revient

Lui lava ses pieds lassés  
puis elle essuya de sa face  
la poussière des chevauchées

Elle ôta ses belles lèvres  
son teint mat, ses mains de fièvres  
elle ôta son corps de fée

Puis prit le page dans ses bras  
et lui donna un seul baiser  
qui le vieillit de trente années

D'une caresse de ses mains  
elle lui décharna la face  
et la frappa de cécité

Au pont de l'Il la charité  
de ceux qui dans les jardins vont aimer  
nourrit parfois le pauvre aimé.

## VIII

Ta beauté, ta beauté, ma sœur, qu'en as-tu fait.  
Elle a glissé dans l'adversité  
Mon frère, mon frère, mon âme, qu'en as-tu fait.

J'ai cherché le pur miroir où refléter ta beauté  
ma sœur, ma sœur, ton âme, qu'en as-tu fait.

J'ai gardé ma face royale  
mes amants et ma probité  
mon frère, mon frère, ton âme qu'en as-tu fait.

J'ai gardé ma face loyale  
mon manteau et mon épée  
mon âme, mon âme, ma sœur, qu'en as-tu fait.

## IX

L'aube revient, riche et parfumée  
Le ciel, vers son sommeil, se revêt d'écarlate  
Mai, mains pleines de fraises et de muguets  
bénit les pauvrets, dont les cœurs battent

Quelqu'âme garde ses cicatrices

Les agiles baladins, pimpants de pourpres dalmatique  
sur tréteaux et tremplins  
la fée les mène de sa batte,  
Comme cygnes ondulants aux étangs galants  
aux joues claires des caresses s'adressent  
Tels d'incorporels séraphins les regards d'amour vibrent vite

Quelqu'âme garde ses cicatrices

---

En elle comme en moi qu'il lui soit pardonné —  
de danser à ravir les étourdit si vite.

Mon âme garde ses cicatrices.



## X

Au paradis sur trois trônes blancs  
sa grâce et son enchantement  
et ses suprêmes attitudes ;  
Lors vient l'âme en détresse  
qui ne peut que douloir sans cesse  
et plus douloir

J'avais mitre dorée et manteau de velours  
j'ai cilice rouge pourpre qui arde nuit et jour.

Si je revenais sur la terre j'habillerais ses pauvres nus  
je soulagerais sa misère d'une couronne à son front méconnu

Aux brousses de ma terre d'autres pauvres sont venus  
Demeure en ton enfer, à jamais, à toujours.

---

Au paradis sur trois trônes blancs  
sa grâce et son enchantement  
et ses suprêmes attitudes.

## XI

Roi, le sol de la patrie s'allume en désastres  
Tes vignes, tes figuiers, tes oliviers, des tas de cendres ;  
Parmi les lances des vainqueurs, au long des ravines, on voit descendre  
les filles des nomades en files prisonnières.

J'ai vu tes gardes prisonniers  
les chétifs et les captives  
jouaient d'agrandir leurs blessures

les esclaves du camp barbare taillent des pagnes dans tes bannières  
les carcasses des chevaux d'armes pestilentent les eaux vives.  
Ta citadelle, ses murs ont voleté comme feuilles mortes  
mais deuil plus grand, encore je t'apporte

---

La reine a suivi les vainqueurs ?  
Elle pend au col d'un muletier  
seul intact lors du désastre  
leur allure rapide emporte leurs cœurs  
vers les villes de foule aux cachettes sûres.

## XII

Dans la salle aux vitres sur la mer  
Les rois sont assemblés à la coupe éternelle  
    Dans la salle au plafond d'étoiles.

Un douloureux d'avoir tant bu que l'on emporte sous un voile  
Un qui trébuche et que l'on cache sous un voile  
    Un qui meurt, et qu'on emporte sous un voile.

Et vers le seuil où plus morne se clôt la porte  
    les regards des rois un instant distraits  
mais ils demeurent auprès de la coupe éternelle  
    dans la salle aux vitres sur la mer.

## XIII

Je sais des pas qui sont passés  
sur quelle souffrance ils ont passé,  
eux seuls l'ignorent et sont passés.

Je sais des chansons oubliées  
oubliées de qui me les apprit  
oubliées de mon cœur qui cela seul apprit.

Je sais des landes désolées  
des friches incultes 'pour l'éternité  
l'éternité des éphémères prêts à s'exiler.

## XVI

Je t'apporte, ami, mon cœur meurtri  
le sillon des pas sur mon corps et sur mon âme  
la grâce déjà promise, départie et reprise  
et la caravane des triomphes que ta pensée blâme.

Je te donne, amie, mes lèvres vieilles,  
les rides de mon front découronné par d'autres  
et le banquet d'un cœur où l'on attendit l'hôte  
l'hôte inconnu porteur de joies épanouies.

Je t'apporte, ami, la brève compagnie  
d'un cœur en oubli, d'un cœur en folies, d'un cœur en voyage  
paré pour des minutes vers les baisers du mage.

Je t'apporte, amie, la triste solitude  
d'un cœur en soupçons, d'un cœur en souffrance, d'un cœur en débris  
dont les préludes de fêtes et les bruits de bal sont enfuis

## XV

J'ai mémoire de forêts  
de forêts en parfums  
de parfums en folies  
épanchus sur des clairières si jolies  
que les bêtes des forêts y braiment d'amour inguérissable  
d'amour, sans cause, sans but, inguérissable.

Les candeurs fraîches et les brises frêles  
s'entrelacent en danses de rayons ;  
aux sons adoucis des cymbalons  
se jouent des âmes neuves  
fêtant l'éclosion fraîche  
de nouvelles déesses aux beautés nouvelles.



Indicibles caprices d'un soleil amoureux  
des naines miraculeuses, s'éploient, se renouvellent,  
ah ! telle douce clairière des bois  
à ce baiser d'un soir, miroir.

## XVI

Perdu dans le bois le plus sombre  
je croise mes bras sur ma poitrine  
et je regarde monter l'ombre  
de mes pieds à ma poitrine

Pourra-t-elle couvrir d'un épais manteau  
la blessure de ma poitrine et le couteau  
qu'un pur matin  
douce et mystérieuse d'autres délices  
Elle m'enfonça dans la poitrine et s'enfuit au loin,

Pour sortir du retrait le plus sombre  
je trouverais le chemin  
ses yeux froids m'ordonneraient la tombe  
je frissonne en vain.

## XVII

La minute d'oubli fut si douce.

Des voles enrubannées de satins feu, de satins rouges  
fendaient les vaguettes où dansaient les ondines argentines  
menues comme un geste et claires comme un baiser

Il n'est merveille que soleil

Il n'est miracle que soleil

Les arches d'espérances et l'arcade du temple  
s'emparadisaient de péris argentines  
dans les sons vifs des cithares et les cavalcades en pourpre

Il n'est oracle que soleil

Il n'est remède que soleil

Des voles les appels incantaient les départs  
les départs pour plus clair qu'un baiser  
pour plus vif que les danses de la cithare

Il n'est d'oubli que soleil

## XVIII

Mon pauvre amour, profond comme une mer déserte  
vous vîtes autrefois les cortèges en joie  
des navires revenus de la bonne découverte  
tout chargés de lotus au cœur de soie.

Mon pauvre amour, ample et grave comme soir d'été  
Vous vîtes un couple, lèvres à lèvres, émietter  
les psaumes des enfances soudaines et regretter  
la minute si belle, car minute égouttée.

Mon pauvre amour plus seul que la détresse  
comme en un cachot dont la lucarne  
montrerait au captif la fête qui s'en va,  
mon pauvre amour aimé de détresse et sans armes  
Vous languissez dans la frivole et dure alarme  
que ce mirage de la fête émigre en l'au delà.

## XIX

O mon cœur que veux-tu, veux-tu les contrées natales,  
le palais sur le morne pâle, où les cymbales  
rythment le glissement de l'almée sur tes lèvres pâles  
ô mon cœur, veux-tu, les contrées natales.

O mon cœur que veux-tu — sur les navires des émirs  
t'en aller lointain, aux butins d'autres terres.  
Veux-tu, par les cimes forestières, le monastère  
où les frères s'entr'aident à guérir, —  
ô mon cœur quel divan te faut-il pour dormir.

Donne-moi ton silence et ta mémoire  
ta mémoire populeuse de sa face et de sa voix  
la plus vaste salle de ton palais, donne-la-moi  
qu'elle soit obscure et solitaire  
pour que seul avec ta mémoire  
j'écoute sa face, ses vertus corporelles, et les horizons de sa voix.

## XX

Ce mendiant dolent et creux, sans besace et sans bâton,  
des feux et des fêtes qui s'écarte par la ville,  
ses yeux sont emplis des pampres à long plis  
drapantes de telle image au monastère  
devant quelle, dans l'ascension d'or des lampadaires,  
Il fut des ans, sur ses paumes et ses genoux, épris.

Son cœur guéri lui pèse et le plie.

Ce mendiant, dont on raconte une couronne aux beaux fleurons  
et dans la digne dextre un sceptre pour bâton,  
son cœur guéri l'abandonne et le transit.

Quand passent devant ses yeux inertes

les cortèges des khalifes dans les fers des lances et les tambours de guerre,  
ou les pas lents des docteurs grandis des ombres des mystères

Ses yeux restent inertes vers son ombre sur la terre.

Mais si quelque enfant descend à la citerne,  
mate en un noir manteau de chevelure ondante,  
comme un éclair plus fier que les bannières du khalife  
sille en la nuit livide qui voile son mystère.

## ÉVENTAILS TRISTES

### I

Deuil empreint au silence des armures  
Deuil empreint aux poussières des guitares  
Silence d'un deuil aux logettes des murs  
Deuil sur la route où les tard-venus si tard  
encore traignent leur fatigue  
devant la route plus lointaine des pèlerinages fatidiques  
dont nul ne vient plus à ces heures si tard.

Accoudé sur l'appui de la fenêtre  
et comme penché sur la margelle  
d'un puits intérieur de paysage marâtre  
aussi, sur la margelle d'une nature marâtre  
dont les grands lys et les grands chênes et les purs êtres  
sont, autour des puits sans fond de vaines margelles  
cette face de page, aux yeux, morne fenêtre.



Dans les nuées, si lointaines, si précises  
dans les nuées du ciel irréel  
le cortège des pourpres et les caprices des bleus  
s'inclinent à l'impératrice  
reculée vers les glaciers du ciel irréel  
parmi les froids confins des glaciers bleus.

Et vers le sommeil silent des armures  
et le sommeil silent des guitares.  
sur les pourpres d'un tapis silencieux s'endort  
quelque féerie de chair en un songe d'encor.

Les jardins furtifs des cieus solitaires  
s'en vont et passent au-dessus des vols d'oiseaux  
les vols d'oiseaux passent au château solitaire  
par-dessus le silence des fossés et des eaux  
le silence des routes monte au solitaire  
qui ne voit ni le ciel ni les oiseaux ni la taciturnité des eaux  
la femme étendue garde clos son tombeau  
son tombeau de chair, son tombeau de regards clos.

## II

Vous, n'entendez-vous pas :  
d'enfance, tandis qu'ils dormaient dans l'étable  
où des bras pieux et frais les berçaient  
vous, n'entendez-vous pas sur le sable,  
venir les Rois  
qui parcourent les crèches des étables  
pour bénir les nouveau-nés qu'on berçait —  
les Rois, n'entendez-vous pas leurs pas.

Vous, ne savez-vous pas  
qu'ils leur laissaient l'épée, aussi le baudrier :  
une baguette de coudrier  
pour évoquer les songes sous leurs pas  
parmi les forêts florales et les buissons fruitiers des cépées  
vous ne savez-vous pas  
qu'ils laissaient sous leurs pas

les cailloux blancs, hérauts muets de la cépée  
où les nouveau-nés trouveraient dormir la petite fée.

Vous ne croyez-vous pas  
qu'à quelque détour  
des routes où lamentent les déshérités  
à quelque angle de murs saillant de tours,  
pour les déshérités  
les Rois parrains appelleront de leur voix de bonté  
ceux qui souffrent sur la route  
et leur donneront encore  
l'épée, le baudrier et la baguette de coudrier  
puis les mèneront où dort  
oublieuse depuis tant de journées la petite fée.

Vous, ne savez-vous pas qu'ils ont mis près des berceaux  
une idole aux traits lointains, une idole sans parole —  
mais si les Rois parrains l'ont mise près des berceaux  
c'est qu'ils viendront chercher et guider de leur parole  
ceux qui attendent dès heures du berceau.

Ils les sauront vêtir  
comme eux dans les âges  
les munir aussi des paroles de sages  
qui, dans les temps anciens, pouvaient nourrir

tel aventurier en route dès les âges ;  
ils leur sauront parler dans son rêve sur la route  
leurs pas sur le sable quand ils furent nouveau-nés  
le pas de leur parole qui sait nourrir  
    la faim et calmer la soif et faire dormir  
les aventuriers tombant au long des routes.

Pour nous nul n'est venu ;  
    le soir en orage  
chassait loin des villages les Rois —  
on guérissait l'épave de barques en naufrage  
des soirs où des souhaits attendris attendaient les Rois :  
le silence plus profond qui suit les nuits d'orage  
gardait nos berceaux loin des yeux des Rois.



## III

Est-ce Détresse qui frappe à la porte ?  
Non c'est un cadavre qu'on emporte  
loin de nous  
vers le moutier où prient à genoux  
les reines mortes.

Est-ce l'Épouvante qui frappe à la porte  
non c'est un bruit de choc d'épées qu'apporte  
le vent furieux de cette nuit  
des cavaliers dont le casque luit  
laissent leur sang couler et bruire pour l'âme morte  
d'un fantôme de reine morte.

Est-ce la Mort qui frappe à la porte.  
non sa course est occupée  
à cueillir des âmes au passer des corps ;

à ce jour la Mort est occupée  
à prendre les âmes et daigner les corps  
que des lutins pour en rire vifs emportent.

Alors qui donc frappe à la porte ?  
c'est le supplicé Souvenir  
avec son fils l'Avenir  
tous deux si douloureux, aux prunelles si mortes  
qu'ils croient supplier que la mort les emporte.

## IV

Voulez-vous un collier?

Les pèlerins ont rapporté de la contrée des songes  
des perles odorantes, endormies  
près des silencieuses éponges ;  
les génies de la mer en jonchaient leurs amantes endormies.

Les pèlerins ont rapporté de la contrée de la souffrance  
des boules d'un bois précieux  
les péris avant de revoler aux cieux  
chantaient dans les grands arbres des forêts de souffrance  
pour réjouir l'itinéraire des malheureux  
et des arbres qui gardaient mémoire : ces boules de bois précieux.

Voulez-vous un bracelet

Les pèlerins ont rapporté de la dure captivité  
les carcans des fers et les anneaux des chaînes

---

parfois auprès des fontaines  
les vierges s'inclinaient devant l'autorité  
de leurs douleurs inhumaines  
et les consolait la lueur d'un baiser.

Voulez-vous l'anneau des fiançailles  
les pèlerins les ont donnés  
pour échapper aux épousailles  
des tortures en tenailles  
Voulez-vous les anneaux et les colliers ?  
ah ! pourquoi m'avez-vous lié  
sous les tortures en tenailles  
devant la foule de nos désirs d'antan qui raillent.



## V

Tu pensais, pardon, vous pensiez, à mon bras  
les étoiles qui dansent au paradis sont moins distantes  
les étoiles qui sont des signaux d'amants au paradis sont moi  
[distant  
que ces vols d'oiselets, nos désirs, butant aux vitraux  
dont, pourquoi, par quel hasard, nous avons clos nos vœux nouveau

Je pensais à votre bras ; cette nuit  
qu'elles ondulent ou crespellent  
cette nuit répertoire des rêves qu'elles font mortelles  
et qu'elles ont toutes, ses parentes  
ses sœurs qui sur leur front portent la nuit —  
pourquoi sa seule nuit sait-elle bercer mes bras  
et rêver mes léthargies vers l'amante.

## VI

Les trois filles au bord de la mer  
ont vu passer la Vierge mère  
le long des graves colonnades —  
ah! d'où venez-vous Vierge mère

J'étais sise à l'avant du bateau  
vogueant par les autans des eaux  
pour atterrir la colonnade  
d'où vos yeux regardent la mer

Ah! Vierge mère vous êtes seule  
votre blanche robe est comme un linceul  
vous avez marché sur les eaux  
pour venir à la colonnade

J'ai noyé pilote et calfat  
j'ai noyé la nef et les matelots  
parce que parmi les autans sur les eaux  
ils n'ont pas su croire à ma miséricorde

Ah! Vierge mère nos chers sourires  
à leurs cous serreraient la corde  
jusqu'aux cris de miséricorde  
qu'ils auraient poussés jusqu'au ciel qu'étoila  
votre passage vers nos colonnades

Ah! d'autres mes filles aux miséricordes  
ont cru qui dorment sous les eaux  
J'ai noyé pilote et calfat  
et seule hanterai la brève colonnade  
ma blanche robe est comme un linceul  
ah! que vos sourires ne se meurent pas seuls.  
laissez-moi bien seule sous la colonnade.

## VII

Tant que l'enfant me préféra tel joueur de flûte ou chanteur à la cithare  
ou sonneur de cymbales au bal  
peu m'importa  
qu'elle aimât tel joueur de flûte ou gratteur de cithare

Au carrefour, je suis tombé frappé  
frappé d'un coup d'épée.  
De qui? joueur de flûte ou gratteur de cithare?

Que la nuit est longue pour mourir si tard.

## VIII

Ses yeux disaient aux étoiles:  
vous illuminez la nuit  
et la cloutez de diamants sous ses voiles,  
mes yeux noirs sont sa nuit et son étoile  
mon regard est son manteau

Ma gravité le couteau  
dont je le perce à tout loisir  
son âme est le manteau  
où je sais blottir mes désirs

L'arcade de ma bouche est l'arcane  
et la rade vers où ses désirs,  
ses bravoures sont les vizirs  
de mes rivalités avec vous, étoiles

## IX

La lavandière, frappait, frappait  
c'était, je crois, sur une image  
empruntée d'un moi d'autrefois ;  
la lavandière, tordait, tordait

Ah! des rancunes! pas une  
qui ne soit revenue  
pâle à la mort, ou écarlate  
ou des stigmates sur ses yeux émus

La lavandière, tordait, tordait le clair de lune.  
demain des enfants seront écarlates  
autant que leurs lèvres émues  
La lavandière, frappait, frappait.

## X

Mad, vos pleurs en coquetterie, viennent bien tard —  
Ce rendez-vous, c'était, tu sais, vers l'abreuvoir  
où viennent boire les étalons et les onagres  
Ah Mad, pourquoi devant moi clouté de clous  
pleurez-vous?

Pour que ces chiourmes et ces latins regardent  
la mer de nuit de tes cheveux et l'atlantide de ta face :  
ce rêve que la face qui souffre aux pieds de la croix efface  
chez ces gardes la mémoire de faces  
abolies dès les tavernes latines et les osselets derniers

Mad attristée, puis-je baiser tes pleurs, je suis cloué  
Je suis cloué à la mâle croix — on m'a vendu  
pour quelques sous ou défroques  
Mad, j'espère venir les chiens de la mort et leurs crocs  
s'enfoncer dans la sève intime de ma mort  
Oh ces coquetteries, regarde! c'est dès toi que j'aime la mort âcre!

## XI

Roi couronné, vous pouvez dormir; les galéasses  
rêvent encloses de tièdes banquises  
Vos marins jonchent des espaces  
Sous les maigres ombres des figuiers qui frisselisent

Roi couronné, n'allez pas à vos balcons.  
les Immatérielles Thulés  
qui se jouent nues dans les nuages  
sont d'un pire conseil pour un roi comblé d'âge  
Ah! roi couronné vos faucons  
où sont-ils envolés.

Tels aux Aigues-Mortes, tels aux Elbes vertes  
tels aux oasis, tels en tels sommeils  
les tartarets de vos caprices  
agonisent aux vergues des galéasses de reconnaissance  
Ah roi couronné, sur votre balcon, ces vieilles enfances



## XII

Quand Daoud fuyait seul par les rochers  
Les pierres de Semei hurlaient :

Daoud, ton fils

le sais-tu, accroché sous les palmes d'un palmier ?

Daoud ton fils,

Sais-tu qu'il est cible aux flèches des sicaires ?

Mon fils s'est réjoui de Thamar et j'ai souffert

C'est bien Daoud son père qui voulut Bethsabée  
et Soliman son frère qu'embrasse la Sulamite

Daoud, ton fils

Les couteaux des mercenaires étoilent sa chair  
Et ce fut un enfant qui riait aux sourires.

Daoud quand Michol te cachait dans sa chair  
tu chantais à ses lèvres :

le tyran dont ma harpe somnole les caprices  
le même qui voulut, que nu, seul d'une fronde

J'affronte le Goliath bardé de fer  
et dit: ta fièvre  
de méchant fou

suffit à faire un roi, ou la pâture aux corbeaux des airs

Le tyran dont la rare parole menace  
Les seuls désarmés des mémoires d'anciennes victoires

ô toi qui me protèges de ta chair  
tu lui dirais: Laban a voulu quatorze ans  
les esclavages de Jacob, mais les ans  
laisaient à tout printemps reflleurir Jacob.

Avrom quand son bras sur le résigné  
se baissait armé

entendit la voix lointaine des déserts.

« Agar seule est penchée sur son fils qui meurt au désert

Ils ont laissé les tentes vers où les cuisines prêtes  
abondent de moutons et de bœufs qu'on dépèce

Ils ont cherché des gouttelettes par les sables  
et des brindilles de fleurs  
et les sauterelles des sables

pour construire un feu clair, calmer leur soif et leur faim dans le  
[désert.

Et quand les dix frères vendirent l'ainé de ton âme  
pour, on dit, soixante deniers  
tu gardais son portrait en chair, ton Benjamin  
le dernier,  
tes esclaves te portaient aux vérandahs de tes tentes  
Et quand le soleil s'endormait la même attente  
te menait chaque soir aux horizons déserts  
d'où peut-être viendra-t-il demain.

Daoud, ton fils qu'on assassine,  
Thamar pleure à ses pieds, avec la Sulamite  
Le soleil qui s'endort, dore ses plaies  
et ses yeux bruns ternis pensent l'aurore que lui préparent  
Ismaël, les Madianites, et Myriam, et Agar;  
Ton mourant te plaint, roi découronné  
Roi que des pierres de passant assassinent

Et Daoud pleurait sous les pierres de Semeï  
car tout châtement, l'homme à lui-même se le prescrit;  
Semeï, ce bandit des routes étant allié  
A quelque esclave de la Sulamite.

## XIII

Tel esquif dont la vie brève sur les flots  
n'a pas tenté l'écho de son cri d'agonie  
telle vague histoire balbutiée au bivac  
par quelque bègue rettre ému,

Et pourtant, chansons marines, vous savez  
ce que furent, une brève minute, vos jouets  
vos jouets dotés de paroles et de deuils  
vous roulez par vos éternelles demeures sans seuil  
des armatures de corps et des ossatures d'âme sans acœuil.

S'ils peuvent s'endormir à l'ombre d'un écueil  
ou laisser la mémoire d'un récif où les esquifs  
viennent quérir la mort brève  
vous murmurez autour, vous, chansons marines  
le psaume de vos indifférences et vous passez.

Par la mer des plaines vagues on trouverait  
Quelque rettre, d'hier endormi dans son manteau  
avec aux lèvres encore la mémoire  
de cette vague histoire aux feux clairs des bivacs  
quelque rettre foré de blessures  
mais mort de cette histoire balbutiée au bivac.

## XIV

Enfant, pourquoi gardâtes-vous  
mon cœur endolori sur votre cœur distrait  
Enfant bizarre, pourquoi voulûtes-vous  
ce servage, et ces chansons, loin de votre visage?

Ce bal et cette mascarade, où jamais vous  
ne vîntes, que votre face adorable, sous un loup  
si doux au baiser que mon corps défaille  
aux mémoires des féeries des lampes sur le velours de votre loup  
vous qui fûtes tout  
Cet éternel bal, et cette mascarade, pourquoi l'ordonnâtes-vous?

Les pacages sont solitaires  
les torches sur le mystère  
n'illuminent que vagues regrets d'enfants  
Faut-il que je regrette ce bal et cette mascarade?

## XV

Je vous ai soulevée vers ma bouche : tes lèvres  
résonnaient les rades riches de tartanes  
et ces concordances de drapeaux sur la mer vers des vols de mouettes ;  
tes lèvres résonnaient d'amples musiques évocatrices  
de climats guérisseurs du mal d'âme,  
tes lèvres chantaient des musiques.

Les Edens de tes lèvres et les reposoirs de tes seins  
comme des fruits frigides de mes Palestines  
me parlaient les repos, et les galops dans la savane, et les roses infinies.  
Les mirages perpétuels  
entrelaçaient leurs baisers aux coins des lignes de ta face  
et ta bouche était l'arcade initiatrice  
d'impossibles, et palpables et chimériques paradis.

Nos baisers, tu sais, ces baisers nos âmes, sont affixés à des pals  
en face des frontières de nos Palestines  
les essaims des corbeaux des airs  
dansent des deuils autours de nos âmes  
Et quand la charité d'une mendiante harassée  
Écarte de son bâton les corbeaux des airs  
cette garde s'en retourne plus triste en sa fatigue  
d'avoir vu des suppliciés dans le désert.



## XVI

Mon âme, pardonnons-nous ; quels tarots  
nous eussent prédit nos solitudes  
Mon âme, pardonnons-nous ces trots dans les solitudes  
Ma compagne des veillées âcres, veillons ensemble

Te parler des désespoirs, des solitudes ? accoude-toi  
et parmi les ruines sous le passage de la horde  
recueille-toi

Au bois, les os des enfants morts, sonnent des musiques extatiques  
des échos se lèvent et murmurent léthargiques  
“ Vos âmes endormez-vous, ton âme garde-toi. ” —

## REYAM

UNE VOIX DE FEMME d'un temple lointain :

Vers le plafond  
en semis d'ombre et d'or des crépuscules,  
dans les joies minérales des yeux d'étoiles  
sous la surveillance bonne des cosmogonies qui se reculent  
et les pâles divans de lait divin sous les blancs voiles  
    Sous le crépuscule profond

Je fais un pas et j'apparais sur les balcons.

    Aux balcons de la terre

    Issue du luxe noir et or des lambris

        J'apparais

    Et s'apaise la douleur des âmes en débris.

L'auréole éclôt des floraisons et des ramures  
    mûres pour la joie.

Cortégées de tiaras d'éphémères et des inflexions des sceptres des rois,  
de longues caravanes palmées d'aurores, drapées de soies  
sous un printemps nouveau des ramures.

Des murs écroulés sous le deuil des lierres  
sont comme jardins ascensionnels aux cieus mystiques  
et tendent à mes reflets  
au miroir de l'entrelac de mes ballets  
des fleurs comme des paumes humaines et soyeuses.

Quelque humain qui rit aux bayadères  
pressent l'obscur délice d'une mort fondante  
des frissons doux volètent aux cimes centenaires  
Quelque parfum se meurt aux fleurs  
et des sanglots d'épithalame chantent aux plantes.

Nuit d'été mon œuvre, astres laurés, rêves essorés  
trêve des courages, largesses des baisers  
frémissement qui se comprend et se perçoit,  
et ne veut plus mourir  
mers d'arome, chants en splendeur, naissance des fiancées  
regards des pâtres  
éclosions des pylones de rêve, autour des sphinx d'albâtre  
certitudes en triomphes, issues des conques

de la mer radieuse et lactée  
de mes yeux votre miroir,  
cortège et coryphées

Voici l'éternelle fiancée et le fleuve  
le fleuve et la mer, la source et le silence  
et les moires et les fêtes  
et les trophées

Le secret de la mer qui se baisse et se lève  
et le secret des secrets de la nuit  
Moi l'Ève.

Musiques éparses et gnoses  
roses astrales, opium des fleurs  
Sésame aux portes d'or  
aux gonds des portes des palais de marmorose.  
halètement des peuples  
qui le long des fleuves et des rivières  
mènent, leurs armes et leurs chevaux et leurs gazelles,  
espoir des tribus enfantes  
raison des terrasses du mage  
cause des douleurs et des joies qui enfantent  
c'est moi l'Ève.

## REYAM

La voici, notre ville en fête, notre cité ;  
Vois-tu, la nuit violette ici plus pure incline  
plus de parfums partis des divines ravines  
où nous vivrons nos pas heureux

Par la folie incandescente des étés  
J'y sais aussi fratchir les plus jeunes fontaines  
près des halliers peuplés de faons peureux

Vois-tu notre cité de fête  
Les lampes des palais nous y sont bienveillantes  
leurs flammes dorées plus qu'en d'autres terres

O ma cité, cité citrine vers la mer pâle  
tes blancs minarets  
de la haute montagne proche m'appelaient  
comme voix maternelle.

La course de mes pieds dépassait mes sandales  
et mes yeux avaient des ailes  
pour mirer sa splendeur en tes yeux diamantés

Voici notre cité de fête  
Vois-tu notre palais illuminé des lampes  
des lampes de l'attente et de l'accueil  
Voici le pays d'or et de songes, et notre palais sur ces rampes.

## VOIX D'UN MINARET

Debout dans l'extase le seigneur attend  
    Quelque réponse à ses prunelles  
    Devant le vide éternel  
Debout et présent le seigneur attend

Il attend dans la nuit déserte  
un regard d'humain vers son ciel  
    devant le vide éternel  
Debout et présent le seigneur attend.

Au bas des escaliers que doit franchir REYAM, UN VIEUX DERVICHE  
harassé s'est assis et murmure.

Comparaître, ah demain s'il me faut comparaître  
    devant moi-même mon prêtre et mon roi  
Quand mon âme au seuil du disparaître  
    de l'éternel et taciturne disparaître  
    me demandera

Vieillard qu'as-tu fait de ton âme et de ton être  
    Vieillard qu'as-tu fait  
de ce frère, qui dans une cabane de ton âme dormait  
    sous les balancements de palmes en rêve  
attendant l'heure de naître à ta voix  
    te conter les chroniques d'un grand rêve?

Pourrai-je répondre : les passants  
passaient si nombreux devant mes prunelles  
battements d'ailes sur la nuit  
que j'ai laissé mourir l'heure à voir passer  
des turbans et des robes et des bâtons brisés

Les paroles des chansons sourdies des rues lointaines étaient si tendres  
Que j'ai laissé mourir mon frère à les entendre,  
Les paroles des chansons lointaines si indistinctes  
que j'ai tari le fleuve de vivre à les attendre  
plus proches et plus prêtes pour comprendre  
leur charme lent, leur charme doux, leur charme triste  
et pour savoir  
de quelle Ève astrale et surnaturelle  
de quels anges aux paroles en albes ailes  
ces chansons furent le miroir

O ponts du ciel, je sais vos arches bâties d'attentes brisées  
mais mon âme à l'heure où ses serviteurs  
trop longtemps debout pour la garde et le combat  
en un soir rêveront le dernier rêve  
« c'était trop bref, ce fut trop long »  
l'âme dira : qu'as-tu fait de tes serviteurs  
où est a droite, et l'épée de ta droite

où est ta gauche et le bouclier de ta gauche  
où est ton front et le casque de ton front  
et la terrasse de tes yeux qu'y passe-t-il maintenant.

L'agile citadelle de ta forcé et le coffre de ton cœur  
en quelles landes stériles les entouras-tu de tes gardes  
sur quelles frêles tentes, aux mirages de landes tes étendards,

Les sabots de tes chevaux sonnaient à des terroirs  
où les citernes sont taries.

Ton pardon tombait au front de tes serviteurs ;  
ce pardon pour toi-même ton frère l'avait en garde  
et ton frère de toi-même est mort.

Du plus haut minaret j'appelais  
Quand la nuit à nouveau fiance les amours des hommes

Du plus haut minaret j'appelais  
des échos en prière bourdonnaient à ma parole  
sur les terrasses j'entendais à ma parole  
éclater en gerbe les fiançailles des baisers,  
mais où suis-je, vieil aveugle, parmi les hommes

Dans mon âpre solitude  
les souvenirs entaillent comme cognées en forêts ;  
dans ma coupe d'amertume



les souvenirs filtrent comme poisons dans les artères  
 comme des aiglons seuls dans l'aire  
 mes désirs clament vers ma mémoire en désuétude

VOIX D'UN AUTRE MINARET

O solitaire quêtant l'albe robe de la recherche, ô solitaire  
 solitaire attendri des arabesques stellaires  
 ô solitaire inclus dans ta muette litanie, ô solitaire  
 à ta droite, marche le désert parmi les foules.

O solitaire qui des patries  
 par les plages vient aux sanctuaires  
 vivre plus vivement l'heure de toute ta vie  
 ô solitaire, au divan, près de la coupe, qui t'étends  
 solitaire qui cherche, solitaire qui attend  
 par la bigarrure des foules

Le rêve d'illusion, comme fleurs d'autres patries, des mains l'apportent  
 Inviolées, par l'or dense des portes, elles l'apportent  
 dans l'éclair sidéral et bref de leur présence  
 Solitaire, ce rêve porte-le vers tes lèvres  
 sans questionner l'étoile messagère  
 car l'apparence et les pétales de l'extase sont mensongères.

---

En haut de l'escalier du palais préparé pour recevoir ceux qui reviennent UN VIEUX SERVITEUR accueille REYAM.

Maître, les choses ont neigé  
depuis vos départs vers les phares d'exil  
des doigts d'ombre ont abrégé  
des floraisons de vies fertiles  
sous les dômes de votre palais

Voici les clefs antiques des salles claires et des jardins  
et voici vieillis vos serviteurs de vos enfances ;  
à vos prochains appels aux éveils des matins  
combien nombrerez-vous de défaillances

Maîtres, salut à vous tous deux  
dans l'ample vestibule où des fresques de dieux  
attendaient dans l'immobile essor de leur présence  
les pas du maître, captif si loin, dans les absences

REYAM et DJEMAIL sont passés, sur la terrasse ils écoutent et regardent la ville, la mer et la lande.

REYAM

Vois, la fête de la ville est continue  
par la chanson de ses fontaines et le pas de ses almées  
la joie, sans cause et sans trêve s'annue  
par les cours en lumière au pied d'amères mosquées

La mer supporte les chalands  
alourdis de blés et d'ors et de passants  
venus rire la fête de la cité  
venus pour repartir vers d'autres cités.

Voici la plaine noire et lointaine devant nous ;  
ne semble-t-il pas que des ombres  
gravissent, pénibles, mornes et décombres  
et noires, se lèvent vers nous.

Que distants et muets, sans se voir, ni savoir  
où les mènent leurs pas  
tous d'un effort même s'efforcent en la nuit noire  
vers un éternel repas

Bonheurs en léthargies, fêtes en oubli, joies omises  
caprices, en habit de forêts en folies  
Sur ces cœurs de la lande désolée descendez  
un instant dans un mirage épanoui  
par les caresses  
des lunes solitaires en traînes de reflets.

Détournons nos yeux de la lande larvée  
regardons plus sereine que la fête de la cité  
notre fête en nos cœurs et nos jours arrivés  
au décor immobile et natal, à ma cité.

---

DJEMAIL parle à mi-voix, DJEMAIL parle

« O Pâleurs

Délices lactées des nuits mes sœurs  
Vêtues de chevelures noires piquées d'astres  
Pâleurs violettes comme mes yeux émus  
nuit au rêve doux comme somme d'enfants  
nuit qui bénissez l'heure du bonheur parmi les désastres  
nuit tiède, nuit temple aux lits de la terre  
nuit pèlerine des parfums  
nuit évocatrice des faces des défunts  
que tu pares des beautés florales du lointain  
tu m'apparais  
Ta face diamantée sur le palanquin d'or  
Que balancent les pas des éléphants géants  
et tu renvoies la souffrance  
du jour bruyant, du jour opaque  
fête quotidienne des cymbales  
des jeux et des combats d'ours  
fête des montreurs de cynocéphales.

DJEMAIL parle à mi-voix, DJEMAIL parle

« Le centaure encore ficé de la terre humaine  
chevauche l'immensité de la nuit

Pan se couche aux lits humides des cours d'eaux  
pour chanter la peine éternelle  
Des lacs étroitement gardés de terre en roseaux.  
Mutins parmi les fleurs qui parlent  
Les elfes s'éveillent aux baisers de la nuit  
pour enchanter les tristes âmes en repos  
et diaprer d'un coup d'aile leurs rêves falots;  
La nixe de la mer froide et pâle parle  
les consolations à ceux-là qui dorment  
le songe statique de la mer énorme

## DJEMAIL fit

Des files de cavaliers vont héler aux portes du manoir.  
par la plaine, hâtée de leurs pas, dans le soir  
Des chétifs en pèlerinage vont à la flamme du miroir  
Qui s'allume en incendie sur la tourelle  
De frêles fillettes s'empressent vers le miroir  
seule incandescence dans la féerie du pays noir  
et leurs chansons brillent comme ruisselis d'eaux vives  
sur le fond sombre des pas des pèlerins sous le ciel noir

## DJEMAIL murmure

De la plaine, des vagues, des palais  
des voix montent à moi

des voix, résultantes de musiques en émoi,  
aux jardins nocturnes du palais  
des pages rêvent pour moi

Des nefs, d'âmes pleines  
transmigrent aux mers océanes  
des nefs d'âmes pleines de moi ;  
le pêcheur sinistre des mers océanes  
Les mène à la dérive, épris d'un sourire de moi  
qui vient de se passer sous les étoiles

Dans une bourgade  
désolée des vents de mer  
et sifflante sous le vent des forêts  
Des femmes tissent leurs toiles  
heureuses et gaies ;  
Dans les âtres de la bourgade  
dans les flammèches en étoiles  
mon sourire a passé se jouer.

Un khéroub de douceur  
Qui chante à l'orgue au paradis  
s'interrompt pour entendre aux voix de la terre  
Un khéroub de rigueur  
qui s'élançait du paradis  
s'arrête écouter les chansons de la terre

ma voix parle aux piliers des vieux temples  
ma voix sait l'accent de dialectes inconnus  
ma voix broche ses chants aux manteaux amples  
aux manteaux d'or des songes inconnus.

## DJEMAIL chante

C'est l'heure attendue,  
Mon ami de mes rêves et de ma vie s'en revient  
vers notre chambre de nos baisers  
La nuit se fait plus claire aux vitraux de la chambre  
l'argent lunaire rit aux fleurs d'or des divans  
voici le silence de la nuit  
l'heure en fête de la nuit  
Un seul bruit passera sur la terrasse du palais  
celui de son pas vers mes baisers.

O Nuit vêtue de noire chevelure piquée d'astres  
d'astres d'or mat, d'astres en diamants  
Nous voici qui partons notre sommeil d'amants  
vers toi, notre sœur éternelle et solitaire  
Et tu nous ris de toutes tes étoiles  
Nuit abondante qui nous enveloppe de son voile.

# DOMAINE DE FÉE

*A MADAME ÉLISABETH KAHN*





Votre domaine est terre de petite fée.

Des Japonais diserts et fins  
sur des tasses de poupées  
sourient aux grands oiseaux que feint  
votre paroi de royaume de poupée.

Un vague paradis terrestre  
gambade à vous dès les matins,  
tout vous rit l'accueil, vos poupées,  
vos oiseaux, vos tasses et vos mandarins.

Votre salon de faïence peinte  
reçoit sur son coin d'étagère  
les grands fauves belligères  
dessinés en des fables peintes.

Un congrès de tables s'accoude  
autour de vases en chimères,  
sans nulles fleurs éphémères  
que fleurs en faïence pente.

Un synode de pintes boude,  
l'air lourd, sur un coin d'étagère,  
d'être sacrifié à des verres  
en danse de caprices bohémiens.

Près du divan où tes yeux clos  
font l'ombre aux gracieux enclos  
des lueurs lunaires captives,  
votre théâtre tient clos ses rideaux  
en attendant les fées fugitives  
de ton réveil en ton château.

Votre domaine est terre de petite fée.

## CHANSONS

### I

Je t'aime de ta voix, de tes yeux, de tes seins  
et de ma vie à toi, toi dont les desseins  
sont d'aimer celui qui t'aime tant  
que peuvent passer les printemps  
loin de toi et ton sourire, sans que l'amant  
profondément que suis de ta beauté s'émeuve  
de rien d'autre que de ta tendresse toujours neuve.

Chérir est la fin des buts, chérir  
parce que l'on est dompté par la ligne,  
la ligne brève et longue équivalente aux cieux,  
la ligne à ravir ;  
or, je l'ai dans mes yeux,  
ce jeu des parfaites géométries ;

à cela je crois, je ne crois à rien d'autre,  
car les idées ne sont que méchants hôtes  
qui se jouent en fallacieux signes  
et se tordent dans l'infini.

Donc vers ton parvis, je viens humble et soumis,  
et vers vos pieds dépose les guirlandes florales  
de mon cœur et de ma cervelle et de ma vie,  
et puis aussi je donne mon âme toute blanchie  
de la droiture de vos vœux, et les aveux  
que n'ai pu vous faire, car le verbe finit  
quand se joue l'âme pure, aux visions de paradis,  
et puis, sous vos lèvres expirent mes jalousies,  
votre fou se câline à votre joue et dit :  
« Mienne que j'aimerai par les foires de la vie,  
mienne qu'adorerai aux féeries  
que me jouent ses présences bénies,  
faites de ce cœur à vous l'Éden béni,  
car l'Éden, c'est d'être deux, amants et amis. »

## II

Je parerai tes bras de bracelets,  
ton cou d'un collier,  
tes lèvres de mes lèvres,

je scellerai ton rêve de ma fièvre,  
ta gaieté l'encouragerai  
de toute mon âme grisée,

tes cheveux les couronnerai  
des acclamations qu'arracherai  
aux trouvères surpassés.

Puis te demanderai pardon  
d'avoir si mal chanté le don  
parfumé de ta grâce souveraine  
et l'assentiment de ta beauté reine.

## III

Notre dame de notre amour,  
dont la chapelle est près la mer,  
si vers ton autel sa face s'achemine,  
aumônière aux vieilles que les rides parcheminent  
et gaie à l'enfant qui court.

Dis-lui que l'exil est lourd,  
que les mains sont désheurées,  
toujours à sa taille liées,  
tous ces bonheurs des derniers jours,  
et que c'est lividité,  
ce soleil clair des matinées  
dans la ville où l'ennui me garde emprisonné.

Notre dame de nos caresses,  
ta chapelle vers le nord,  
c'est un exil vers les bords  
de la dure fatalité.

Reine des tristesses d'été,  
je ne puis pendre à tes piliers  
les lourds ex-votos des pèlerins boréaux,  
Notre dame du soleil de nos caresses.

Je la laisse t'apporter la royauté des genêts d'or,  
l'éclat rouge des fleurs de grenadier  
et la douceur des figues cueillies à l'aurore,  
l'émail des statues divines par les piliers  
des temples païens de claire beauté,  
où s'usèrent mes genoux à contempler  
les radieux étés de la face humaine.

Accueille mon ambassadrice  
et dis-lui qu'on souffre loin d'elle  
et que son esclave est celui de la plus belle.



## IV

J'héberge en mon âme, ô mon âme, un hôte  
aux délices de sourires et de baisers,  
sur l'été de ma vie penché  
pour que mes voix et mes yeux viennent fêter  
un clair frisson de joie des étés.  
Je t'ai prise et conquise et te garderai.

J'ai mis à ton cortège les mages,  
les pèlerins et l'Hécate des nuits d'été.  
De pâles chevaliers muets au bord des routes  
tenaient les hampes des drapeaux vers le passage adoré,  
j'ai fait chanter les lieds de pauvres filles, près de ta route,  
pour que ton sourire puisse consoler leurs doutes.  
Je t'ai prise et conquise et te garderai.

---

Et ne pouvant t'offrir qu'un maigre Occident  
mal paré de chansons, un Occident somnolent,  
je t'ai sacrée reine de l'Orient  
que je possède, large et pur et haut,  
crucifié de martyrs rians,  
joyaux de la Sulamite que j'ai.  
Je t'ai prise et conquise et te garderai.

## V

Je suis celui de ta beauté et rien d'autre,  
le reste des débris du monde n'étant rien  
que nomenclature et que mappemonde,  
je suis celui de ta beauté et rien d'autre.

Ta beauté c'est du doux soleil vers midi,  
non très loin d'un mur blanc, de nattes, de chansons,  
ta beauté c'est des yeux vivant des vies de colibris  
et puis mon âme toute et toute ma vie.

Ta beauté s'éjouit dans un cœur tout à toi,  
ta beauté parfois frissonne  
en pensant que mon cœur sonne  
comme d'un éternel émoi.  
Mais tu sais si bien que personne  
ne se mirera dans ce miroir à toi.  
Ta beauté réjouit tout ce cœur tout à toi.

## VI

Je m'ennuie à tarir ;  
viendrez-vous avec nous  
au bocage royal des fous ?  
Parez-vous donc à ravir

d'un collier d'ambre à votre cou,  
sur votre doux visage un loup,  
que seul je puisse savoir  
que tu es jolie à ravir.

Des crépons argentés,  
d'un éventail en rais lunaires,  
de votre regard, parez-vous  
et venez, jolie à ravir.

Le rêve est doux, qui joint les espaces ;  
sur la route vous feront place  
les carrosses des rêves jaloux.  
Que soyez parée à ravir.

Et votre triste compagnon  
embrassera votre cou  
et puis dénouera votre loup.  
Belle, tu es jolie à ravir.

Qu'il est loin le rêve espéré  
et que vais vivre dépité  
car, vrai, je m'ennuie à tarir  
loin de vous, jolie à ravir.

## VII

Corbeille de fruits rares que j'aime,  
entrelac des lignes que j'aime,  
son des propos que j'aime,  
danse des danses de ton pas que j'aime,  
loin de toi, c'est attendre et non vivre.

Oiselet qui dans mon cœur pépie,  
face rieuse qui me taquine et qui me rit,  
face sérieuse dont je m'inquiète, vers qui je prie,  
loin de toi, c'est pâtir et non vivre.

Loin de toi, c'est le désert et non la vie,  
c'est un bruit de fête qui vient dans la nuit  
assombrir la pauvre âme dolente  
de n'avoir pas à toute minute de sa vie  
sur son épaule ta tête souriante.

## VIII

Les masques de la mascarade,  
passez, vous n'êtes pas celle  
dont mon être épris chancelle,  
passez sans moi votre parade.

Les barques vers Ophir ou Thulé,  
passez, vous ne portez pas celle  
à quelles lèvres mon cœur se scelle,  
passez sans moi vos traversées.

Chansons de fêtes carillonnées,  
restez, si vous chantez celle  
qui demeurera mon aimée  
et bercez-moi ma destinée.

## IX

Ami, voici la viole et le luth,  
chantez pour ceux-là de l'existence,  
chantez telles danses,  
oubliez que je suis là, tranquille près de vous,  
d'où mes yeux vous mirent, comme de loin.

Je ne puis chanter que mon rêve : voici,  
j'aime d'âme et de corps et du plus loin  
une seule aux doux yeux, seule pour ma faim  
elle est près de moi même quand elle est loin



## X

Si je meurs  
moissonné par la vie,  
fauché par la durée,  
si je meurs  
d'avoir oublié l'heure  
aux détroits tristes de la vie,  
si la mort  
étend sur moi le manteau pauvre,  
si je meurs  
couché sur un large bouclier,  
mon cœur battra de toi.

Si je vis  
par les parcs enamorés,  
si je vis

pár les psaumes des paumes qui disent oui  
à mes paroles,  
si je vis glorieux et doux,  
nos fanfares résonneront  
sur les âmes en chansons  
qui écoutent  
le pas de notre cheval sur les routes.

Si je parle,  
c'est ta voix  
qui parlera dans la flûte de bois,  
orgueil unique du poète,  
si je parle,  
c'est pour toi,  
c'est pour ta beauté loi,  
les lèvres sur l'âme aux abois.

Si je chante, ce sera  
l'hymne des choses brunes et d'ambre,  
ce sera l'avril des temps  
et le réveil des rois des temps.  
Les éventails de mon rêve  
sur le rêve des gens passeront  
comme un vif émerveillement  
pavoisé de paons en rêve.

Et si plus tard je me tais,  
ce sera que les vieilles lyres  
des antécresseurs vaincus  
orneront le parloir à sourires  
ou tes yeux sur les miens vaincus,  
pèsent de leur despotisme aigu  
mais si cher et si tenaillant  
l'âme folle que moi je suis,  
que loin de toi, je m'en irais  
lentement comme vers un gouffre  
glissant, comme une herbe qui souffre.

## XI

Mon cœur est bizarre, il est bête mon cœur.  
Auprès d'un trône que je bâtis  
près des sandales qu'ai ravies,  
un pauvre fou tremble et pâlit.  
Mon cœur est bizarre, il est fou mon cœur.

Toastons! celle que j'aime est d'ambre, elle est de jais,  
elle est aussi d'ivoire et belle comme le lait du Léthé,  
elle a chassé mes mauvais songes.  
Je ronge patient le joug qu'elle m'a forgé.

Elle est divine, parce que mienne, elle est beauté,  
ô sourires des temps, terrasse de Bethsabée.  
Tu as lui et mon âme flambe de clartés.

## XII

O bel avril épanoui,  
qu'importe ta chanson franche,  
tes lilas blancs, tes aubépines et l'or fleuri  
de ton soleil par les branches,  
si loin de moi la bien-aimée  
dans les brumes du Nord est restée.

O bel avril épanoui,  
la revoir est la fête sans merci,  
ô bel avril épanoui.  
Elle vient à moi. Tes lilas,  
tes floraisons de soleil d'or  
alors me plairont — merci,  
ô bel avril épanoui.

## XIII

J'étais allé jusqu'au fond du jardin  
quand dans la nuit une invisible main  
me terrassa plus forte que moi —  
une voix me dit : c'est pour ta joie.

O mon grand amour sans merci,  
qui rayonne mon cœur et le pressure  
de tout souci, d'une étreinte si sûre,  
amour de ma belle, m'ayez en merci.

Lors je vis des chars de gloire  
jaillir des profondeurs noires,  
et des fées en descendirent  
qui de mon fol cerveau défrichèrent  
toutes anciennes herbes amères,  
et mon amour put tendre la grande lyre.

## XIV

C'est sous de lourds rideaux  
un frisson de voix, un écho  
qui presque prononce mon nom  
avec telle inflexion  
qu'on dirait que des fées  
apportent de ta voix sur leurs ailes.

Mes yeux se ferment,  
une étoile filtre dans mes yeux  
et le brusque réveil envieux  
la fait fuir vers la terre ferme  
des solides réalités.  
Je veux revoir l'étoile des fées.

---

Et puis c'est comme un frisson  
du danger qu'elle peut courir.  
Être là pour secourir  
les siens ! le bon réveil  
vient en aide à l'âme apeurée,  
mais ô revenez, mémoires, les fées.



## XV

Paroisses domaniales des cœurs,  
les chœurs de vos maîtrises  
hantés et non suspects de traîtrises,  
planent sur un monde si vieux et si bas  
que le marquis de Carabas,  
possesseur de terres et de moulins à vent,  
n'en saurait croire ses oreilles d'âne,  
à entendre chanter les joies des maîtrises  
par les éoliennes du vent.

O joie de la présence infinie,  
votre chanson sur l'absence  
plane en gloire épanouie.  
Roses de jadis, roses de toujours,  
parfums par toujours épanus et réjouis,  
passez sur l'âme du plus humble,  
du poète qui dans son âme écoute vos essences.

---

Charbon divin, celui de Moïse et d'Isaïe,  
charbon sur mon cœur, ô vous, toi que j'adore,  
des mysticités passent et demeurent  
en mon cœur, écho sonore des maîtrises ;  
l'âme est tel vallon qu'on ensemece,  
si l'on veut de soleils, si l'on veut de démençe.

O reine de mes joies et douleurs,  
ô vous qui surpassez mon hymne de la hauteur  
de quelqu'un qui seul est hymne,  
aîmez-moi, car je vous aime  
telle que vous êtes,  
telle que vous serez,  
et mieux que moi qui ne sais  
ce que de moi vous ferez.

Le plus fort ou le plus faible  
c'est votre arbitraire, le roi,  
fortifiez-moi de votre foi en moi  
et je serai en Occident le plus haut des rois.

## XVI

Une figure d'ange d'ébène  
aux ailes de solide métal d'or  
s'est levée sur mon cœur qui dort  
empreint du rêve doux de sa chaîne,  
et de larges yeux surhumains palpitent  
comme des gisements d'amour à tréfonds d'âmes ;  
s'allument florales de colossales pépites  
d'un métal fluide et dense plus pur que de l'or.

La voix retentit comme un hymne paré d'étoiles  
parmi les drapeaux et les miroirs de fête ;  
des cadences de marteaux géants dans des forges  
hantées de chanteurs athlètes  
s'allument, frissonnent, sonnent et s'estompent  
pour faire place aux chants doux des harpes.  
Pas des géants aux chansons douces d'amour, passez  
sur le rêve de mon cœur joyeux d'être enchaîné.

---

Des essaims de magiciens incantent :  
paraissent, phosphorescences dorées,  
symbole des enlacements,  
chant battant des orgueils d'amants.

Des essaims de magiciennes chantent.  
Illuminez, beauté,  
la terre éparse de lacs d'étoiles,  
la terre semée de bals de lumières  
et des courses d'ægipans parmi les toiles  
aranéennes des grands taillis dormants  
où se jouent les lignes des lèvres qui chantent.

## XVII

Ma mémoire fête une nativité.

Parmi la foule des pages,  
la dextre fleurie d'un grand lys blanc,  
d'autres tenant en laisse des lévriers blancs  
dont la tête vers la terre se baisse;  
parmi les rois de haut parage  
dont l'escarboucle et les rubis ornent le front  
et les turquoises et les grenats scellent les sabres;  
parmi les sages en turbans  
à peine vit et remue  
déjà esprit, déjà sourire,  
un enfant.

Sur la mer les frustes équipages  
attendent sous le soleil droit,  
sur les escaliers blancs des palais de marbre  
s'éveillent des tapis de Turquie  
et des soies de la Bactriane,  
cependant que les pâtres au long des long sentiers,  
les bêlants et meuglants leur tâtant les talons,  
montent vers les palais de marbre froid  
étincelants sous la haute beauté du soleil droit.

Et les fleurettes aventurières le long des haies  
et les fleurs tachées de sang des champs  
s'éploient.

Dans l'arbre lointain qui se meurt de l'Occident  
le rossignol des années anciennes se reprend  
à clamer l'antienne des vieux printemps;  
des coqs chantent sans savoir pourquoi.  
Le souffle des bonheurs indicibles  
des jours filés d'or et de soie  
passe sur ce jour d'avril du monde.

O Fortune, les piastres et les sequins ruissent  
lentement, lentement comme de lèvres de nymphes,  
vers le populaire et l'enfançon malingre;  
des vasques merveilleuses éclairent les platanes

---

et dans les cieux bleus où danse la nue blanche,  
des ménétriers angelots  
et les muses ailées échangent  
l'hymne glorieux des instruments  
au-dessus du palais en gaieté de firmament.

## XVIII

C'est un pèlerin qui revient d'Orient.  
Il y fut chercher une fleur embaumée  
qu'a plantée, aux jardins d'Engaddi,  
jardins dessinés d'après la beauté  
d'Abisag et les atours dont fut dotée,  
Salomon, vieux magicien aux mains noircies  
par une prière éternelle vers la beauté.

Il est parti avec la chape et le bourdon,  
il a dormi le long des ruisseaux jolis  
qui sous les lauriers roses et sur les cailloux blancs  
imaginent des arabesques de libellules d'argent.  
Puis comme les mosquées souffraient des janissaires  
qui les gardent le sabre en main,  
il s'en revint mélancolique vers sa maison.



Il posa vers l'âtre son bâton,  
le bâton de la longue traversée,  
et puis regarda s'embraser  
vers lui les doux yeux qu'il aimait.  
Lors son bâton devint tige parfumée  
fleurie du grand lys blanc qu'il n'avait pu trouver.

Bon pèlerin qui reviens d'Orient,  
le bonheur est dans ta maison  
et non le long des routes sourdes d'embuscades,  
et le monde est mascarade  
auprès des doux traits si fins  
qui sourient dans ta maison.

## FIGURE AU THÉÂTRE

Dans un luxe d'or rouge à fleurs d'or mat,  
dans un faste de pierres bleues,

mate,

la couronne de ses noirs cheveux aurée,  
l'éclat de ses mains s'adoucissant d'anneaux  
forgés au fond des ghettos,  
lourds et purs pour la plus aimée,  
ses yeux inclinant leurs aveux  
et la douce bonté de sa bouche,  
elle écoute.

Psaumes tus,  
rituels de tribus en exil,  
paroles au soir sur la montagne,  
rêves entrecoupés des nuits d'alarmes,

ritournelles d'étranges étrangers  
fuyants dans des cliquetis d'armes,  
vœux éplorés des seulettes en la campagne,  
bruits de bal dans l'île,  
prières de nonnes de remords vêtues.

Le bal est si solitaire, sous ses yeux;  
de brefs météores de parfums s'éveillent,  
jouent, paraissent, dansent, disparaissent,  
le bal a vers ses yeux tant d'allégresses,  
des masques sonorants se parent non pareils,  
paraissent, dansent, fléchissent sous ses yeux.

Les voix de la ballade,  
les dialogues sous les feuillées,  
le récital de peines amères d'enfants  
le cœur navré de griève peine,  
les oliphants tristes du héros malade,  
les jonchées de colloques éparç sur la peine  
universelle de l'amour mourant,  
le cœur navré de griève peine.

Bruire et rire.

Voici passer les échansons.  
Les coupes sont d'or mat et de topazes,

---

des serves blondes supportent les grands vases  
et s'agenouillent à l'échanson.

Bruire et rire.

Voici sur le fond du théâtre,  
voici passer les histrions  
dialoguant des chansons d'amour profond.



## COLLOQUE NUPTIAL

Ce n'est au décor d'or du tabernacle,  
ce n'est à la salle brune décorée de hanaps,  
ce n'est aux quêtes de Graals,  
ce n'est au saint autel ni à la sainte nappe,  
c'est au bazar du beau intégral.

Il avait étalé des fleurs de soie,  
des oripeaux dorés de fou de roi,  
une mitre d'améthystes,  
un éventail de topazes  
et le vrai sourire d'Ève empreint sur des gazes

Dans un port fortuné, sa mahonne  
attendait ;  
à la porte d'un obscur retrait son cheval  
piaffait ;

son courrier cherchait aux montagnes,  
dans des cabanes  
deshéritées,  
quelque antique miroir de métal.

Il lui dit : Mes aïeux  
s'en sont venus de loin par des chemins obscurs,  
ils allaient de ville en ville.

Ils montraient aux curieux  
des verreries et des turquoises,  
ils gardaient les diamants pour eux.

Au gîte pauvre, ils couronnaient  
l'éternelle et mate Orientale  
de diamants,  
et lui chantaient en vieux rythmes d'Orient :  
Je suis l'amant.

Je suis l'amant de ta beauté éternelle,  
voici le sourire d'Ève  
et les grâces des chevreux sur le Carmel,  
et je t'aime éternellement.

Le premier qui vêtit ma semblance  
    était affolé de ta face ;  
    j'ai tenaillé les surfaces  
pour y sculpter ton admiration.  
Mon fils bercera ses enfances  
sur la soie de mon rêve vivant  
et c'est ta semblance  
qu'il aimera delà les temps .

Elle lui dit :

Une voix m'a troublée quand je me suis tue,  
quelqu'un parle dans le silence  
et j'écoutais parfois dans le sommeil de la ville  
si la vague chanson résonnerait sur le silence.

J'ai ri, car c'est la loi d'enfance,  
j'ai tant ri que je suis le collier triste à ton cou,  
j'ai ri sans savoir où  
et parfois j'ai pleuré sur ta souffrance.

Mais c'était pour toi, parmi les songes,  
comme un oubli d'accords qui s'éveille sur les harpes,  
tu devais écouter bruire le silence  
et chercher les lèvres de la voix.



Ce n'est ni sur le décor d'or du tabernacle,  
ni dans la chanson des montagnes,  
mais dans le soir d'une grande fête.  
la fête du beau intégral.

## CHANSONS

### XIX

Celle qui t'aime a dit aux vents :  
Passez par le front des futaies,  
écoutez les ténèbres des cités,  
murmurez des appels à l'Orient et l'Occident  
et sa voix vous répondra... Moi.

Celle qui t'aime dit à la mer :  
Vos flux et vos reflux et vos marées,  
ce long déroulement de vos baisers sur le rivage,  
les bourrasques de vos colères sur le rivage,  
comme son âme sur ma bouche — ô mer.

Celle qui t'aime dit à son âme :  
Mes fiertés, mes marches hautaines,  
nos fuites dans la forêt, les baisers  
perdus pour lui, perdus pour moi,  
mon âme, un jour tu les lui rendras

## XX

Vous mes extases, vous ma voix,  
vous ma part de fête et le musée de ma mémoire,  
vous savez où les fées cachèrent notre coffret  
avec toute<sup>e</sup> mon âme et toute votre gloire.

Les sacerdotés et les soldats de mon rêve  
ont vainement vécu la quête en la forêt.  
Les exorcismes et les lances sont piétres armes  
contre les yeux de fées qui rient sans bruit dans la forêt.  
Messoldats et mes sacerdotés, vous les fatiguâtes sans trêve,  
et j'implore la<sup>e</sup> paix de la lisière de la forêt.

Je vous donnerai pour rançon mes chansons  
et les clefs de ma patrie, votre terroir. —  
Que puis-je vous donner que vos lèvres ne prirent  
sans parole et d'un baiser, au premier soir  
où j'appris que mon rêve et vivait et m'aimait.

## XXI

La fée, la fée, votre corselet.  
votre corselet d'acier bruni,  
vos ailes parfumées des coloris,  
vos gentils menuets sur des pointes de fleurs,  
et vos menus baisers aux oiselets des nids,  
la fée, les aimez-vous, comme je les aime.

Les aimez-vous, comme je les aime,  
nos arrivées lentes en notre palais,  
parmi les chansons des oiseaux familiers,  
et l'accueil ami des dogues familiers  
vous aimez-vous, vous-même, comme je vous aime.

La fée, la fée,  
les bracelets et les colliers  
des rapides pèlerinages  
vers nous-mêmes, ailleurs, en d'autres cités,  
les aimez-vous si tant que je les aime en vous.

## XXII

Je suis la synagogue, on y dit, pardonnez-nous  
car nous avons pâti, gravement, contre nous  
et avons nui au pauvre Dieu qu'avons construit  
de nos mains, de nos nerfs et puis de notre ennui.

Je suis la basilique, on y dit, pardonnez-nous  
car nous avons bâti, sur le sang et le sable ;  
les os d'autres martyrs pavent le sol où nos genoux  
implorent quelque chose, comme un Dieu de clémence  
et peut-être de démence.

Et je suis la mosquée ; les offrandes des pâtres  
parent mes murs sans images ; ce sont les pauvres fruits  
de la terre marâtre où leur vie se détruit,  
et je suis la Mosquée ; du plus haut minaret  
j'ai su chanter ma peine et mon bonheur aussi.

## XXIII

Toutes chansons au bois résonneront ;  
tous les printemps vert pâle fleuriront ;  
toute banquette au bois s'enchantera de liserons --  
le rire par le bois tarira.

Croyez en la voix des pauvres bûcherons ; —  
toutes chansons au bois se flétriront,  
dans les baisers froids du printemps vert pâle,  
tout le bois frilera.

Oubliez les chansons des pauvres bûcherons —  
octobre vert pâle passera sur les bois,  
toute banquette au bois s'enchantera de liserons, —  
le rire par le bois trillera.

Toutes chansons au bois résonneront ;  
tous les automnes pâles y béniront  
les idylles des pauvres hûcherons ;  
par les lamentos des automnes vert-pâle  
tout le bois, tout le bois rira.

## XXIV

Je te vis, je t'aimais,  
je te revis, je t'aimais,  
je t'ai revue, je t'aime encore.

Des valse passaient en dialogues d'oublis,  
toi, je t'avais vue, je t'ai reconnue,  
des valse partaient pour les plaines d'oublis,  
toi je t'adorais et t'adore encore.

Je t'ai reconnue à ton air d'oubli,  
tu croyais la vie plus morose,  
j'avais apporté un bouquet de roses,  
tu l'a respiré et puis tu as ri.

Je t'ai revue et je t'aimais,  
je t'ai revue, je t'aime encore.





## TABLE

PRÉFACE.....	I
--------------	---

### *LES PALAIS NOMADES*

THÈME ET VARIATIONS.....	41
MÉLOPÉES.....	58
INTERMÈDE.....	68
VOIX AU PARC.....	91
CHANSON DE LA BRÈVE DÉMENCE.....	100
LIEDS.....	107
MÉMORIAL.....	116
FINALE.....	130

*CHANSONS D'AMANT*

LA BELLE AU CHATEAU RÈVANT.....	157
ÉVENTAILS.....	175
NUIT SUR LA LANDE.....	185
SOIR PAR LA VILLE.....	203
LIEDS.....	217
ÉVENVAIS TRISTES.....	247
REYAM.....	273

*DOMAINE DE FÉE*

VOTRE DOMAINE EST TERRE DE PETITE FÉE.....	289
CHANSONS.....	291
FIGURE AU THÉÂTRE.....	321
COLLOQUE NUPTIAL.....	325
CHANSONS.....	329

SEP 13 1921

*ACHEVÉ D'IMPRIMER*

le vingt-cinq avril mil huit cent quatre-vingt-dix-sept

PAR

**BLAIS ET ROY**

**A POITIERS**

pour le

**MERCURE**

DE

**FRANCE**





# MERCURE DE FRANCE

Fondé en 1672

(Série moderne)

15, RUE DE L'ÉCHAUDÉ. — PARIS  
paraît tous les mois en livraisons de 200 pages, et forme dans  
l'année 4 volumes in-8, avec tables.

ROMANS, NOUVELLES, CONTES, POÈMES, MUSIQUE, ÉTUDES CRITIQUES  
TRADUCTIONS, AUTOGRAPHES, PORTRAITS, DESSINS & VIGNETTES ORIGINAUX

Rédacteur en Chef : ALFRED VALLETTE

## CHRONIQUES MENSUELLES

*Épilogues* (actualité) : Remy de Gourmont ; *Les Romans* : Rachilde  
*Les Poèmes* : Henri de Régnier ; *Littérature* : Pierre Quillard  
*Théâtre* (publié), *Histoire* : Louis Dumur ; *Philosophie* : Louis Weber  
*Psychologie, Sociologie, Morale* : Gaston Danville  
*Sciences biologiques* : Jean de Tinan ; *Economie sociale* : Christian Beck  
*Voyages, Archéologie* : Charles Merki  
*Esotérisme et Spiritisme* : Jacques Brieu  
*Journaux et Revues* : Robert de Souza  
*Les Théâtres* (représentations) : A.-Ferdinand Herold  
*Musique* : Charles-Henry Hirsch ; *Art* : André Fontainas  
*Lettres allemandes* : Henri Albert ; *Lettres anglaises* : H.-D. Davray  
*Lettres italiennes* : Remy de Gourmont  
*Lettres Portugaises* : Philéas Lebesgue ; *Échos Divers* : Mercure

## PRINCIPAUX COLLABORATEURS

Paul Adam, Edmond Barthélemy, Tristan Bernard, Léon Bloy, Victor Charbonnel,  
Jean Court, Louis Denise, Edouard Dujardin, Georges Eekhoud, Alfred Ernst,  
Gabriel Fabre, André Fontainas, Paul Fort, Paul Gauguin, Henry Gauthier-Villars,  
André Gide, José-Maria de Heredia, Gustave Kahn, Bernard Lazare, André Lebey  
Camille Lemonnier, Pierre Louys, Maurice Maeterlinck, Stéphane Mallarmé,  
Paul Margueritte, Camille Mauclair, Charles Merki, Stuart Merrill, Raoul Minhar,  
Adrien Mithouard, Albert Mockel, Charles Morice, Yvanhoé Rambosson,  
Ernest Raynaud, Hugues Rebell, Adrien Remacle, Jules Renard, Adolphe Retté,  
Georges Rodenbach, Saint-Pol-Roux, Camille de Sainte-Croix, Albert Samain,  
Marcel Schwob, Laurent Tailhade, Pierre Veber, Emile Verhaeren,  
Francis Viel-Griffin, Teodor de Wyzewa, etc.

## Prix du Numéro :

FRANCE : 1 fr. 50 — UNION : 1 fr. 75

## ABONNEMENTS

FRANCE		UNION POSTALE
Un an . . . . .	15 fr.	Un an . . . . . 18 fr.
Six mois . . . . .	8 »	Six mois . . . . . 10 »
Trois mois . . . . .	5 »	Trois mois . . . . . 6 »

On s'abonne *sans frais* dans tous les bureaux de poste en France (Algérie et Corse comprises), et dans les pays suivants : Belgique, Danemark, Italie, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse.

ABONNEMENT ANNUEL POUR LA RUSSIE : 7 roubles par lettre chargée.

Imp. C. RENAUDIE, 56, rue de Seine, Paris





555

